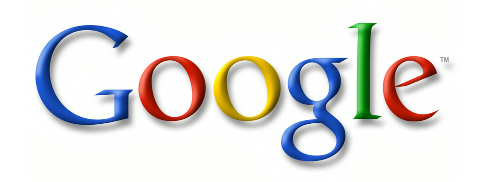





Ex libris
A. MENDELSSOHN BARTHOLDY
Theatre francais



Schulen

Jal de Bourgogne (Off. [illegible])
avocat 9
étud. le droit 15 64
72/73

Angle 25 [illegible]
(Confirmation 50)

Vallet de
dans Bourgogne 74/5

Justice 78/9
(Bureau) 81
(Exempt. 87/8

Job: Bourgogne
gentilhomme
Parisien

ŒUVRES

DE

MOLIERE.

TOME SIXIEME.

ŒUVRES

DE

MOLIERE.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME SIXIEME.



A LONDRES.

M. DCC. LXXXIV.

MONSIEUR
DE
POURCEAUGNAC,
COMÉDIE-BALLET.

ACTEURS DE LA COMÉDIE.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.
ORONTE, Pere de Julie.
JULIE, Fille d'Oronte.
ERASTE, Amant de Julie.
NERINE, femme d'intrigue, feinte Picarde.
LUCETTE, feinte Gascone.
SBRIGANI, Napolitain, homme d'intrigue.
PREMIER MÉDECIN.
SECOND MÉDECIN.
UN APOTHICAIRE.
UN PAYSAN.
UNE PAYSANNE.
PREMIER SUISSE.
SECOND SUISSE.
UN EXEMPT.
DEUX ARCHERS.

ACTEURS DU BALLET.

UNE MUSICIENNE.
DEUX MUSICIENS.
TROUPE DE DANSEURS.
DEUX MAITRES A DANSER.
DEUX PAGES dansans.
QUATRE CURIEUX de spectacles, dansans.
DEUX SUISSES dansans.
DEUX MÉDECINS grotesques.
MATASSINS dansans.
DEUX AVOCATS chantans.

DEUX PROCUREURS dansans.
DEUX SERGENS dansans.
TROUPE DE MASQUES.
UNE EGYPTIENNE chantante.
UN EGYPTIEN chantant.
UN PANTALON chantant.
CHŒUR DE MASQUES chantans.
SAUVAGES dansans.
BISCAYENS dansans.

La Scene est à Paris.

MONSIEUR
DE
POURCEAUGNAC,
COMÉDIE-BALLET.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, UNE MUSICIENNE, DEUX MUSICIENS *chantans*, PLUSIEURS AUTRES *jouant d'instrumens*, TROUPE DE DANSEURS.

ERASTE, *aux Musiciens & aux Danseurs.*

Suivez les ordres que je vous ai donnés pour la sérénade. Pour moi, je me retire, & ne veux point paroître ici.]

SCENE II.

UNE MUSICIENNE; DEUX MUSICIENS *chantans*, PLUSIEURS AUTRES *jouant d'instrumens*, TROUPE DE DANSEURS.

Cette Sérénade est composée de chants, d'instrumens, & de danses. Les paroles qui s'y chantent ont rapport à la situation où Eraste se trouve avec Julie, & expriment les sentimens de deux Amans qui sont traversés dans leur amour par le caprice de leurs parens.

UNE MUSICIENNE.

Répands, charmante nuit, répands sur tous les yeux,
De tes pavots la douce violence;
Et ne laisse veiller en ces aimables lieux,
Que les cœurs que l'amour soumet à sa puissance.
Tes ombres & ton silence,
Plus beaux que le plus beau jour,
Offrent de doux momens à soupirer d'amour.

I. MUSICIEN.

Que soupirer d'amour
Est une douce chose,
Quand rien à nos vœux ne s'oppose!
A d'aimables penchans notre cœur nous dispose;
Mais on a des tyrans à qui l'on doit le jour.
Que soupirer d'amour

Eſt une douce choſe,
Quand rien à nos vœux ne s'oppoſe!

II. MUSICIENS.

Tout ce qu'à nos vœux on oppoſe,
Contre un parfait amour ne gagne jamais rien;
Et pour vaincre toute choſe,
Il ne faut que s'aimer bien.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Aimons-nous donc d'une ardeur éternelle;
Les rigueurs des parens, la contrainte cruelle,
L'abſence, les travaux, la fortune rebelle,
Ne font que redoubler une amitié fidelle.
Aimons-nous donc d'une ardeur éternelle;
Quand deux cœurs s'aiment bien,
Tout le reſte n'eſt rien.

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

Danſe de deux Maîtres à danſer.

II. ENTRÉE DE BALLET.

Danſe de deux Pages.

III. ENTRÉE DE BALLET.

Quatre curieux de ſpectacles, qui ont pris querelle pendant la danſe des deux Pages, danſent en ſe battant l'épée à la main.

IV. ENTRÉE DE BALLET.

Deux Suiſſes ſéparent les quatre combattans; &, après les avoir mis d'accord, danſent avec eux.

SCENE III.

JULIE, ERASTE, NERINE.

JULIE.

Mon Dieu, Eraste, gardons d'être furpris ! je tremble qu'on ne nous voie enfemble ; & tout feroit perdu après la défenfe que l'on m'a faite.

ERASTE.

Je regarde de tous côtés, & je n'apperçois rien.

JULIE, *à Nérine.*

Aie auffi l'œil au guet, Nérine ; & prends bien garde qu'il ne vienne perfonne.

NERINE, *fe retirant dans le fond du Théatre.*

Repofez-vous fur moi ; & dites hardiment ce que vous avez à vous dire.

JULIE.

Avez-vous imaginé pour notre affaire quelque chofe de favorable ? & croyez-vous, Erafte, pouvoir venir à bout de détourner ce fâcheux mariage que mon pere s'eft mis en tête ?

ERASTE.

Au moins y travaillons-nous fortement ; & déja nous avons préparé un bon nombre de batteries pour renverfer ce deffein ridicule.

NERINE, *accourant, à Julie.*

Par ma foi ! voilà votre pere.

JULIE.

Ah ! séparons-nous vîte.

NERINE.

Non, non, non, ne bougez; je m'étois trompée.

JULIE.

Mon Dieu, Nérine, que tu es sotte de nous donner de ces frayeurs !

ERASTE.

Oui, belle Julie, nous avons dressé pour cela quantité de machines; & nous ne feignons point de mettre tout en usage, sur la permission que vous m'avez donnée. Ne nous demandez point tous les ressorts que nous ferons jouer, & vous en aurez le divertissement. Et, comme aux Comédies, il est bon de vous laisser le plaisir de la surprise, & de ne vous avertir point de tout ce qu'on vous fera voir; c'est assez de vous dire que nous avons en main divers stratagêmes tout prêts à produire dans l'occasion, & que l'ingénieuse Nérine & l'adroit Sbrigani entreprennent l'affaire.

NERINE.

Assurément. Votre pere se moque-t-il, de vouloir vous enger de son Avocat de Limoges, Monsieur de Pourceaugnac, qu'il n'a vu de sa vie, & qui vient par le coche vous enlever à notre barbe ? Faut-il que trois ou quatre mille écus de plus, sur la parole de votre oncle, lui fassent rejeter un amant qui vous agrée ? Et une personne comme vous, est-elle faite pour un Limosin ? S'il a envie de se marier, que ne prend-il une Limosine, & ne laisse-t-il en repos les Chrétiens ? Le seul nom de Monsieur de Pourceaugnac m'a mise dans une

colere effroyable. J'enrage de Monſieur de Pourceaugnac. Quand il n'y auroit que ce nom-là, Monſieur de Pourceaugnac, j'y brûlerai mes livres, ou je romprai ce mariage; & vous ne ſerez point Madame de Pourceaugnac. Pourceaugnac! cela ſe peut-il ſouffrir? Non, Pourceaugnac eſt une choſe que je ne ſaurois ſupporter, & nous lui jouerons tant de pieces, nous lui ferons tant de niches ſur niches, que nous renverrons à Limoges Monſieur de Pourceaugnac.

ERASTE.

Voici notre ſubtil Napolitain, qui nous dira des nouvelles.

SCENE IV.

SBRIGANI, ERASTE, NERINE, JULIE.

SBRIGANI.

MONSIEUR, votre homme arrive. Je l'ai vu à trois lieues d'ici, où a couché le coche; &, dans la cuiſine où il eſt deſcendu pour déjeûner, je l'ai étudié une bonne demi-heure, & je le ſais déja par cœur. Pour ſa figure, je ne veux point vous en parler, vous verrez de quel air la nature l'a deſſiné, & ſi l'ajuſtement qui l'accompagne y répond comme il faut; mais, pour ſon eſprit, je vous avertis, par avance, qu'il eſt des plus épais qui ſe faſſent, que nous trouvons en lui une matiere

tout-à-fait disposée pour ce que nous voulons, & qu'il est homme, enfin, à donner dans tous les panneaux qu'on lui présentera.

ERASTE.

Nous dis-tu vrai ?

SBRIGANI.

Oui, si je me connois en gens.

NERINE.

Madame, voilà un illustre. Votre affaire ne pouvoit être mise en de meilleures mains, & c'est le héros de notre siecle pour les exploits dont il s'agit ; un homme qui, vingt fois en sa vie, pour servir ses amis, a généreusement affronté les galeres ; qui, au péril de ses bras & de ses épaules, sait mettre noblement à fin les aventures les plus difficiles ; & qui, tel que vous le voyez, est exilé de son pays, pour je ne sais combien d'actions honorables qu'il a généreusement entreprises.

SBRIGANI.

Je suis confus des louanges dont vous m'honorez, & je pourrois vous en donner avec plus de justice sur les merveilles de votre vie ; & principalement sur la gloire que vous acquîtes, lorsqu'avec tant d'honnêteté vous pipâtes au jeu, pour douze mille écus, ce jeune Seigneur étranger que l'on mena chez vous ; lorsque vous fîtes galamment ce faux contrat qui ruina toute une famille ; lorsqu'avec tant de grandeur d'ame, vous fûtes nier le dépôt qu'on vous avoit confié ; & que, si généreusement, on vous vit prêter votre témoignage à faire pendre ces deux personnes qui ne l'avoient pas mérité.

NERINE.

Ce sont petites bagatelles qui ne valent pas qu'on en parle ; & vos éloges me font rougir.

SBRIGANI.

Je veux bien épargner votre modestie ; laissons cela ; &, pour commencer notre affaire, allons vîte joindre notre Provincial, tandis que, de votre côté, vous nous tiendrez prêts à besoin les autres Acteurs de la Comédie.

ERASTE.

Au moins, Madame, souvenez-vous de votre rôle ; &, pour mieux couvrir notre jeu, feignez, comme on vous a dit, d'être la plus contente du monde des résolutions de votre pere.

JULIE.

S'il ne tient qu'à cela, les choses iront à merveille.

ERASTE.

Mais, belle Julie, si toutes nos machines venoient à ne pas réussir ?

JULIE.

Je déclarerois à mon pere mes véritables sentimens.

ERASTE.

Et si, contre vos sentimens, il s'obstinoit à son dessein ?

JULIE.

Je le menacerois de me jeter dans un Couvent.

ERASTE.

Mais si, malgré tout cela, il vouloit vous forcer à ce mariage ?

JULIE.

JULIE.

Que voulez-vous que je vous dise ?

ERASTE.

Ce que je veux que vous me disiez ?

JULIE.

Oui.

ERASTE.

Ce qu'on dit quand on aime bien.

JULIE.

Mais quoi ?

ERASTE.

Que rien ne pourra vous contraindre ; & que, malgré tous les efforts d'un pere, vous me promettez d'être à moi.

JULIE.

Mon Dieu, Eraste, contentez-vous de ce que je fais maintenant, & n'allez point tenter sur l'avenir les résolutions de mon cœur ; ne fatiguez point mon devoir par les propositions d'une fâcheuse extrémité, dont peut-être nous n'aurons pas besoin ; & , s'il y faut venir, souffrez au moins que j'y sois entraînée par la suite des choses.

ERASTE.

Hé bien...

SBRIGANI.

Ma foi ! voici notre homme ; songeons à nous.

NERINE.

Ah, comme il est bâti !

SCENE V.

M. DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.

M. DE POURCEAUGNAC, *se tournant du côté d'où il est venu, & parlant à des gens qui le suivent.*

HÉ bien, quoi? Qu'est-ce? Qu'y a-t-il? Au diantre soit la sotte ville, & les sottes gens qui y sont! Ne pouvoir faire un pas sans trouver des nigauds qui vous regardent, & se mettent à rire! Hé! Messieurs les badauds, faites vos affaires, & laissez passer les personnes sans leur rire au nez. Je me donne au diable, si je ne baille un coup de poing au premier que je verrai rire.

SBRIGANI, *parlant aux mêmes personnes.*

Qu'est-ce que c'est, Messieurs? Que veut dire cela? A qui en avez-vous? Faut-il se moquer ainsi des honnêtes étrangers qui arrivent ici?

M. DE POURCEAUGNAC.

Voilà un homme raisonnable, celui-là.

SBRIGANI.

Quel procédé est le vôtre, & qu'avez-vous à rire?

M. DE POURCEAUGNAC.

Fort bien.

SBRIGANI.

Monsieur a-t-il quelque chose de ridicule en soi?

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui.

SBRIGANI.

Eſt-il autrement que les autres ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Suis-je tortu, ou boſſu ?

SBRIGANI.

Apprenez à connoître les gens.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'eſt bien dit.

SBRIGANI.

Monſieur eſt d'une mine à reſpecter.

M. DE POURCEAUGNAC.

Cela eſt vrai.

SBRIGANI.

Perſonne de condition.

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui. Gentilhomme Limoſin.

SBRIGANI.

Homme d'eſprit.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qui a étudié en Droit.

SBRIGANI.

Il vous fait trop d'honneur de venir dans votre ville.

M. DE POURCEAUGNAC.

Sans doute.

SBRIGANI.

Monſieur n'eſt pas une perſonne à faire rire.

M. DE POURCEAUGNAC.

Aſſurément.

SBRIGANI.

Et quiconque rira de lui, aura affaire à moi.

M. DE POURCEAUGNAC *à Sbrigani.*

Monſieur, je vous ſuis infiniment obligé.

SBRIGANI.

Je ſuis fâché, Monſieur, de voir recevoir de la ſorte une perſonne comme vous, & je vous demande pardon pour la Ville.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je ſuis votre ſerviteur.

SBRIGANI.

Je vous ai vu ce matin, Monſieur, avec le coche, lorſque vous avez déjeûné ; & la grace avec laquelle vous mangiez votre pain, m'a fait naître de l'amitié pour vous ; &, comme je ſais que vous n'êtes jamais venu en ce pays, & que vous y êtes tout neuf, je ſuis bien-aiſe de vous avoir trouvé, pour vous offrir mon ſervice à cette arrivée, & vous aider à vous conduire parmi ce Peuple, qui n'a pas, parfois, pour les honnêtes gens, toute la conſidération qu'il faudroit.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'eſt trop de grace que vous me faites.

SBRIGANI.

Je vous l'ai déja dit ; du moment que je vous ai vu, je me ſuis ſenti pour vous de l'inclination.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous ſuis obligé.

SBRIGANI.

Votre phyſionomie m'a plu.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce m'eſt beaucoup d'honneur.

SBRIGANI.

J'y ai vu quelque chose d'honnête.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je suis votre serviteur.

SBRIGANI.

Quelque chose d'aimable.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah! ah!

SBRIGANI.

De gracieux.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah! ah!

SBRIGANI.

De doux.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah! ah!

SBRIGANI.

De majestueux.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah! ah!

SBRIGANI.

De franc.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah! ah!

SBRIGANI.

Et de cordial.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah! ah!

SBRIGANI.

Je vous assure que je suis tout à vous.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous ai beaucoup d'obligation.

SBRIGANI.

C'eſt du fond du cœur que je parle.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je le crois.

SBRIGANI.

Si j'avois l'honneur d'être connu de vous, vous ſauriez que je ſuis homme tout-à-fait ſincere.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je n'en doute point.

SBRIGANI.

Ennemi de la fourberie.

M. DE POURCEAUGNAC.

J'en ſuis perſuadé.

SBRIGANI.

Et qui n'est pas capable de déguiſer ſes ſentimens. Vous regardez mon habit qui n'eſt pas fait comme les autres : mais je ſuis originaire de Naples, à votre ſervice, & j'ai voulu conſerver un peu la maniere de s'habiller, & la ſincérité de mon Pays.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'eſt fort bien fait. Pour moi, j'ai voulu me mettre à la mode de la Cour pour la campagne.

SBRIGANI.

Ma foi ! cela vous va mieux qu'à tous nos Courtiſans.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'eſt ce que m'a dit mon Tailleur. L'habit eſt propre & riche, & il fera du bruit ici.

SBRIGANI.

Sans doute. N'irez-vous pas au Louvre ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Il faudra bien aller faire ma cour.

SBRIGANI.

Le Roi sera ravi de vous voir.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je le crois.

SBRIGANI.

Avez-vous arrêté un logis?

M. DE POURCEAUGNAC.

Non, j'en allois chercher un.

SBRIGANI.

Je serai bien-aise d'être avec vous pour cela, & je connois tout ce Pays-ci.

SCENE VI.

ERASTE, M. DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.

ERASTE.

AH! qu'est-ce ceci? Que vois-je? Quelle heureuse rencontre! Monsieur de Pourceaugnac! Que je suis ravi de vous voir! Comment? Il semble que vous ayiez peine à me reconnoître?

M. DE POURCEAUGNAC.

Monsieur, je suis votre serviteur.

ERASTE.

Est-il possible que cinq ou six années m'aient ôté de votre mémoire, & que vous ne reconnoissiez pas le meilleur ami de toute la famille des Pourceaugnacs?

M. DE POURCEAUGNAC.

Pardonnez-moi. (*bas à Sbrigani.*) Ma foi! je ne sais qui il est.

ERASTE.

Il n'y a pas un Pourceaugnac à Limoges que je ne connoisse, depuis le plus grand jusqu'au plus petit; je ne fréquentois qu'eux dans le tems que j'y étois, & j'avois l'honneur de vous voir presque tous les jours.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'est moi qui l'ai reçu, Monsieur.

ERASTE.

Vous ne remettez point mon visage?

M. DE POURCEAUGNAC.

Si fait. (*à Sbrigani.*) Je ne le connois point.

ERASTE.

Vous ne vous ressouvenez pas que j'ai eu le bonheur de boire, je ne sais combien de fois, avec vous?

M. DE POURCEAUGNAC.

Excusez-moi. (*à Sbrigani.*) Je ne sais ce que c'est.

ERASTE.

Comment appelez-vous ce Traiteur de Limoges qui fait si bonne chere?

M. DE POURCEAUGNAC.

Petit-Jean.

ERASTE.

Le voilà. Nous allions le plus souvent ensemble chez lui nous réjouir. Comment est-ce que vous nommez à Limoges ce lieu où l'on se promene?

M. DE POURCEAUGNAC.

Le cimetiere des Arenes.

ERASTE.

Juftement. C'eft où je paffois de fi douces heures à jouir de votre agréable converfation. Vous ne vous remettez pas tout cela ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Excufez-moi, je me le remets. (*à Sbrigani.*) Diable m'emporte fi je m'en fouviens !

SBRIGANI, *bas, à M. de Pourceaugnac.*

Il y a cent chofes comme cela qui paffent de la tête.

ERASTE.

Embraffez-moi donc, je vous prie, & refferrons les nœuds de notre ancienne amitié.

SBRIGANI, *à M. de Pourceaugnac.*

Voilà un homme qui vous aime fort.

ERASTE.

Dites-moi un peu des nouvelles de toute la parenté. Comment fe porte Monfieur votre... là... qui eft fi honnête homme ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Mon frere le Conful ?

ERASTE.

Oui.

M. DE POURCEAUGNAC.

Il fe porte le mieux du monde.

ERASTE.

Certes, j'en fuis ravi. Et celui qui eft de fi bonne humeur ? Là... Monfieur votre...

M. DE POURCEAUGNAC.

Mon coufin l'Affeffeur ?

ERASTE.

Juftement.

M. DE POURCEAUGNAC.

Toujours gai & gaillard.

ERASTE.

Ma foi ! j'en ai beaucoup de joie. Et Monſieur votre oncle ? Le...

M. DE POURCEAUGNAC.

Je n'ai point d'oncle.

ERASTE.

Vous en aviez pourtant en ce tems-là.

M. DE POURCEAUGNAC.

Non. Rien qu'une tante.

ERASTE.

C'eſt ce que je voulois dire : Madame votre tante, comment ſe porte-t-elle ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Elle eſt morte depuis ſix mois.

ERASTE.

Hélas ! la pauvre femme ! Elle étoit ſi bonne perſonne.

M. DE POURCEAUGNAC.

Nous avons auſſi mon neveu le Chanoine, qui a penſé mourir de la petite-vérole.

ERASTE.

Quel dommage ç'auroit été !

M. DE POURCEAUGNAC.

Le connoiſſez-vous auſſi ?

ERASTE.

Vraiment ſi je le connois ! Un grand garçon bien fait.

M. DE POURCEAUGNAC.

Pas des plus grands.

ERASTE.

Non, mais de taille bien priſe.

M. DE POURCEAUGNAC.

Hé, oui.

ERASTE.

Qui eſt votre neveu ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui.

ERASTE.

Fils de votre frere ou de votre ſœur ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Juſtement.

ERASTE.

Chanoine de l'Egliſe de... Comment l'appellez-vous ?

M. DE POURCEAUGNAC.

De Saint-Etienne.

ERASTE.

Le voilà ; je ne connois autre.

M. DE POURCEAUGNAC, *à Sbrigani.*

Il dit toute ma parenté.

SBRIGANI.

Il vous connoît plus que vous ne croyez.

M DE POURCEAUGNAC.

A ce que je vois, vous avez demeuré long-tems dans notre Ville ?

ERASTE.

Deux ans entiers.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous étiez donc là, quand mon couſin l'Élu fit tenir ſon enfant à Monſieur notre Gouverneur ?

ERASTE.

Vraiment oui, j'y fus convié des premiers.

M. DE POURCEAUGNAC.

Cela fut galant ?

ERASTE.

Très-galant.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'étoit un repas bien trouſſé ?

ERASTE.

Sans doute.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous vîtes donc auſſi la querelle que j'eus avec ce Gentilhomme Périgourdin ?

ERASTE.

Oui.

M. DE POURCEAUGNAC.

Parbleu ! il trouva à qui parler.

ERASTE.

Ah ! ah !

M. DE POURCEAUGNAC.

Il me donna un ſoufflet ; mais je lui dis bien ſon fait.

ERASTE.

Aſſurément. Au reſte, je ne prétends pas que vous preniez d'autre logis que le mien.

M. DE POHRCEAUGNAC.

Je n'ai garde de. . .

ERASTE.

Vous moquez-vous ? Je ne ſouffrirai point du tout que mon meilleur ami ſoit autre part que dans ma maiſon.

M.



M. DE POURCEAUGNAC.

Ce feroit vous....

ERASTE.

Non. Vous avez beau faire, vous logerez chez moi.

SBRIGANI, *à M. de Pourceaugnac.*

Puifqu'il le veut obftinément, je vous confeille d'accepter l'offre.

ERASTE.

Où font vos hardes ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Je les ai laiffées avec mon valet, où je fuis defcendu.

ERASTE.

Envoyons-les querir par quelqu'un.

M. DE POURCEAUGNAC.

Non, je lui ai défendu de bouger, à moins que j'y fuffe moi-même, de peur de quelque fourberie.

SBRIGANI.

C'eft prudemment avifé.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce Pays-ci eft un peu fujet à caution.

ERASTE.

On voit les gens d'efprit en tout.

SBRIGANI.

Je vais accompagner Monfieur, & le ramenerai où vous voudrez.

ERASTE.

Oui. Je ferai bien-aife de donner quelques ordres, & vous n'avez qu'à revenir à cette maifon-là.

SBRIGANI.

Nous fommes à vous tout-à-l'heure.

ERASTE, *à M. de Pourceaugnac.*

Je vous attends avec impatience.

M. DE POURCEAUGNAC, *à Sbrigani.*

Voilà une reconnoiſſance où je ne m'attendois point.

SBRIGANI.

Il a la mine d'être honnête homme.

ERASTE.

Ma foi ! Monſieur de Pourceaugnac, nous vous en donnerons de toutes les façons ; les choſes ſont préparées, & je n'ai qu'à frapper Holà !

SCENE VII.

UN APOTHICAIRE, ERASTE.

ERASTE.

JE crois, Monſieur, que vous êtes le Médecin à qui l'on eſt venu parler de ma part.

L'APOTHICAIRE.

Non, Monſieur, ce n'eſt pas moi qui ſuis le Médecin ; à moi n'appartient pas cet honneur, & je ne ſuis qu'Apothicaire, Apothicaire indigne, pour vous ſervir.

ERASTE.

Et Monſieur le Médecin eſt-il à la maiſon ?

L'APOTHICAIRE.

Oui. Il eſt là embarraſſé à expédier quelque malades, & je vais lui dire que vous êtes ici.

ERASTE.

Non, ne bougez ; j'attendrai qu'il ait fait. C'eſt pour lui mettre entre les mains certain parent que nous avons, dont on lui a parlé, & qui ſe trouve attaqué de quelque folie que nous ſerions bien-aiſes qu'il pût guérir, avant que de le marier.

L'APOTHICAIRE.

Je ſais ce que c'eſt, je ſais ce que c'eſt, & j'étois avec lui quand on lui a parlé de cette affaire. Ma foi! ma foi, vous ne pouviez pas vous adreſſer à un Médecin plus habile ; c'eſt un homme qui ſait la médecine à fond, comme je ſais ma croix de par Dieu ; & qui, quand on devroit crever, ne démordroit pas, d'un *iota*, des regles des anciens. Oui, il ſuit toujours le grand chemin, le grand chemin, & ne va point chercher midi à quatorze heures ; &, pour tout l'or du monde, il ne voudroit pas avoir guéri une perſonne avec d'autres remedes que ceux que la Faculté permet.

ERASTE.

Il fait fort bien. Un malade ne doit point vouloir guérir, que la Faculté n'y conſente.

L'APOTHICAIRE.

Ce n'eſt pas parce que nous ſommes grands amis, que j'en parle ; mais il y a plaiſir d'être ſon malade, & j'aimerois mieux mourir de ſes remedes, que de guérir de ceux d'un autre ; car, quoi qu'il puiſſe arriver, on eſt aſſuré que les choſes ſont toujours dans l'ordre ; &, quand on meurt ſous ſa conduite, vos héritiers n'ont rien à vous reprocher.

ERASTE.

C'eſt une grande conſolation pour un défunt.

L'APOTHICAIRE.

Aſſurément. On eſt bien-aiſe au moins d'être mort méthodiquement. Au reſte, il n'eſt pas de ces Médecins qui marchandent les maladies; c'eſt un homme expéditif, expéditif, qui aime à dépêcher ſes malades; &, quand on a à mourir, cela ſe fait avec lui le plus vîte du monde.

ERASTE.

En effet, il n'eſt rien tel que de ſortir promptement d'affaire.

L'APOTHICAIRE.

Cela eſt vrai. A quoi bon tant barguigner, & tant tourner autour du pot? Il faut ſavoir vîtement le court ou le long d'une maladie.

ERASTE.

Vous avez raiſon.

L'APOTHICAIRE.

Voilà déja trois de mes enfans, dont il m'a fait l'honneur de conduire la maladie, qui ſont morts en moins de quatre jours, & qui, entre les mains d'un autre, auroient langui plus de trois mois.

ERASTE.

Il eſt bon d'avoir des amis comme cela.

L'APOTHICAIRE.

Sans doute. Il ne me reſte que deux enfans, dont il prend ſoin comme des ſiens; il les traite & gouverne à ſa fantaiſie, ſans que je me mêle de rien; & le plus ſouvent, quand je reviens de la Ville, je ſuis tout étonné que je les trouve ſaignés ou purgés par ſon ordre.

ERASTE.

Voilà des soins fort obligeans.

L'APOTHICAIRE.

Le voici, le voici, le voici, qui vient.

SCENE VIII.

ERASTE, PREMIER MÉDECIN, UN APOTHICAIRE, UN PAYSAN, UNE PAYSANNE.

LE PAYSAN, *au Médecin.*

MONSIEUR, il n'en peut plus; & il dit qu'il sent dans la tête les plus grandes douleurs du monde.

I. MÉDECIN.

Le malade est un sot; d'autant plus que, dans la maladie dont il est attaqué, ce n'est pas la tête, selon Galien, mais la rate, qui lui doit faire mal.

LE PAYSAN.

Quoi que c'en soit, Monsieur, il a toujours avec cela son cours de ventre depuis six mois.

I. MÉDECIN.

Bon! C'est signe que le dedans se dégage. Je l'irai visiter dans deux ou trois jours; mais, s'il mouroit avant ce tems-là, ne manquez pas de m'en donner avis; car il n'est pas de la civilité qu'un Médecin visite un mort.

LA PAYSANNE, *au Médecin.*

Mon pere, Monſieur, eſt toujours malade de plus en plus.

I. MÉDECIN.

Ce n'eſt pas ma faute. Je lui donne des remedes, que ne guérit-il? Combien a-t-il été ſaigné de fois?

LA PAYSANNE.

Quinze, Monſieur, depuis vingt jours.

I. MÉDECIN.

Quinze fois ſaigné?

LA PAYSANNE.

Oui.

I. MÉDECIN.

Et il ne guérit point?

LA PAYSANNE.

Non, Monſieur.

I. MÉDECIN.

C'eſt ſigne que la maladie n'eſt pas dans le ſang. Nous le ferons purger autant de fois, pour voir ſi elle n'eſt pas dans les humeurs; &, ſi rien ne nous réuſſit, nous l'enverrons aux bains.

L'APOTHICAIRE.

Voilà le fin de cela; voilà le fin de la médecine.

SCENE IX.

ERASTE, PREMIER MÉDECIN, UN APOTHICAIRE.

ERASTE, *au Médecin.*

C'EST moi, Monſieur, qui vous ai envoyé parler ces jours paſſés, pour un parent un peu troublé d'eſprit, que je veux vous donner chez vous, afin de le guérir avec plus de commodité, & qu'il ſoit vu de moins de monde.

I. MÉDECIN.

Oui, Monſieur, j'ai déja diſpoſé tout, & promets d'en avoir tous les ſoins imaginables.

ERASTE.

Le voici fort à propos.

I. MÉDECIN.

La conjonĉture eſt tout-à-fait heureuſe, & j'ai ici un ancien de mes amis, avec lequel je ferai bien aiſe de conſulter ſa maladie.

SCENE X.

M. DE POURCEAUGNAC, ERASTE, PREMIER MÉDECIN, UN APOTHICAIRE.

ERASTE, *à M. de Pourceaugnac.*

UNE petite affaire m'eſt ſurvenue qui m'oblige (*Montrant le Médecin.*) à vous quitter; mais voilà une perſonne, entre les mains de qui je vous laiſſe, qui aura ſoin pour moi de vous traiter du mieux qu'il lui ſera poſſible.

I. MÉDECIN.

Le devoir de ma profeſſion m'y oblige; & c'eſt aſſez que vous me chargiez de ce ſoin.

M. DE POURCEAUGNAC, *à part.*

C'eſt ſon Maître-d'Hôtel, ſans doute; & il faut que ce ſoit un homme de qualité.

I. MÉDECIN, *à Eraſte.*

Oui, je vous aſſure que je traiterai Monſieur méthodiquement, & dans toutes les régularités de notre art.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mon Dieu! il ne me faut point tant de cérémonies; & je ne viens pas ici pour incommoder.

I. MÉDECIN.

Un tel emploi ne me donne que de la joie.

ERASTE, *au Médecin.*

Voilà toujours dix piſtoles d'avance, en attendant ce que j'ai promis.

M. DE POURCEAUGNAC.

Non, s'il vous plaît, je n'entends pas que vous fassiez de dépense, & que vous envoyiez rien acheter pour moi.

ERASTE.

Mon Dieu! laissez-moi faire; ce n'est pas pour ce que vous pensez.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous demande de ne me traiter qu'en ami.

ERASTE.

(*Bas, au Médecin.*)

C'est ce que je veux faire. Je vous recommande, sur-tout, de ne le point laisser sortir de vos mains; car, parfois, il veut s'échapper.

I. MÉDECIN.

Ne vous mettez pas en peine.

ERASTE, *à M. de Pourceaugnac.*

Je vous prie de m'excuser de l'incivilité que je commets.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous vous moquez; & c'est trop de grace que vous me faites.

SCENE XI.

M. DE POURCEAUGNAC, PREMIER MÉDECIN, SECOND MÉDECIN, UN APOTHICAIRE.

I. MÉDECIN.

CE m'eſt beaucoup d'honneur, Monſieur, d'être choiſi pour vous rendre ſervice.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je ſuis votre ſerviteur.

I. MÉDECIN.

Voici un habile homme, mon Confrere, avec lequel je vais conſulter la maniere dont nous vous traiterons.

M. DE POURCEAUGNAC.

Il ne faut point tant de façons, vous dis-je; & je ſuis homme à me contenter de l'ordinaire.

I. MÉDECIN.

Allons, des ſieges.

(*Des Laquais entrent & donnent des ſieges.*)

M. DE POURCEAUGNAC, *à part.*

Voilà, pour un jeune homme, des domeſtiques bien lugubres.

I. MÉDECIN.

Allons, Monſieur; prenez votre place, Monſieur.

(*Les deux Médecins font aſſeoir M. de Pourceaugnac entre eux deux.*)

M. DE POURCEAUGNAC, *s'asseyant.*

Votre très-humble valet.

(*Les deux Médecins lui prennent chacun une main pour lui tâter le pouls.*)

Que veut dire cela ?

I. MÉDECIN.

Mangez-vous bien, Monsieur ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui ; & bois encore mieux.

I. MÉDECIN.

Tant-pis. Cette grande appétition du froid & de l'humide, est une indication de la chaleur & sécheresse qui est au-dedans. Dormez-vous fort ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui, quand j'ai bien soupé.

I. MÉDECIN.

Faites vous des songes ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Quelquefois.

I. MÉDECIN.

De quelle nature sont-ils ?

M. DE POURCEAUGNAC.

De la nature des songes. Quelle diable de conversation est-ce là ?

I. MÉDECIN.

Vos déjections, comment sont-elles ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Ma foi ! je ne comprends rien à toutes ces questions, & je veux plutôt boire un coup.

I. MÉDECIN.

Un peu de patience, Nous allons raisonner sur

votre affaire devant vous, & nous le ferons en François, pour être plus intelligibles.

M. DE POURCEAUGNAC.

Quel grand raisonnement faut-il pour manger un morceau ?

I. MÉDECIN.

Comme ainsi soit qu'on ne puisse guérir une maladie, qu'on ne la connoisse parfaitement, & qu'on ne la puisse parfaitement connoître, sans en bien établir l'idée particuliere, & la véritable espece, par ses signes diagnostiques & pronostiques ; vous me permettrez, Monsieur notre ancien, d'entrer en considération de la maladie dont il s'agit, avant que de toucher à la thérapeutique, & aux remedes qu'il nous conviendra faire pour la parfaite curation d'icelle. Je dis donc, Monsieur, avec votre permission, que notre malade ici présent est malheureusement attaqué, affecté, possédé, travaillé de cette sorte de folie, que nous nommons fort bien mélancolie hypocondriaque ; espece de mélancolie très-fâcheuse, & qui ne demande pas moins qu'un Esculape comme vous, consommé dans notre Art ; vous, dis-je, qui avez blanchi, comme on dit, sous le harnois, & auquel il en a tant passé par les mains de toutes les façons. Je l'appelle mélancolie hypocondriaque, pour la distinguer des deux autres ; car le célebre Galien établit doctement, à son ordinaire, trois especes de cette maladie que nous nommons mélancolie, ainsi appelée non-seulement par les Latins, mais encore par les Grecs, ce qui est bien à remarquer pour notre affaire. La premiere, qui vient du propre vice du cerveau ; la seconde, qui

qui vient de tout le ſang, fait & rendu atrabilaire ; la troiſieme, appelée hypocondriaque, qui eſt la nôtre, laquelle procede du vice de quelque partie du bas-ventre, & de la région inférieure ; mais particuliérement de la rate, dont la chaleur & l'inflammation porte au cerveau de notre malade beaucoup de fuligines épaiſſes & craſſes, dont la vapeur noire & maligne cauſe dépravation aux fonctions de la faculté princeſſe, & fait la maladie dont, par notre raiſonnement, il eſt atteint & convaincu. Qu'ainſi ne ſoit, pour diagnoſtic inconteſtable de ce que je dis, vous n'avez qu'à conſidérer ce grand ſérieux que vous voyez cette triſteſſe accompagnée de crainte & de défiance, ſignes pathognomoniques & individuels de cette maladie, ſi bien marquée chez le divin vieillard Hippocrate ; cette phyſionomie, ces yeux rouges & hagards, cette grande barbe, cette habitude du corps menue, grêle, noire & velue, leſquels ſignes le dénotent très-affecté de cette maladie, procédante du vice des hypocondres ; laquelle maladie par laps de tems naturaliſée, manifeſtement envieillie, habituée, & ayant pris droit de bourgeoiſie chez lui, pourroit bien dégénérer ou en manie, ou en phthiſie, ou en appoplexie, ou même en fine frénéſie & fureur. Tout ceci ſuppoſé, puiſqu'une maladie bien connue eſt à demi-guérie, car *ignotì nulla eſt curatio morbi*, il ne vous ſera pas difficile de convenir des remedes que nous devons faire à Monſieur. Premierement, pour remédier à cette pléthore obturante, & à cette cacochymie luxuriante par tout le corps, je ſuis d'avis qu'il ſoit

phlébotomisé libéralement, c'est-à-dire, que les saignées soient fréquentes & plantureuses; en premier lieu, de la basilique, puis de la céphalique, & même, si le mal est opiniâtre, de lui ouvrir la veine du front, & que l'ouverture soit large, afin que le gros sang puisse sortir; & en même tems, de le purger, désopiler, & évacuer par purgatifs propres & convenables; c'est-à-dire, par cholagogues, mélanogogues, *& cætera*; & comme la véritable source de tout le mal, est, ou une humeur crasse & féculente, ou une vapeur noire & grossiere qui obscurcit, infecte & salit les esprits animaux, il est à propos ensuite qu'il prenne un bain d'eau pure & nette, avec force petit-lait clair, pour purifier, par l'eau, la féculence de l'humeur crasse, & éclaircir, par le lait clair, la noirceur de cette vapeur; mais, avant toute chose, je trouve qu'il est bon de le réjouir par agréables conversations, chants & instrumens de musique, à quoi il n'y a pas d'inconvénient de joindre des danseurs, afin que leurs mouvemens, disposition & agilité puissent exciter & réveiller la paresse de ses esprits engourdis, qui occasionne l'épaisseur de son sang, d'où procede la maladie. Voilà les remedes que j'imagine, auxquels pourront être ajoutés beaucoup d'autres meilleurs, par Monsieur notre Maître & ancien, suivant l'expérience, jugement, lumiere & suffisance qu'il s'est acquise dans notre Art. *Dixi.*

II. MÉDECIN.

A Dieu ne plaise, Monsieur, qu'il me tombe en pensée d'ajouter rien à ce que vous venez de dire. Vous avez si bien discouru sur tous les signes, les

ſymptômes & les cauſes de la maladie de Monſieur; le raiſonnement que vous en avez fait eſt ſi docte & ſi beau, qu'il eſt impoſſible qu'il ne ſoit pas fou & mélancolique hypocondriaque; &, quand il ne le ſeroit pas, il faudroit qu'il le devînt, pour la beauté des choſes que vous avez dites, & la juſteſſe du raiſonnement que vous avez fait. Oui, Monſieur, vous avez dépeint fort graphiquement, *graphicè depinxiſti*, tout ce qui appartient à cette maladie: il ne ſe peut rien de plus doctement, ſagement, ingénieuſement conçu, penſé, imaginé, que ce que vous avez prononcé au ſujet de ce mal, ſoit pour la diagnoſe, ou la prognoſe, ou la thérapie; & il ne me reſte rien ici, que de féliciter Monſieur d'être tombé entre vos mains, & de lui dire qu'il eſt trop heureux d'être fou, pour éprouver l'efficace & la douceur des remedes que vous avez ſi judicieuſement propoſés. Je les approuve tous; *manibus & pedibus deſcendo in tuam ſententiam.* Tout ce que je voudrois ajouter, c'eſt de faire les ſaignées & les purgations en nombre impair, *numero Deus impare gaudet*; de prendre le lait clair avant le bain; de lui compoſer un fronteau où il entre du ſel; le ſel eſt ſymbole de la ſageſſe; de faire blanchir les murailles de ſa chambre, pour diſſiper les ténebres de ſes eſprits, *album eſt diſgregativum viſûs*; & de lui donner tout-à-l'heure un petit lavement, pour ſervir de prélude & d'introduction à ces judicieux remedes, dont, s'il a à guérir, il doit recevoir du ſoulagement. Faſſe le Ciel, que ces remedes, Monſieur, qui ſont les vôtres, réuſſiſſent au malade, ſelon notre intention!

M. DE POURCEAUGNAC.

Meſſieurs, il y a une heure que je vous écoute. Eſt-ce que nous jouons ici une Comédie ?

I. MÉDECIN.

Non, Monſieur, nous ne jouons point.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'eſt-ce que tout ceci ? & que voulez-vous dire avec votre galimathias & vos ſottiſes ?

I. MÉDECIN.

Bon ! Dire des injures. Voilà un diagnoſtic qui nous manquoit pour la confirmation de ſon mal ; & ceci pourroit bien tourner en manie.

M. DE POURCEAUGNAC, *à part.*

Avec qui m'a-t-on mis ici ?

(*Il crache deux ou trois fois.*)

I. MÉDECIN.

Autre diagnoſtic La ſputation fréquente.

M. DE POURCEAUGNAC.

Laiſſons cela, & ſortons d'ici.

I. MÉDECIN.

Autre encore. L'inquiétude de changer de place.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'eſt-ce donc que toute cette affaire ? Et que me voulez-vous ?

I. MÉDECIN.

Vous guérir, ſelon l'ordre qui nous a été donné.

M. DE POURCEAUGNAC.

Me guérir ?

I. MÉDECIN.

Oui.

M. DE POURCEAUGNAC.

Parbleu ! je ne ſuis pas malade.

I. MÉDECIN.

Mauvais ſigne, lorſqu'un malade ne ſent pas ſon mal.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous dis que je me porte bien.

I. MÉDECIN.

Noùs ſavons mieux que vous comment vous vous portez, & nous ſommes Médecins qui voyons clair dans votre conſtitution.

M. DE POURCEAUGNAC.

Si vous êtes Médecins, je n'ai que faire de vous ; & je me moque de la médecine.

I. MÉDECIN.

Hom, hom ! Voici un homme plus fou que nous ne penſons.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mon pere & ma mere n'ont jamais voulu de remedes ; & ils ſont morts tous deux ſans l'aſſiſtance des Médecins.

I. MÉDECIN.

Je ne m'étonne pas s'ils ont engendré un fils qui eſt inſenſé.

(*au II. Médecin.*)

Allons, procédons à la curation ; &, par la douceur exhilarante de l'harmonie, adouciſſons, lénifions, & accoiſons l'aigreur de ſes eſprits, que je vois prêts à s'enflammer.

SCENE XII.

M. DE POURCEAUGNAC *seul.*

QUE diable est-ce là? Les gens de ce Pays-ci sont-ils insensés? Je n'ai jamais rien vu de tel, & je n'y comprends rien du tout.

SCENE XIII.

M. DE POURCEAUGNAC, DEUX MÉDECINS *grotesques.*

(*Ils s'asseyent d'abord tous trois; les Médecins se levent à différentes reprises pour saluer M. de Pourceaugnac, qui se leve autant de fois pour les saluer*).

LES DEUX MÉDECINS.

« BUON DI, buon di, buon di,
» Non vi lasciate uccidere
» Dal dolor malinconico,
» Noi vi faremo ridere
» Col nostro canto harmonico;
» Sol' per guarir vi

» Siamo venuti qui.
» Buon di, buon di, buon dì.

I. MÉDECIN.

» Altro non è la pazzia
» Che malinconia.
» L'amalato
» Non è disperato,
» Se vol pigliar un pocco d'allegria.
» Altro non è la pazzia
» Che malinconia.

II. MÉDECIN.

» Su, cantate, ballate, ridete;
» Et, se far meglio volete,
» Quando sentite il deliro vicino,
» Pigliate del vino,
» Et qualche volta un poco di tabac.
» Allegramente, Monsu Pourceaugnac. »

SCENE XIV.

M. DE POURCEAUGNAC, DEUX MÉDECINS *grotesques*, MATASSINS.

ENTRÉE DE BALLET.

Danse des Matassins autour de M. de Pourceaugnac.

SCENE XV.

M. DE POURCEAUGNAC, UN APOTHICAIRE, *tenant une seringue.*

L'APOTHICAIRE.

MONSIEUR, voici un petit remede, un petit remede, qu'il vous faut prendre, s'il vous plaît, s'il vous plaît.

M. DE POURCEAUGNAC.

Comment? Je n'ai que faire de cela.

L'APOTHICAIRE.

Il a été ordonné, Monsieur, il a été ordonné.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah! que de bruit!

L'APOTHICAIRE.

Prenez-le, Monsieur, prenez-le; il ne vous fera point de mal, il ne vous fera point de mal.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah!

L'APOTHICAIRE.

C'est un petit clystere, un petit clystere, benin, benin; il est benin, benin; là, prenez, prenez, Monsieur; c'est pour déterger, pour déterger, déterger.

SCENE XVI.

M. DE POURCEAUGNAC, UN APOTHICAIRE, *les* MEDECINS *grotesques*, *&* *les* MATASSINS, *avec des seringues.*

LES DEUX MÉDECINS.

» PIGLIA lo su,
» Signor Monsu,
» Piglia lo, piglia lo, piglia lo su,
» Che non ti fara male,
» Piglia lo su questo servitiale,
» Piglia lo su,
» Signor Monsu,
» Piglia lo, piglia lo, piglia lo su. »

M. DE POURCEAUGNAC.

Allez-vous-en au diable.

(*M. de Pourceaugnac, mettant son chapeau pour se garantir des seringues, est suivi par les deux Médecins & par les Matassins; il passe par derriere le Théâtre, & revient se mettre sur sa chaise, auprès de laquelle il trouve l'Apothicaire qui l'attendoit; les deux Médecins & les Matassins rentrent aussi.*)

LES DEUX MÉDECINS.

« Piglia lo su,
» Signor Monsu,

» Piglia lo, piglia lo, piglia lo ſu,
» Che non ti fara male.
» Piglia lo ſu queſto ſervitiale,
» Piglia lo ſu,
» Signor Monſu,
» Piglia lo, piglia lo, piglia lo ſu. »

(Monſieur de Pourceaugnac s'enfuit avec la chaiſe, l'Apothicaire appuie ſa ſeringue contre, & les Médecins & les Mataſſins le ſuivent.)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PREMIER MÉDECIN, SBRIGANI.

I. MÉDECIN.

IL a forcé tous les obstacles que j'avois mis ; & s'est dérobé aux remedes que je commençois de lui faire.

SBRIGANI.

C'est être bien ennemi de soi-même, que de fuir des remedes aussi salutaires que les vôtres.

I. MÉDECIN.

Marque d'un cerveau démonté, & d'une raison dépravée, que de ne vouloir pas guérir.

SBRIGANI.

Vous l'auriez guéri haut la main ?

I. MÉDECIN.

Sans doute ; quand il auroit eu complication de douze maladies.

SBRIGANI.

Cependant voilà cinquante pistoles bien acquises qu'il vous fait perdre.

I. MÉDECIN.

Moi, je n'entends point les perdre, & je pré-

tends le guérir, en dépit qu'il en ait. Il est lié & engagé à mes remedes; & je veux le faire saisir où je le trouverai, comme déserteur de la médecine, & infracteur de mes ordonnances.

SBRIGANI.

Vous avez raison. Vos remedes étoient un coup sûr, & c'est de l'argent qu'il vous vole.

I. MÉDECIN.

Où puis-je en avoir des nouvelles?

SBRIGANI.

Chez le bon homme Oronte assurément, dont il vient épouser la fille; & qui, ne sachant rien de l'infirmité de son gendre futur, voudra peut-être se hâter de conclure le mariage.

I. MÉDECIN.

Je vais lui parler tout-à-l'heure.

SBRIGANI.

Vous ne ferez point mal.

I. MÉDECIN.

Il est hypothéqué à mes consultations; & un malade ne se moquera pas d'un Médecin.

SBRIGANI.

C'est fort bien dit à vous; & si vous m'en croyez, vous ne souffrirez point qu'il se marie, que vous ne l'ayiez pansé tout votre saoul.

I. MÉDECIN.

Laissez-moi faire.

SBRIGANI, *à part, en s'en allant.*

Je vais de mon côté dresser une autre batterie, & le beau-pere est aussi dupe que le gendre.

SCENE II

SCENE II.

ORONTE, PREMIER MÉDECIN.

I. MÉDECIN.

Vous avez, Monſieur, un certain Monſieur de Pourceaugnac, qui doit épouſer votre fille.

ORONTE.

Oui, je l'attends de Limoges, & il devroit être arrivé.

I. MÉDECIN.

Auſſi l'eſt-il, & il s'en eſt fui de chez moi, après y avoir été mis; mais je vous défends, de la part de la Médecine, de procéder au mariage que vous avez conclu, que je ne l'aie duement préparé pour cela, & mis en état de procréer des enfans bien conditionnés & de corps & d'eſprit.

ORONTE.

Comment donc?

I. MÉDECIN.

Votre prétendu gendre a été conſtitué mon malade; ſa maladie, qu'on m'a donnée à guérir, eſt un meuble qui m'appartient, & que je compte entre mes effets; & je vous déclare que je ne prétends point qu'il ſe marie, qu'au préalable il n'ait ſatisfait à la Médecine, & ſubi les remedes que je lui ai ordonnés.

ORONTE.

Il a quelque mal?

I. MÉDECIN.

Oui.

ORONTE.

Et quel mal, s'il vous plaît ?

I. MÉDECIN.

Ne vous mettez pas en peine.

ORONTE.

Est-ce quelque mal ? ...

I. MÉDECIN.

Les Médecins sont obligés au secret. Il suffit que je vous ordonne, à vous & à votre fille, de ne point célébrer, sans mon consentement, vos noces avec lui, sur peine d'encourir la disgrace de la Faculté, & d'être accablé de toutes les maladies qu'il nous plaira.

ORONTE.

Je n'ai garde, si cela est, de faire le mariage.

I. MÉDECIN.

On me l'a mis entre les mains, & il est obligé d'être mon malade.

ORONTE.

A la bonne heure.

I. MÉDECIN.

Il a beau fuir, je le ferai condamner, par arrêt, à se faire guérir par moi.

ORONTE.

J'y consens.

I. MÉDECIN.

Oui, il faut qu'il creve, ou que je le guérisse.

ORONTE.

Je le veux bien.

I. MÉDECIN.

Et, si je ne le trouve, je m'en prendrai à vous, & je vous guérirai.

ORONTE.

Je me porte bien.

I. MÉDECIN.

Il n'importe. Il me faut un malade, & je prendrai qui je pourrai.

ORONTE.

Prenez qui vous voudrez : mais ce ne sera pas moi.

(*Seul.*)

Voyez un peu la belle raison !

SCENE III.

ORONTE, SBRIGANI, *en Marchand Flamand.*

SBRIGANI.

MONTSIR, avec le fostre permission, je suis un trancher Marchand Flamane, qui foudroit bienne fous temandair un petit nouvel.

ORONTE.

Quoi, Monsieur ?

SBRIGANI.

Mettez le fostre chapeau sur le tête, Montsir, si ve plaît.

ORONTE.

Dites-moi, Monsieur, ce que vous voulez.

SBRIGANI.

Moi le dire rien, Montſir, ſi fous le mettre pas le chapeau ſur le tête.

ORONTE.

Soit. Qu'y a-t-il, Monſieur?

SBRIGANI.

Fous connoître point en ſti filo un certe Montſir Oronte?

ORONTE.

Oui, je le connois.

SBRIGANI.

Et quel homme eſt-ile, Montſir, ſi ve plaît?

ORONTE.

C'eſt un homme comme les autres.

SBRIGANI.

Je fous temande, Montſir, s'il eſt un homme riche, qui a du bienne?

ORONTE.

Oui.

SBRIGANI.

Mais riche beaucoup grandement, Montſir?

ORONTE.

Oui.

SBRIGANI.

J'en ſuis aiſe beaucoup, Montſir.

ORONTE.

Mais pourquoi cela?

SBRIGANI.

L'eſt, Montſir, pour un petit raiſonne de conſéquence pour nous.

ORONTE.

Mais encore, pourquoi?

SBRIGANI.

L'eſt, Montſir, que ſti Montſir Oronte donne ſon fille en mariage à un certe Montſir de Pourcegnac.

ORONTE.

Hé bien ?

SBRIGANI.

Et ſti Montſir de Pourcegnac, Montſir, l'eſt un homme que doivre beaucoup grandement, à dix ou douze Marchanes Flamanes qui être venus ici.

ORONTE.

Ce Monſieur de Pourceaugnac doit beaucoup à dix ou douze Marchands ?

SBRIGANI.

Oui, Montſir; &, depuis huite mois, nous afoir obtenir un petit ſentence contre lui; & lui a remettre à payer tou ce créancier de ſti mariage que ſti Montſir Oronte donne pour ſon fille.

ORONTE.

Hom ! hom ! Il a remis là à payer ſes créanciers ?

SBRIGANI.

Oui, Montſir, & avec un grant défotion nous tous attendre ſti mariage.

ORONTE, *à part.*

(*Haut.*)

L'avis n'eſt pas mauvais. Je vous donne le bon jour.

SBRIGANI.

Je remercie Montſir de la faveur grande.

ORONTE.

Votre très-humble valet.

SBRIGANI.

Je le ſuis, Montſir, obligez plus que beaucoup du bon nouvel que Montſir m'avoir donné.

(*Seul, après avoir ôté ſa barbe, & dépouillé l'habit de Flamand qu'il a par-deſſus le ſien.*)

Cela ne va pas mal. Quittons notre ajuſtement de Flamand pour ſonger à d'autres machines ; & tâchons de ſemer tant de ſoupçons entre le beau-pere & le gendre, que cela rompe le mariage prétendu. Tous deux également ſont propres à gober les hameçons qu'on leur veut tendre ; &, entre nous autres fourbes de la premiere claſſe, nous ne faiſons que nous jouer, lorſque nous trouvons un gibier auſſi facile que celui-là.

SCENE IV.

M. DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.

M. DE POURCEAUGNAC, *ſe croyant ſeul.*

» Piglia lo ſu, piglia lo ſu,
» Signor Monſu....

Que diable eſt-ce-là ? (*Appercevant Sbrigani.*) Ah !

SBRIGANI.

Qu'eſt-ce, Monſieur, qu'avez-vous ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Tout ce que je vois me ſemble lavement.

SBRIGANI.

Comment ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous ne ſavez pas ce qui m'eſt arrivé dans ce logis, à la porte duquel vous m'avez conduit ?

SBRIGANI.

Non, vraiment. Qu'eſt-ce que c'eſt ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Je penſois y être régalé comme il faut.

SBRIGANI.

Hé bien ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous laiſſe entre les mains de Monſieur. Des Médecins habillés de noir. Dans une chaiſe. Tâter le pouls. Comme ainſi ſoit. Il eſt fou. Deux gros joufflus. Grands chapeaux. *Buon di, buon di.* Six Pantalons. Ta, ra, ta, ta; ta, ra, ta, ta. *Allegramente, Monſu Pourceaugnac.* Apothicaire. Lavement. Prenez, Monſieur, prenez, prenez. Il eſt benin, benin, benin. C'eſt pour déterger, pour déterger, déterger. *Piglia lo ſu, Signor Monſu, piglia lo, piglia lo, piglia lo ſu.* Jamais je n'ai été ſi ſaoul de ſottiſes.

SBRIGANI.

Qu'eſt-ce que tout cela veut dire ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Cela veut dire que cet homme-là, avec ſes grandes embraſſades, eſt un fourbe, qui m'a mis dans une maiſon pour ſe moquer de moi, & me faire une piece.

SBRIGANI.

Cela eſt-il poſſible ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Sans doute. Ils étoient une douzaine de poſſédés

après mes chausses ; & j'ai eu toutes les peines du monde à m'échapper de leurs pattes.

SBRIGANI.

Voyez un peu ; les mines sont bien trompeuses ! Je l'aurois cru le plus affectionné de vos amis. Voilà un de mes étonnemens, comme il est possible qu'il y ait des fourbes comme cela dans le monde.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ne sens-je point le lavement ? Voyez, je vous prie.

SBRIGANI.

Hé ! il y a quelque petite chose qui approche de cela.

M. DE POURCEAUGNAC.

J'ai l'odorat & l'imagination toute remplie de cela ; & il me semble toujours que je vois une douzaine de lavemens qui me couchent en joue.

SBRIGANI.

Voilà une méchanceté bien grande ; & les hommes sont bien traîtres & scélérats !

M. DE POURCEAUGNAC.

Enseignez-moi, de grace, le logis de Monsieur Oronte ; je suis bien aise d'y aller tout-à-l'heure.

SBRIGANI.

Ah ! ah ! vous êtes donc de complexion amoureuse ; & vous avez ouï parler que ce Monsieur Oronte a une fille ?...

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui. Je viens l'épouser.

SBRIGANI.

L'é... L'épouser ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui.

SBRIGANI.

En mariage ?

M. DE POURCEAUGNAC.

De quelle façon donc ?

SBRIGANI.

Ah ! c'eſt une autre choſe ; je vous demande pardon.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'eſt-ce que cela veut dire ?

SBRIGANI.

Rien.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mais encore ?

SBRIGANI.

Rien, vous dis-je. J'ai un peu parlé trop vîte.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous prie de me dire ce qu'il y a là-deſſous.

SBRIGANI.

Non, cela n'eſt point néceſſaire.

M. DE POURCEAUGNAC.

De grace.

SBRIGANI.

Point. Je vous prie de m'en diſpenſer.

M. DE POURCEAUGNAC.

Eſt-ce que vous n'êtes point de mes amis ?

SBRIGANI.

Si fait. On ne peut pas l'être davantage.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous devez donc ne me rien cacher.

SBRIGANI.

C'eſt une choſe où il y va de l'intérêt du prochain.

M. DE POURCEAUGNAC.

Afin de vous obliger à m'ouvrir votre cœur, voilà une petite bague que je vous prie de garder pour l'amour de moi.

SBRIGANI.

Laiſſez-moi conſulter un peu ſi je le puis faire en conſcience.

(*Après s'être un peu éloigné de M. de Pourceaugnac.*)

C'eſt un homme qui cherche ſon bien, qui tâche de pourvoir ſa fille le plus avantageuſement qu'il eſt poſſible; & il ne faut nuire à perſonne. Ce ſont des choſes qui ſont connues à la vérité; mais j'irai les découvrir à un homme qui les ignore, & il eſt défendu de ſcandaliſer ſon prochain. Cela eſt vrai; mais, d'autre part, voilà un étranger qu'on veut ſurprendre, & qui, de bonne foi, vient ſe marier avec une fille qu'il ne connoît pas, & qu'il n'a jamais vue; un Gentilhomme plein de franchiſe, pour qui je me ſens de l'inclination, qui me fait l'honneur de me tenir pour ſon ami, prend confiance en moi, & me donne une bague à garder pour l'amour de lui.

(*A M. de Pourceaugnac.*)

Oui, je trouve que je puis vous dire les choſes ſans bleſſer ma conſcience; mais tâchons de vous les dire le plus doucement qu'il nous ſera poſſible, & d'épargner les gens le plus que nous pourrons. De vous dire que cette fille-là mene une vie déshonnête, cela ſeroit un peu trop fort; cherchons, pour

nous expliquer, quelques termes plus doux. Le mot de galante auſſi n'eſt pas aſſez ; celui de coquette achevée me ſemble propre à ce que nous voulons, & je m'en puis ſervir, pour vous dire honnêtement ce qu'elle eſt...

M. DE POURCEAUGNAC.

L'on me veut donc prendre pour dupe ?

SBRIGANI.

Peut-être, dans le fond, n'y a-t-il pas tant de mal que tout le monde croit ; & puis il y a des gens, après tout, qui ſe mettent au-deſſus de ces ſortes de choſes, & qui ne croient pas que leur honneur dépende...

M. DE POURCEAUGNAC.

Je ſuis votre ſerviteur ; je ne me veux point mettre ſur la tête un chapeau comme celui-là, & l'on aime à aller le front levé dans la famille des Pourceaugnacs.

SBRIGANI.

Voilà le pere.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce vieillard-là ?

SBRIGANI.

Oui. Je me retire.

SCENE V.

M. DE POURCEAUGNAC, ORONTE.

M. DE POURCEAUGNAC.

Bon jour, Monſieur, bon jour.

ORONTE.

Serviteur, Monſieur, ſerviteur.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous êtes Monſieur Oronte, n'eſt-ce pas?

ORONTE.

Oui.

M. DE POURCEAUGNAC.

Et moi, Monſieur de Pourceaugnac.

ORONTE.

A la bonne heure.

M. DE POURCEAUGNAC.

Croyez-vous, Monſieur Oronte, que les Limoſins ſoient des ſots?

ORONTE.

Croyez-vous, Monſieur de Pourceaugnac, que les Pariſiens ſoient des bêtes?

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous imaginez-vous, Monſieur Oronte, qu'un homme comme moi ſoit affamé de femme?

ORONTE.

Vous imaginez-vous, Monſieur de Pourceaugnac, qu'une fille, comme la mienne, ſoit affamée de mari?

SCENE VI.

SCENE VI.

JULIE, ORONTE, MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

JULIE.

ON vient de me dire, mon pere, que Monſieur de Pourceaugnac eſt arrivé. Ah ! le voilà, ſans doute, & mon cœur me le dit. Qu'il eſt bien fait ! qu'il a bon air ! & que je ſuis contente d'avoir un tel époux ! Souffrez que je l'embraſſe, & que je lui témoigne...

ORONTE.

Doucement, ma fille, doucement.

M. DE POURCEAUGNAC, *à part.*

Tudieu, quelle galante ! Comme elle prend feu d'abord.

ORONTE.

Je voudrois bien ſavoir, Monſieur de Pourceaugnac, par quelle raiſon vous venez...

JULIE *s'approche de M. de Pourceaugnac, le regarde d'un air languiſſant, & lui veut prendre la main.*

Que je ſuis aiſe de vous voir, & que je brûle d'impatience ! ...

ORONTE.

Ah ! ma fille, ôtez-vous de-là, vous dis-je !

M. DE POURCEAUGNAC, *à part.*

Oh ! oh ! quelle égrillarde !

ORONTE.

Je voudrois bien, dis-je, savoir par quelle raison, s'il vous plaît, vous avez la hardiesse de...

(*Julie continue le même jeu.*)

M. DE POURCEAUGNAC, *à part.*

Vertu de ma vie!

ORONTE, *à Julie.*

Encore, qu'est-ce à dire cela?

JULIE.

Ne voulez-vous pas que je caresse l'époux que vous m'avez choisi?

ORONTE.

Non. Rentrez là-dedans.

JULIE.

Laissez-moi le regarder.

ORONTE.

Rentrez, vous dis-je.

JULIE.

Je veux demeurer là, s'il vous plaît.

ORONTE.

Je ne veux pas, moi; &, si tu ne rentres tout-à-l'heure, je...

JULIE.

Hé bien, je rentre.

ORONTE.

Ma fille est une sotte, qui ne sait pas les choses.

M. DE POURCEAUGNAC, *à part.*

Comme nous lui plaisons!

ORONTE, *à Julie, qui est restée, après avoir fait quelques pas pour s'en aller.*

Tu ne veux pas te retirer?

JULIE.

Quand eſt-ce donc que vous me marierez avec Monſieur ?

ORONTE.

Jamais, & tu n'es pas pour lui.

JULIE.

Je le veux avoir, moi, puiſque vous me l'avez promis.

ORONTE.

Si je te l'ai promis, je te le dépromets.

M. DE POURCEAUGNAC, *à part.*

Elle voudroit bien me tenir.

JULIE.

Vous avez beau faire, nous ſerons mariés enſemble en dépit de tout le monde.

ORONTE.

Je vous en empêcherai bien tous deux, je vous aſſure. Voyez un peu quel *vertigo* lui prend.

SCENE VII.

ORONTE, MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

M. DE POURCEAUGNAC.

MON Dieu, notre beau-pere prétendu, ne vous fatiguez point tant; on n'a pas envie de vous enlever votre fille, & vos grimaces n'attraperont rien!

ORONTE.

Toutes les vôtres n'auront pas grand effet.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous êtes-vous mis dans la tête que Léonard de Pourceaugnac soit un homme à acheter chat en poche ? Et qu'il n'ait pas là-dedans quelque morceau de judiciaire pour se conduire, pour se faire informer de l'histoire du monde ; & voir, en se mariant, si son honneur a bien toutes ses sûretés ?

ORONTE.

Je ne sais pas ce que cela veut dire ; mais vous êtes-vous mis dans la tête, qu'un homme de soixante & trois ans ait si peu de cervelle, & considere si peu sa fille, que de la marier avec un homme qui a ce que vous savez, & qui a été mis chez un Médecin pour être pansé ?

M. DE POURCEAUGNAC.

C'est une piece que l'on m'a faite, & je n'ai aucun mal.

ORONTE.

Le Médecin me l'a dit lui même.

M. DE POURCEAUGNAC.

Le Médecin en a menti. Je suis Gentilhomme, & je le veux voir l'épée à la main.

ORONTE.

Je sais ce que j'en dois croire ; & vous ne m'abuserez pas là-dessus, non plus que sur les dettes que vous avez assignées sur le mariage de ma fille.

M. DE POURCEAUGNAC.

Quelles dettes ?

ORONTE.

La feinte ici eſt inutile ; & j'ai vu le Marchand Flamand, qui, avec les autres Créanciers, a obtenu depuis huit mois ſentence contre vous.

M. DE POURCEAUGNAC.

Quel Marchand Flamand ? Quels Créanciers ? Quelle ſentence obtenue contre moi ?

ORONTE.

Vous ſavez bien ce que je veux dire.

SCENE VIII.

LUCETTE, ORONTE, MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

LUCETTE, *contrefaiſant une Languedocienne.*

AH ! tu es aſſi, & à la fi yeu te trobi après abé fait tant de paſſés. Podes-tu, ſcélérat, podes-tu ſouteni ma biſto ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'eſt-ce que veut cette femme-là ?

LUCETTE.

Que te boli, infâme ! Tu fas ſemblan de nou me pa connouiſſe, & nou rougiſſes pas, impudent que tu ſios, tu ne rougiſſes pas de me beyre ?

(*à Oronte.*)

Nou ſabi pas, Mouſſur, ſaquos bous dont m'an dit que bouillo eſpouſa la fillo ; may yeu bons

declari que yeu soun sa fenno, & que y a set ans, Moussur, qu'en passant à Pézénas el auguet l'adresse dambé sas mignardisos, commo sap tapla fayre, de me gagna lou cor, & m'oubligel pra quel moueyen à ly donna la man per l'espousa.

ORONTE.

Oh! oh!

M. DE POURCEAUGNAC.

Que diable est-ce ceci?

LUCETTE.

Lou trayte me quittel trés ans après, sul prétesto de qualques affayres que l'apelabon dins soun pays, & despey noun l'y resçau put quaso de noubelo, may dins lou tens qui soungeabi l'ou mens, m'an dounat abist, que begnio dins aquesto bilo, per se remarida dambé un autro jouena fillo, que sous parens ly an procurado, sensse saupré res de sou premié mariage. Yeu ai tout quittat en diligensso, & me soüy rendudo dins aqueste loc lou pu leau qu'ay pouscut, per m'oupousa en aquel criminel mariatge, & confondre as elys de tout le mounde lou plus méchant day hommes.

M. DE POURCEAUGNAC.

Voilà une étrange effrontée!

LUCETTE.

Impudint! n'as pas de honte de m'injuria, allioc d'être confus day reproches secrets que ta consiensso te den fayre?

M. DE POURCEAUGNAC.

Moi, je suis votre mari?

LUCETTE.

Infâme! gausos-tu dire lou contrari? Hé tu

ſabes bé, per ma penno, que n'eſt que trop bertat; & plagueſſo al ſel qu'aco nou fougeſſo pas, & que m'auqueſſo layſſado dins l'état d'inoueſſenço, & dins la tranquilita oun moun amo bibio daban que tous charmes & tas trompariés noun m'en bengueſſon malhurouſomen faire ſourty; yeu nou ſerio pas réduito à faire lou triſte perſounargé que yeu fave préſentomen: à beyre un marit cruel meſpreſa touto l'ardou que yeu ay per el, & me laiſſa ſenſſe cap de piétat abandounado à las mourteles doulous que yeu reſſenti de ſas perfidos acciûs.

ORONTE.

Je ne ſaurois m'empêcher de pleurer.

(*à M. de Pourceaugnac.*)

Allez, vous êtes un méchant homme.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je ne connois rien à tout ceci.

SCENE IX.

NERINE, LUCETTE, ORONTE, MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

NERINE, *contrefaiſant une Picarde.*

AH, je n'en pis plus, je ſuis toute eſſofflée! Ah! finfaron, tu m'as bien fait courir, tu ne m'écaperas mie! Juſtiche, Juſtiche; je boute empêchement (*à Oronte.*) au mariage. Chés mon méri, Monſieu, & je veux faire pindre ché bon pindard-là.

M. DE POURCEAUGNAC.

Encore !

ORONTE, *à part*.

Quel diable d'homme eſt-ce-ci ?

LUCETTE.

Et que boulez-bous dire, ambé boſtre empachoman, & boſtro pendarie ? Quaquel homo es boſtre marit ?

NERINE.

Oui, Medéme, & je ſis ſa femme.

LUCETTE.

A quo es faus, aquos yeu que ſoün ſa fenno, & ſe deueſtre pendut, aquo ſera yeu que lou farai penjat.

NERINE.

Je n'entains mie che baragoin-là.

LUCETTE.

Yeu bous diſi que yeu ſoun ſa fenno.

NERINE.

Sa femme ?

LUCETTE.

Oy.

NERINE.

Je vous dis que cheſt mi, encore in coup, qui le ſis.

LUCETTE.

Et yeu bous ſouſtenir yeu qu'aquos yeu.

NERINE.

Il y a quatre ans qu'il m'a épouſée.

LUCETTE.

Et yeu ſet ans y a que ma preſo per fenno.

NERINE.

J'ai des gairants de tout cho que je di.

LUCETTE.

Tout mon pays lo ſap.

NERINE.

No Ville en eſt témoin.

LUCETTE.

Tou Pézénas a biſt notre mariatge.

NERINE.

Tout chin Quentin a aſſiſté à no noche.

LUCETTE.

Nou y a res de tant béritable.

NERINE.

Il gn'y a rien de plus chertain.

LUCETTE, *à M. de Pourceaugnac.*

Gauſos-tu dire lou contrari, valiſquos?

NERINE, *à M. de Pourceaugnac.*

Eſt-che que tu me démentiras, méchaint homme?

M. DE POURCEAUGNAC.

Il eſt auſſi vrai l'un que l'autre.

LUCETTE.

Quaingnimpudinſſo! Et couſſy, miſérable, nou te ſoubennes plus de la pavro Françon, & del pavre Jeannet, que ſoun lous fruits de notre mariatge?

NERINE.

Bayez un peu l'inſolence! Quoi, tu ne te ſouviens mie de cette pauvre ainfain, no petite Madelaine, que tu m'as laichée pour gaige de te foi?

M. DE POURCEAUGNAC.

Voilà deux impudentes carognes.

LUCETTE.

Beni Françon, beni Jeannet, beni touſton, beni

touſtaine, beni fayre beyre à un payre dénaturat la duretat quel a per noſtres.

NERINE.

Venez, Madelaine, me n'ainfain, venez veſen ichi faire honte à vo pere de l'impudainche qu'il au.

SCENE X.

ORONTE, M. DE POURCEAUGNAC, LUCETTE, NERINE, PLUSIEURS ENFANS.

LES ENFANS.

AH! mon papa! mon papa! mon papa!

M. DE POURCEAUGNAC.

Diantre ſoit des petits-fils de putains.

LUCETTE.

Couſſy, trayre, tu nous ſios pas dins la darniare confuſiu, de reſſaupre à tal tous enfans, & de ferma l'aureillo à la tendreſſo paternello? Tu nou m'eſcaperas pas, infame! yeu te boly ſeguy per tout, & te reproucha ton crime juſquos à tant que me ſio beniado, & que t'ayo fayt penjat, couqui, te boly fayré penjat.

NERINE.

Ne rougis-tu mie de dire ches mots-là, & d'être inſainſible aux caireſſes de chette pauvre ainfain? Tu ne te ſauveras mie de mes pattes; &, en dépit de

tes dains, je ferai bien voir que je ſis ta femme, & je te ferai pindre.

LES ENFANS.

Mon papa! mon papa! mon papa!

M. DE POURCEAUGNAC.

Au ſecours, au ſecours! Où fuirai-je? Je n'en puis plus.

ORONTE, *à Lucette & à Nérine.*

Allez; vous ferez bien de le faire punir, & il mérite d'être pendu.

SCENE XI.

SBRIGANI *seul.*

Je conduis de l'œil toutes choſes, & tout cela ne vas pas mal. Nous fatiguerons tant notre Provincial, qu'il faudra, ma foi, qu'il déguerpiſſe.

SCENE XII.

M. DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah, je suis assommé! Quelle peine! quelle maudite Ville! Assassiné de tous côtés!

SBRIGANI.

Qu'est-ce, Monsieur? Est-il encore arrivé quelque chose.

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui. Il pleut en ce Pays des femmes & des lavemens.

SBRIGANI.

Comment donc?

M. DE POURCEAUGNAC.

Deux carognes de baragouineuses me sont venu accuser de les avoir épousées toutes deux, & me menacent de la Justice.

SBRIGANI.

Voilà une méchante affaire; & la Justice, en ce Pays-ci, est rigoureuse en diable contre cette sorte de crime.

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui; mais quand il y auroit information, ajournement, décret & jugement obtenu par surprise, défaut & contumace, j'ai la voie du conflit de Jurisdiction pour temporiser, & venir aux moyens de nullité qui seront dans les procédures.

SBRIGANI.

SBRIGANI.

Voilà en parler dans tous les termes ; & l'on voit bien, Monsieur, que vous êtes du métier.

M. DE POURCEAUGNAC.

Moi, point du tout ! Je suis Gentilhomme.

SBRIGANI.

Il faut bien, pour parler ainsi, que vous ayiez étudié la Pratique.

M. DE POURCEAUGNAC.

Point. Ce n'est que le sens commun qui me fait juger que je serai toujours reçu à mes faits justificatifs, & qu'on ne me sauroit condamner sur une simple accusation, sans un récollement & confrontation avec mes parties.

SBRIGANI.

En voilà du plus fin encore.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ces mots-là viennent sans que je les sache.

SBRIGANI.

Il me semble que le sens commun d'un Gentilhomme peut bien aller à concevoir ce qui est du droit & de l'ordre de la Justice ; mais non pas à savoir les vrais termes de la chicane.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce sont quelques mots que j'ai retenus en lisant les Romans.

SBRIGANI.

Ah ! fort bien !

M. DE POURCEAUGNAC.

Pour vous montrer que je n'entends rien du tout à la chicane, je vous prie de me mener chez quelque Avocat, pour consulter mon affaire.

SBRIGANI.

Je le veux, & vais vous conduire chez deux hommes fort habiles; mais j'ai auparavant à vous avertir de n'être point surpris de leur maniere de parler; ils ont contracté du Barreau certaine habitude de déclamation, qui fait que l'on diroit qu'ils chantent, & vous prendrez pour musique tout ce qu'ils vous diront.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'importe comme ils parlent, pourvu qu'ils me disent ce que je veux savoir.

SCENE XIII.

M. DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI, DEUX AVOCATS, DEUX PROCUREURS, DEUX SERGENS.

I. AVOCAT, *traînant ses paroles en chantant.*

» LA polygamie est un cas,
» Est un cas pendable.

II. AVOCAT, *chantant fort vite en bredouillant.*

» Votre fait
» Est clair & net;
» Et tout le droit,
» Sur cet endroit,
» Conclut tout droit.

» Si vous consultez nos Auteurs,
» Législateurs & Glossateurs,
» Justinian, Papinian,
» Ulpian & Tribonian,
» Fernand, Rebuffe, Jean Imole,
» Paul Castre, Julian, Barthole,
» Jason, Alciat & Cujas,
» Ce grand homme si capable,
» La polygamie est un cas,
» Est un cas pendable. »

ENTRÉE DE BALLET.

Danse de deux Procureurs & de deux Sergens,

Pendant que le II. AVOCAT *chante les paroles qui suivent.*

» Tous les peuples policés,
» Et bien sensés,
» Les François, Anglois, Hollandois,
» Danois, Suédois, Polonois,
» Portugais, Espagnols, Flamands,
» Italiens, Allemands,
» Sur ce fait tiennent loi semblable,
» Et l'affaire est sans embarras.
» La polygamie est un cas,
» Est un cas pendable. »

Le I. AVOCAT chante celle-ci.

» La polygamie eſt un cas,
» Eſt un cas pendable. »

M. de Pourceaugnac impatienté les chaſſe.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, SBRIGANI.

SBRIGANI.

OUI les choses s'acheminent où nous voulons ; & comme ses lumieres sont fort petites, & son sens le plus borné du monde, je lui ai fait prendre une frayeur si grande de la sévérité de la justice de ce pays, & des apprêts qu'on faisoit déja pour sa mort, qu'il veut prendre la fuite ; &, pour se dérober avec plus de facilité aux gens que je lui ai dit qu'on avoit mis pour l'arrêter aux portes de la ville, il s'est résolu à se déguiser ; & le déguisement qu'il a pris, est l'habit de femme.

ERASTE.

Je voudrois bien le voir en cet équipage.

SBRIGANI.

Songez de votre part à achever la Comédie ; & tandis que je jouerai mes scenes avec lui, allez-vous-en. (*Il lui parle à l'oreille.*) Vous entendez bien ?

ERASTE.

Oui.

SBRIGANI.

Et lorſque je l'aurai mis où je veux.... (*Il lui parle à l'oreille.*)

ERASTE.

Fort bien.

SBRIGANI.

Et quand le pere aura été averti par moi... (*Il lui parle encore à l'oreille.*)

ERASTE.

Cela va le mieux du monde.

SBRIGANI.

Voici notre Demoiſelle. Allez vîte, qu'il ne nous voie enſemble.

SCENE II.

M. DE POURCEAUGNAC *en femme*, SBRIGANI.

SBRIGANI.

POUR moi, je ne crois pas qu'en cet état on puiſſe jamais vous connoître; & vous avez la mine, comme cela, d'une femme de condition.

M. DE POURCEAUGNAC.

Voilà ce qui m'étonne, qu'en ce pays-ci les formes de la juſtice ne ſoient point obſervées.

SBRIGANI.

Oui, je vous l'ai déja dit. Ils commencent ici par faire pendre un homme, & puis ils lui font ſon procès.

M. DE POURCEAUGNAC.
Voilà une justice bien injuste.

SBRIGANI.
Elle est févere comme tous les diables, particuliérement sur ces sortes de crimes.

M. DE POURCEAUGNAC.
Mais quand on est innocent ?

SBRIGANI.
N'importe. Il ne s'enquêtent point de cela ; & puis, ils ont en cette ville une haine effroyable pour les gens de votre pays ; & ils ne sont pas plus ravis que de voir pendre un Limosin.

M. DE POURCEAUGNAC.
Qu'est-ce que les Limosins leur ont donc fait ?

SBRIGANI.
Ce sont des brutaux, ennemis de la gentillesse & du mérite des autres villes. Pour moi, je vous avoue que je suis pour vous dans une peur épouvantable ; & je ne me consolerois de ma vie, si vous veniez à être pendu.

M. DE POURCEAUGNAC.
Ce n'est pas tant la peur de la mort qui me fait fuir, que de ce qu'il est fâcheux à un Gentilhomme d'être pendu ; & qu'une preuve comme celle-là feroit tort à nos titres de noblesse.

SBRIGANI.
Vous avez raison ; on vous contesteroit après cela le titre d'Ecuyer. Au reste, étudiez-vous, quand je vous menerai par la main, à bien marcher comme une femme, & à prendre le langage & toutes les manieres d'une personne de qualité.

M. DE POURCEAUGNAC.

Laissez-moi faire ; j'ai vu les personnes du bel air. Tout ce qu'il y a, c'est que j'ai un peu de barbe.

SBRIGANI.

Votre barbe n'est rien ; & il y a des femmes qui en ont autant que vous : çà, voyons un peu comme vous ferez. (*Après que Monsieur de Pourceaugnac a contrefait la femme de condition.*) Bon.

M. DE POURCEAUGNAC.

Allons donc, mon carrosse ; où est-ce qu'est mon carrosse ? Mon Dieu ! qu'on est misérable d'avoir des gens comme cela ! Est-ce qu'on me fera attendre toute la journée sur le pavé, & qu'on ne me fera point venir mon carrosse ?

SBRIGANI.

Fort bien.

M. DE POURCEAUGNAC.

Holà ! ho, Cocher, petit Laquais. Ah ! petit fripon, que de coups de fouet je vous ferai donner tantôt ! Petit Laquais ! petit Laquais ! Où est-ce donc qu'est ce petit Laquais ? Ce petit Laquais ne se trouvera-t-il point ? Ne me fera-t-on point venir ce petit Laquais ? Est-ce que je n'ai point un petit Laquais dans le monde ?

SBRIGANI.

Voilà qui va à merveille ; mais je remarque une chose ; cette coëffe est un peu trop déliée ; j'en vais querir une un peu plus épaisse, pour vous mieux cacher le visage, en cas de quelque rencontre.

M. DE POURCEAUGNAC.

Que deviendrai-je cependant ?

SBRIGANI.

Attendez-moi là, je suis à vous dans un moment; vous n'avez qu'à vous promener.

M. de Pourceaugnac fait plusieurs tours sur le Théatre, continuant à contrefaire la femme de qualité.

SCENE III.

M. DE POURCEAUGNAC, DEUX SUISSES.

I. SUISSE, *sans voir M. de Pourceaugnac.*

ALLONS, dépêchons, camarades, ly faut allair tous deux nous à la creve, pour regarter un peu choufticier sti Montsir de Porcegnac, qui l'a été contané par ortonnance à l'être pendu par son cou.

II. SUISSE, *sans voir M. de Pourceaugnac.*

Ly faut nous loër un feneftre pour foir sti chousticce.

I. SUISSE.

Ly disent que l'on fait téja planter un grand potence tout neuve, pour ly accrochir sti Porcegnac.

II. SUISSE.

Ly sira, mon foi, un grand plaisir d'y regarter pendre sty Limossin.

I. SUISSE.

Oui, te li foir gambiller les pieds en haut tefant tout le monde.

II. SUISSE.

Ly eft un plaiçant trôle, oui; ly difent que s'être marié troy foye.

I. SUISSE.

Sti diable ly fouloir troy femmes à ly tout feul; ly être bien affez t'une.

II. SUISSE, *appercevant M. de Pourceaugnac.*

Ah! pon chour, Mamefelle.

I. SUISSE.

Que faire fous là tout feul?

M. DE POURCEAUGNAC.

J'attends mes gens, Meffieurs.

II. SUISSE.

Ly être belle, par mon foi!

M. DE POURCEAUGNAC.

Doucement, Meffieurs.

I. SUISSE.

Fous, Mamefelle, fouloir finir rechouir fous à la creve? Nous faire foir à fous un petit pendement pien choli.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous rends grace.

II. SUISSE.

L'être un Gentilhomme Limoffin, qui fera pendu chantiment à un grand potence.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je n'ai pas de curiofité.

I. SUISSE.

Ly être là un petit téton qui l'eft trôle.

M. DE POURCEAUGNAC.

Tout beau!

I. SUISSE.

Mon foi, moi couchair pien afec fous.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah! c'en eſt trop; & ces ſortes d'ordures-là ne ſe diſent point à une femme de ma condition.

II. SUISSE.

Laiſſe, toi; l'être moi qui le veut couchair afec elle.

II. SUISSE.

Moi, ne fouloir pas laiſſer.

II. SUISSE.

Moi, li fouloir, moi.

(*Les deux Suiſſes tirent M. de Pourceaugnac avec violence.*)

I. SUISSE.

Moi, ne faire rien.

II. SUISSE.

Toi, l'afoir pien menti.

I. SUISSE.

Parti, toi, l'afoir toi-même menti.

M. DE POURCEAUGNAC.

Au ſecours! à la force!

SCENE IV.

M. DE POURCEAUGNAC, UN EXEMPT, DEUX ARCHERS, DEUX SUISSES.

L'EXEMPT.

Qu'est-ce? Quelle violence eſt-ce là! Et que voulez-vous faire à Madame? Allons que l'on ſorte de-là, ſi vous ne voulez que je vous mette en priſon.

I. SUISSE.

Parti, pon; toi, ne l'afoir point.

II. SUISSE.

Parti, pon auſſi; toi, ne l'afoir point encore.

SCENE V.

M. DE POURCEAUGNAC, UN EXEMPT.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous ſuis obligé, Monſieur, de m'avoir délivré de ces inſolens.

L'EXEMPT.

Ouais! Voilà un viſage qui reſſemble bien à celui que l'on m'a dépeint.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce n'eſt pas moi, je vous aſſure.

L'EXEMPT.

L'EXEMPT.

Ah ! ah ! qu'eſt-ce que veut dire...

M. DE POURCEAUGNAC.

Je ne ſais pas.

L'EXEMPT.

Pourquoi donc dites-vous cela ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Pour rien.

L'EXEMPT.

Voilà un diſcours qui marque quelque choſe ; & je vous arrête priſonnier.

M. DE POURCEAUGNAC.

Hé, Monſieur, de grace !

L'EXEMPT.

Non, non ; à votre mine & à vos diſcours, il faut que vous ſoyiez ce Monſieur de Pourceaugnac que nous cherchons, qui ſe ſoit déguiſé de la ſorte ; & vous viendrez en priſon tout-à-l'heure.

M. DE POURCEAUGNAC.

Hélas !

SCENE VI.

M. DE POURCEAUGNAC, UN EXEMPT, DEUX ARCHERS.

SBRIGANI, *à M. de Pourceaugnac.*

Ah, Ciel ! Que veut dire cela ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Ils m'ont reconnu.

L'EXEMPT.

Oui, oui, c'eſt de quoi je ſuis ravi.

SBRIGANI, *à l'Exempt.*

Hé, Monſieur, pour l'amour de moi, vous ſavez que nous ſommes amis depuis long-tems ; je vous conjure de ne le point mener en priſon.

L'EXEMPT.

Non, il m'eſt impoſſible.

SBRIGANI.

Vous ête homme d'accommodement. N'y a-t-il pas moyen d'ajuſter cela avec quelques piſtoles ?

L'EXEMPT, *à ſes Archers.*

Retirez-vous un peu.

SCENE VII.

M. DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI, UN EXEMPT.

SBRIGANI, *à M. de Pourceaugnac.*

IL faut lui donner de l'argent pour vous laisser aller. Faites vîte.

M. DE POURCEAUGNAC, *donnant de l'argent à Sbrigani.*

Ah ! maudite Ville !

SBRIGANI.

Tenez, Monsieur.

L'EXEMPT.

Combien y a-t-il ?

SBRIGANI.

Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix.

L'EXEMPT.

Non, mon ordre est trop exprès.

SBRIGANI, *à l'Exempt qui veut s'en aller.*

Mon Dieu ! Attendez. (*A M. de Pourceaugnac.*) Dépêchez, donnez-lui-en encore autant.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mais...

SBRIGANI.

Dépêchez-vous, vous dis-je, & ne perdez point de tems. Vous auriez un grand plaisir quand vous seriez pendu.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah! (*Il donne de l'argent à Sbrigani.*)

SBRIGANI, *à l'Exempt.*

Tenez, Monſieur.

L'EXEMPT, *à Sbrigani.*

Il faut donc que je m'enfuie avec lui; car il n'y auroit point ici de ſûreté pour moi. Laiſſez-le-moi conduire, & ne bougez d'ici.

SBRIGANI.

Je vous prie d'en avoir un grand ſoin.

L'EXEMPT.

Je vous promets de ne le point quitter, que je ne l'aie mis en lieu de ſûreté.

M. DE POURCEAUGNAC, *à Sbrigani.*

Adieu. Voilà le ſeul honnête homme que j'ai trouvé en cette Ville.

SBRIGANI.

Ne perdez point de tems. Je vous aime tant, que je voudrois que vous fuſſiez déja bien loin.

(*ſeul.*)

Que le Ciel te conduiſe. Par ma foi! voilà une grande dupe. Mais, voici...

SCENE VIII.

ORONTE, SBRIGANI.

SBRIGANI, *feignant de ne pas voir Oronte.*

AH! quel étrange aventure! Quelle fâcheuse nouvelle pour un pere! Pauvre Oronte, que je te plains!

ORONTE.

Qu'eſt-ce? Quel malheur me préſages-tu?

SBRIGANI.

Ah! Monſieur, ce perfide Limoſin, ce traître de M. de Pourceaugnac vous enleve votre fille!

ORONTE.

Il m'enleve ma fille?

SBRIGANI.

Oui. Elle en eſt devenue ſi folle, qu'elle vous quitte pour le ſuivre; & l'on dit qu'il a un caractere pour ſe faire aimer de toutes les femmes.

ORONTE.

Allons vîte à la Juſtice. Des Archers après eux.

SCENE IX.

ORONTE, ERASTE, JULIE, SBRIGANI.

ERASTE, *à Julie.*

ALLONS, vous viendrez malgré vous, & je veux vous remettre entre les mains de votre pere. Tenez, Monsieur, voilà votre fille que j'ai tirée de force d'entre les mains de l'homme avec qui elle s'enfuyoit ; non pas pour l'amour d'elle, mais pour votre seule considération. Car, après l'action qu'elle a faite, je dois la mépriser, & me guérir absolument de l'amour que j'avois pour elle.

ORONTE.

Ah ! infâme que tu es !

ERASTE, *à Julie.*

Comment ? Me traiter de la sorte après toutes les marques d'amitié que je vous ai données ! Je ne vous blâme point de vous être soumise aux volontés de Monsieur votre pere ; il est sage & judicieux dans les choses qu'il fait ; & je ne me plains point de lui, de m'avoir rejeté pour un autre. S'il a manqué à la parole qu'il m'avoit donnée, il a ses raisons pour cela. On lui a fait croire que cet autre est plus riche que moi de quatre ou cinq mille écus ; & quatre ou cinq mille écus est un denier considérable, & qui vaut bien la peine qu'un homme manque à sa parole ; mais oublier en un moment toute l'ardeur que je vous ai montrée, vous laisser

d'abord enflammer d'amour pour un nouveau venu, & le suivre honteusement, sans le consentement de Monsieur votre pere, après les crimes qu'on lui impute; c'est une chose condamnée de tout le monde, & dont mon cœur ne peut vous faire d'assez sanglans reproches.

JULIE.

Hé bien, oui. J'ai conçu de l'amour pour lui, & je l'ai voulu suivre, puisque mon pere me l'avoit choisi pour époux. Quoi que vous me disiez, c'est un fort honnête homme; & tous les crimes dont on l'accuse sont faussetés épouvantables.

ORONTE.

Taisez-vous, vous êtes une impertinente, & je sais mieux que vous ce qui en est.

JULIE.

Ce sont, sans doute, des pieces qu'on lui fait, & (*montrant Eraste.*) c'est peut-être lui qui a trouvé cet artifice pour vous en dégoûter.

ERASTE.

Moi, je serois capable de cela?

JULIE.

Oui, vous.

ORONTE.

Taisez-vous, vous dis-je. Vous êtes une sotte.

ERASTE.

Non, non, ne vous imaginez pas que j'aie aucune envie de détourner ce mariage, & que ce soit

ma passion qui m'ait forcé à courir après vous. Je vous l'ai déja dit, ce n'est que la seule considération que j'ai pour Monsieur votre pere; & je n'ai pu souffrir qu'un honnête homme, comme lui, fût exposé à la honte de tous les bruits qui pourroient suivre une action comme la vôtre.

ORONTE.

Je vous suis, Seigneur Eraste, infiniment obligé.

ERASTE.

Adieu, Monsieur. J'avois toutes les ardeurs du monde d'entrer dans votre alliance; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour obtenir un tel honneur; mais j'ai été malheureux, & vous ne m'avez pas jugé digne de cette grace. Cela n'empêchera pas que je ne conserve pour vous les sentimens d'estime & de vénération où votre personne m'oblige; & si je n'ai pu être votre gendre, au moins serai-je éternellement votre serviteur.

ORONTE.

Arrêtez, Seigneur Eraste. Votre procédé me touche l'ame, & je vous donne ma fille en mariage.

JULIE.

Je ne veux point d'autre mari que M. de Pourceaugnac.

ORONTE.

Et je veux, moi, tout-à-l'heure, que tu prennes le Seigneur Eraste. Çà, la main.

JULIE.

Non, je n'en ferai rien.

ORONTE.

Je te donnerai ſur les oreilles.

ERASTE.

Non, non, Monſieur; ne lui faites point de violence, je vous en prie.

ORONTE.

C'eſt à elle à m'obéir, & je ſais me montrer le maître.

ERASTE.

Ne voyez-vous pas l'amour qu'elle a pour cet homme-là? Et voulez-vous que je poſſede un corps, dont un autre poſſédera le cœur?

ORONTE.

C'eſt un ſortilege qu'il lui a donné; & vous verrez qu'elle changera de ſentiment avant qu'il ſoit peu. Donnez-moi votre main. Allons.

JULIE.

Je ne...

ORONTE.

Ah! que de bruit! Çà, votre main, vous dis-je. Ah! ah! ah!

ERASTE *à Julie.*

Ne croyez pas que ce ſoit pour l'amour de vous que je vous donne la main; ce n'eſt que de Monſieur votre perè que je ſuis amoureux, & c'eſt lui que j'épouſe.

ORONTE.

Je vous suis beaucoup obligé ; & j'augmente de dix mille écus le mariage de ma fille. Allons, qu'on fasse venir le Notaire pour dresser le contrat.

ERASTE.

En attendant qu'il vienne, nous pouvons jouir du divertissement de la saison, & faire entrer les masques, que le bruit des noces de Monsieur de Pourceaugnac a attirés ici de tous les endroits de la Ville.

SCENE DERNIERE.

TROUPE DE MASQUES *dansans & chantans.*

UN MASQUE *en Egyptienne.*

» SORTEZ, sortez de ces lieux,
» Soucis, chagrins & tristesse;
» Venez, venez, ris & jeux,
» Plaisirs, amour & tendresse;
» Ne songeons qu'à nous réjouir,
» La grande affaire est le plaisir.

CHŒUR DE MASQUES *chantans.*

» Ne songeons qu'à nous réjouir,
» La grande affaire est le plaisir.

L'ÉGYPTIENNE.

» A me suivre tous ici,
» Votre ardeur est non commune ;

» Et vous êtes en ſouci
» De votre bonne fortune ;
» Soyez toujours amoureux,
» C'eſt le moyen d'être heureux.

UN MASQUE *en Egyptien*.

» Aimons juſques au trépas,
» La raiſon nous y convie.
» Hélas ! ſi l'on n'aimoit pas,
» Que ſeroit-ce de la vie ?
» Ah ! perdons plutôt le jour,
» Que de perdre notre amour !

L'ÉGYPTIEN.

» Les biens,

L'ÉGYPTIENNE.

La gloire,

L'ÉGYPTIEN.

Les grandeurs,

L'ÉGYPTIENNE.

» Les ſceptres qui font tant d'envie.

L'ÉGYPTIEN.

» Tout n'eſt rien, ſi l'amour n'y mêle ſes ardeurs.

L'ÉGYPTIENNE.

» Il n'eſt point, ſans l'amour, de plaiſirs dans la vie.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

» Soyons toujours amoureux,
» C'eſt le moyen d'être heureux.

CHŒUR.

» Sus, chantons tous enſemble,
» Danſons, ſautons, jouons-nous.

UN MASQUE *en Pantalon.*

» Lorsque pour rire on s'assemble,
» Les plus sages, ce me semble,
» Sont ceux qui sont les plus fous.

TOUS ENSEMBLE.

» Ne songeons qu'à nous réjouir,
» La grande affaire est le plaisir.

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

Danse de Sauvages.

II. ENTRÉE DE BALLET.

Danse de Biscayens.

Fin du troisieme & dernier Acte.

LES

LES AMANS MAGNIFIQUES,

COMÉDIE-BALLET.

AVANT-PROPOS.

LE Roi, qui ne veut que des choses extraordinaires dans tout ce qu'il entreprend, s'eſt propoſé de donner à ſa Cour un divertiſſement qui fût compoſé de tous ceux que le Théatre peut fournir ; &, pour embraſſer cette vaſte idée, & enchaîner enſemble tant de choſes diverſes, Sa Majeſté a choiſi pour ſujet deux Princes rivaux, qui dans le champêtre ſéjour de la vallée de Tempé, où l'on doit célébrer la fête des jeux Pythiens, régalent à l'envi une jeune Princeſſe & ſa mere, de toutes les galanteries dont ils ſe peuvent aviſer.

ACTEURS DE LA COMÉDIE.

ARISTIONE, Princeſſe, Mere d'Eriphile.

ERIPHILE, Fille de la Princeſſe.

IPHICRATE, Prince, Amant d'Eriphile.

TIMOCLES, Prince, Amant d'Eriphile.

SOSTRATE, Général d'Armée, Amant d'Eriphile.

CLEONICE, Confidente d'Eriphile.

ANAXARQUE, Aſtrologue.

CLÉON, Fils d'Anaxarque.

CHOREBE, Suivant d'Ariſtione.

CLITIDAS, Plaiſant de Cour.

Une fauſſe VENUS, d'intelligence avec Anaxarque.

ACTEURS DES INTERMEDES.

PREMIER INTERMEDE.

EOLE.

TRITONS chantans.

FLEUVES chantans.

AMOURS chantans.

PÊCHEURS DE CORAIL danſans.

NEPTUNE.

SIX DIEUX MARINS danſans.

DEUXIEME INTERMEDE.

TROIS PANTOMIMES danſans.

TROISIEME INTERMEDE.

LA NYMPHE de la vallée de Tempé.

ACTEURS DE LA PASTORALE, en musique.

TIRCIS, Berger, Amant de Califte.

CALISTE, Bergere.

LICASTE, Berger, Ami de Tircis.

MENANDRE, Berger, Ami de Tircis.

PREMIER SATYRE, Amant de Califte.

SECOND SATYRE, Amant de Califte.

SIX DRYADES danfans.

SIX FAUNES danfans.

CLIMENE, Bergere.

PHILINTE, Berger.

TROIS PETITES DRYADES danfans.

TROIS PETITS FAUNES danfans.

QUATRIEME INTERMEDE.

HUIT STATUES qui danfent.

CINQUIEME INTERMEDE.

QUATRE PANTOMIMES danfans.

SIXIEME INTERMEDE.

FÊTE DES JEUX PYTHIENS.

LA PRÊTRESSE.

DEUX SACRIFICATEURS chantans.

SIX MINISTRES DU SACRIFICE, portant des haches, danſans.

CHŒUR DE PEUPLES.

SIX VOLTIGEURS, ſautans ſur des chevaux de bois.

QUATRE CONDUCTEURS D'ESCLAVES danſans.

HUIT ESCLAVES danſans.

QUATRE HOMMES armés à la Greque.

QUATRE FEMMES armées à la Greque.

UN HÉRAUT.

SIX TROMPETTES.

UN TIMBALLIER.

APOLLON.

SUIVANS D'APOLLON danſans.

La Scene eſt en Theſſalie, dans la vallée de Tempé.

PREMIER INTERMEDE.

Le Théâtre représente une vaste mer, bordée de chaque côté de quatre grands rochers, dont le sommet porte chacun un Fleuve appuyé sur une urne. Au pied de ces rochers sont douze Tritons, & dans le milieu de la mer, quatre Amours sur des Dauphins : Eole est élevé au-dessus des ondes sur un nuage.

SCENE PREMIERE.

EOLE, FLEUVES, TRITONS, AMOURS.

EOLE.

VENTS, qui troublez les plus beaux jours,
Rentrez dans vos grottes profondes ;
Et laissez régner sur les ondes
Les Zéphirs & les Amours.

SCENE II.

La mer se calme, &, du milieu des ondes, on voit s'élever une ville. Huit Pêcheurs sortent du fond de la mer avec des nacres de perles, & des branches de corail.

EOLE, FLEUVES, TRITONS, AMOURS, PÊCHEURS DE CORAIL.

UN TRITON.

Quels beaux yeux ont percé nos demeures humides ?
Venez, venez, Tritons; cachez-vous, Néréides.

CHŒUR DE TRITONS.

Allons tous au-devant de ces Divinités ;
Et rendons, par nos chants, hommage à leurs beautés.

UN AMOUR.

Ah ! que ces Princesses sont belles !

UN AUTRE AMOUR.

Quels sont les cœurs qui ne s'y rendroient pas?

UN AUTRE AMOUR.

La plus belle des immortelles,
Notre mere, a bien moins d'appas.

CHŒUR.

Allons tous au-devant de ces Divinités ;
Et rendons, par nos chants, hommage à leurs beautés.

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

Les Pêcheurs forment une danse, après laquelle ils vont se placer chacun sur un rocher, au-dessous d'un fleuve.

UN TRITON.

Quel noble spectacle s'avance ?
Neptune, le grand Dieu Neptune, avec sa cour,
Vient honorer ce beau séjour
De son auguste présence.

CHŒUR.

Redoublons nos concerts;
Et faisons retentir dans la vague des airs
Notre réjouissance.

SCENE III.

NEPTUNE, DIEUX MARINS, EOLE, TRITONS, FLEUVES, AMOURS, PÊCHEURS.

II. ENTRÉE DE BALLET.

Neptune danse avec sa suite. Les Tritons, les Fleuves & les Pêcheurs accompagnent ses pas de gestes différens, & de bruits de conques de perles.

Fin du premier Intermede.

Vers pour le ROI, *repréſentant Neptune.*

LE Ciel, entre les Dieux les plus conſidérés,
Me donne pour partage un rang conſidérable;
Et, me faiſant régner ſur les flots azurés,
Rend à tout l'Univers mon pouvoir redoutable.

Il n'eſt aucune terre, à me bien regarder,
Qui ne doive trembler que je ne m'y répande:
Point d'Etats qu'à l'inſtant je ne puiſſe inonder
Des flots impétueux que mon pouvoir commande.

Rien n'en peut arrêter le fier débordement;
Et d'une triple digue à leur force oppoſée,
On les verroit forcer le ferme empêchement,
Et ſe faire en tous lieux une ouverture aiſée.

Mais je fais retenir la fureur de ces flots
Par la ſage équité du pouvoir que j'exerce;
Et laiſſer en tous lieux, au gré des Matelots,
La douce liberté d'un paiſible commerce.

On trouve des écueils parfois dans mes Etats;
On voit quelques vaiſſeaux y périr par l'orage;
Mais contre ma puiſſance on n'en murmure pas,
Et chez moi la vertu ne fait jamais naufrage.

Pour M. LE GRAND, *repréſentant un Dieu marin.*

L'EMPIRE où nous vivons eſt fertile en tréſors;
Tous les mortels en foule accourent ſur ſes bords;
Et pour faire bientôt une haute fortune,
Il ne faut rien qu'avoir la faveur de Neptune.

Pour le Marquis DE VILLEROI, *repréſentant un Dieu marin.*

SUR la foi de ce Dieu de l'Empire flottant,
On peut bien s'embarquer avec toute aſſurance;
Les flots ont de l'inconſtance,
Mais le Neptune eſt conſtant.

Pour le Marquis DE RASSENT, *repréſentant un Dieu Marin.*

VOGUEZ ſur cette mer d'un zele inébranlable,
C'eſt le moyen d'avoir Neptune favorable.

LES AMANS MAGNIFIQUES,

COMÉDIE-BALLET.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SOSTRATE, CLITIDAS.

CLITIDAS, *à part.*

IL eſt attaché à ſes penſées.

SOSTRATE, *ſe croyant ſeul.*

Non, Soſtrate, je ne vois rien où tu puiſſes avoir recours ; & tes maux ſont d'une nature à ne te laiſſer nulle eſpérance d'en ſortir.

CLITIDAS, *à part.*

Il raiſonne tout ſeul.

SOSTRATE, *ſe croyant ſeul.*

Hélas !

CLITIDAS, *à part.*

Voilà des ſoupirs qui veulent dire quelque choſe, & ma conjecture ſe trouvera véritable.



SOSTRATE, *se croyant seul.*

Sur quelles chimeres, dis-moi, pourrois-tu bâtir quelque espoir? & que peux-tu envisager que l'affreuse longueur d'une vie malheureuse, & des ennuis à ne finir que par la mort?

CLITIDAS, *à part.*

Cette tête-là est plus embarrassée que la mienne.

SOSTRATE, *se croyant seul.*

Ah! mon cœur! ah! mon cœur! où m'avez-vous jeté?

CLITIDAS.

Serviteur, Seigneur Sostrate.

SOSTRATE.

Où vas-tu, Clitidas?

CLITIDAS.

Mais, vous plutôt, que faites-vous ici? Et quelle secrete mélancolie, quelle humeur sombre, s'il vous plaît, vous peut retenir dans ces bois, tandis que tout le monde a couru en foule à la magnificence de la fête, dont l'amour du Prince Iphicrate vient de régaler sur la mer la promenade des Princesses, tandis qu'elles y ont reçu des cadeaux merveilleux de musique & de danse, & qu'on a vu les rochers & les ondes se parer de Divinités pour faire honneur à leurs attraits?

SOSTRATE.

Je me figure assez, sans la voir, cette magnificence; & tant de gens, d'ordinaire, s'empressent à porter de la confusion dans ces sortes de fêtes, que j'ai cru à propos de ne pas augmenter le nombre des importuns.

CLITIDAS.

Vous savez que votre présence ne gâte jamais rien, & que vous n'êtes point de trop en quelque lieu que vous soyiez. Votre visage est bien venu partout, & il n'a garde d'être de ces visages disgraciés, qui ne sont jamais bien reçus des regards souverains. Vous êtes également bien auprès des deux Princesses ; & la mere & la fille vous font assez connoître l'estime qu'elles font de vous, pour n'appréhender pas de fatiguer leurs yeux ; & ce n'est pas cette crainte enfin qui vous a retenu.

SOSTRATE.

J'avoue que je n'ai pas naturellement grande curiosité pour ces sortes de choses.

CLITIDAS.

Mon Dieu ! quand on n'auroit nulle curiosité pour les choses, on en a toujours pour aller où l'on trouve tout le monde ; &, quoi que vous puissiez dire, on ne demeure point tout seul, pendant une fête, à rêver parmi des arbres, comme vous faites, à moins d'avoir en tête quelque chose qui embarrasse.

SOSTRATE.

Que voudrois-tu que j'y pusse avoir ?

CLITIDAS.

Ouais ! je ne sais d'où cela vient ; mais il sent ici l'amour. Ce n'est pas moi. Ah ! par ma foi, c'est vous !

SOSTRATE.

Que tu es fou, Clitidas !

CLITIDAS.

Je ne suis point fou. Vous êtes amoureux. J'ai le nez délicat, & j'ai senti cela d'abord.

SOSTRATE.

Sur quoi prends-tu cette penſée ?

CLITIDAS.

Sur quoi ? Vous feriez bien étonné ſi je vous diſois encore de qui vous êtes amoureux.

SOSTRATE.

Moi ?

CLITIDAS.

Oui. Je gage que je vais deviner tout-à-l'heure celle que vous aimez. J'ai mes ſecrets auſſi-bien que notre Aſtrologue, dont la Princeſſe Ariſtione eſt entêtée ; &, s'il a la ſcience de lire dans les aſtres la fortune des hommes, j'ai celle de lire dans les yeux le nom des perſonnes qu'on aime. Tenez-vous un peu, & ouvrez les yeux. E, par ſoi, é ; r, i, ri, éri ; p, h, i, phi ; ériphi, l, e, le, Eriphile. Vous êtes amoureux de la Princeſſe Eriphile.

SOSTRATE.

Ah ! Clitidas, j'avoue que je ne puis cacher mon trouble, & tu me frappes d'un coup de foudre !

CLITIDAS.

Vous voyez ſi je ſuis ſavant.

SOSTRATE.

Hélas ! ſi par quelque aventure tu as pu découvrir le ſecret de mon cœur, je te conjure, au moins, de ne le révéler à qui que ce ſoit ; & ſurtout, de le tenir caché à la belle Princeſſe, dont tu viens de dire le nom.

CLITIDAS.

Et, ſérieuſement parlant, ſi dans vos actions j'ai bien pu connoître depuis un tems la paſſion

que vous voulez tenir ſecrete, penſez-vous que la Princeſſe Eriphile puiſſe avoir manqué de lumiere pour s'en appercevoir? Les belles, croyez-moi, ſont toujours les plus clairvoyantes à découvrir les ardeurs qu'elles cauſent; & le langage des yeux & des ſoupirs ſe fait entendre, mieux qu'à tout autre, à celles à qui il s'adreſſe.

SOSTRATE.

Laiſſons-la, Clitidas, laiſſons-la voir, ſi elle peut, dans mes ſoupirs & mes regards, l'amour que ſes charmes m'inſpirent; mais gardons bien que, par mille autres voies, elle en apprenne rien.

CLITIDAS.

Et qu'appréhendez-vous? Eſt-il poſſible que ce même Soſtrate qui n'a pas craint ni Brennus, ni tous les Gaulois, & dont le bras a ſi glorieuſement contribué à nous défaire de ce déluge de barbares qui ravageoient la Grece; eſt-il poſſible, dis-je, qu'un homme ſi aſſuré dans la guerre, ſoit ſi timide en amour, & que je le voie trembler à dire ſeulement qu'il aime?

SOSTRATE.

Ah! Clitidas, je tremble avec raiſon; & tous les Gaulois du monde enſemble ſont bien moins redoutables, que deux beaux yeux pleins de charmes.

CLITIDAS.

Je ne ſuis pas de cet avis; & je ſais bien, pour moi, qu'un ſeul Gaulois, l'épée à la main, me feroit beaucoup plus trembler que cinquante beaux

yeux ensemble les plus charmans du monde. Mais, dites-moi un peu, qu'espérez-vous faire ?

SOSTRATE.

Mourir, sans déclarer ma passion.

CLITIDAS.

L'espérance est belle. Allez, allez, vous vous moquez ; un peu de hardiesse réussit toujours aux amans ; il n'y a en amour que les honteux qui perdent ; & je dirois ma passion à une Déesse, moi, si j'en devenois amoureux.

SOSTRATE.

Trop de choses, hélas ! condamnent mes feux à un éternel silence.

CLITIDAS.

Et quoi ?

SOSTRATE.

La bassesse de ma fortune, dont il plaît au Ciel de rabattre l'ambition de mon amour ; le rang de la Princesse, qui met entre elle & mes desirs une distance si fâcheuse, la concurrence de deux Princes appuyés de tous les grands titres qui peuvent soutenir les prétentions de leurs flammes ; de deux Princes qui, par mille & mille magnificences, se disputent à tous momens la gloire de sa conquête, & sur l'amour de qui on attend tous les jours de voir son choix se déclarer ; mais, plus que tout, Clitidas, le respect inviolable où ses beaux yeux assujettissent toute la violence de mon ardeur.

CLITIDAS.

Le respect bien souvent n'oblige pas tant que l'amour ; & je me trompe fort, ou la jeune Prin-

cesse a connu votre flamme, & n'y est pas insensible.

SOSTRATE.

Ah! ne t'avise point de vouloir flatter par pitié le cœur d'un misérable!

CLITIDAS.

Ma conjecture est fondée. Je lui vois reculer beaucoup le choix de son époux, & je veux éclaircir un peu cette petite affaire-là. Vous savez que je suis auprès d'elle en quelque espece de faveur, que j'y ai les accès ouverts, & qu'à force de me tourmenter, je me suis acquis le privilege de me mêler à la conversation, & de parler à tort & à travers de toutes choses. Quelquefois aussi cela ne me réussit pas, mais quelquefois aussi cela me réussit. Laissez-moi faire, je suis de vos amis, les gens de mérite me touchent; & je veux prendre mon tems pour entretenir la Princesse de...

SOSTRATE.

Ah! de grace, quelque bonté que mon malheur t'inspire, gardes-toi bien de lui rien dire de ma flamme! J'aimerois mieux mourir que de pouvoir être accusé par elle de la moindre témérité; & ce profond respect où ses charmes divins...

CLITIDAS.

Taisons-nous. Voici tout le monde.

SCENE II.

ARISTIONE, IPHICRATE, TIMOCLES, SOSTRATE, ANAXARQUE, CLÉON, CLITIDAS.

ARISTIONE, *à Iphicrate.*

PRINCE, je ne puis me lasser de le dire, il n'est point de spectacle au monde qui puisse le disputer en magnificence à celui que vous venez de nous donner. Cette fête a eu des ornemens qui l'emportent, sans doute, sur tout ce que l'on sauroit voir; & elle vient de produire à nos yeux quelque chose de si noble, de si grand & de si majestueux, que le Ciel même ne sauroit aller au-delà, & je puis dire assurément qu'il n'y a rien dans l'univers qui s'y puisse égaler.

TIMOCLES.

Ce sont des ornemens dont on ne peut pas espérer que toutes les fêtes soient embellies; & je dois fort trembler, Madame, pour la simplicité du petit divertissement que je m'apprête à vous donner dans le bois de Diane.

ARISTIONE.

Je crois que nous n'y verrons rien que de fort agréable; & certes, il faut avouer que la campagne a lieu de nous paroître belle, & que nous n'avons pas le tems de nous ennuyer dans cette agréable séjour qu'ont célébré tous les Poëtes sous le nom de Tempé. Car enfin, sans parler des plaisirs de la chasse que nous y prenons à toute heure, &

de la ſolemnité des jeux Pythiens que l'on y célebre tantôt, vous prenez ſoin l'un & l'autre de nous y combler de tous les divertiſſemens qui peuvent charmer les chagrins des plus mélancoliques. D'où vient, Soſtrate, qu'on ne vous a point vu dans notre promenade ?

SOSTRATE.

Une petite indiſpoſition, Madame, m'a empêché de m'y trouver.

IPHICRATE.

Soſtrate eſt de ces gens, Madame, qui croient qu'il ne ſied pas bien d'être curieux comme les autres, & qu'il eſt beau d'affecter de ne pas courir où tout le monde court.

SOSTRATE.

Seigneur, l'affectation n'a guere de part à tout ce que je fais ; &, ſans vous faire compliment, il y avoit des choſes à voir dans cette fête, qui pouvoient m'attirer, ſi quelqu'autre motif ne m'avoit retenu.

ARISTIONE.

Et Clitidas a-t-il vu cela ?

CLITIDAS.

Oui, Madame, mais du rivage.

ARISTIONE.

Et pourquoi du rivage ?

CLITIDAS.

Ma foi ! Madame, j'ai craint quelqu'un de ces accidens qui arrivent d'ordinaire dans ces confuſions. Cette nuit j'ai ſongé de poiſſon mort & d'œufs caſſés ; & j'ai appris du Seigneur Anaxarque, que les œufs caſſés & le poiſſon mort ſignifient malencontre.

ANAXARQUE.

Je remarque une chofe, que Clitidas n'auroit rien à dire, s'il ne parloit de moi.

CLITIDAS.

C'eft qu'il y a tant de chofes à dire de vous, qu'on n'en fauroit parler affez.

ANAXARQUE.

Vous pourriez prendre d'autres matieres, puifque je vous en ai prié.

CLITIDAS.

Le moyen ? Ne dites-vous pas que l'afcendant eft plus fort que tout ; &, s'il eft écrit dans les aftres que je fois enclin à parler de vous, comment voulez-vous que je réfifte à ma deftinée ?

ANAXARQUE.

Avec tout le refpect, Madame, que je vous dois, il y a une chofe qui eft fâcheufe dans votre Cour, que tout le monde y prenne la liberté de parler, & que le plus honnête homme y foit expofé aux railleries du premier méchant plaifant.

CLITIDAS.

Je vous rends graces de l'honneur...

ARISTIONE, *à Anaxarque.*

Que vous êtes fou de vous chagriner de ce qu'il dit !

CLITIDAS.

Avec tout le refpect que je dois à Madame, il y a une chofe qui m'étonne dans l'Aftrologie, que des gens qui favent tous les fecrets des Dieux, & qui poffedent des connoiffances à fe mettre au-deffus de tous les hommes, aient befoin de faire leur cour, & de demander quelque chofe.

ANAXARQUE.

Vous devriez gagner un peu mieux votre argent, & donner à Madame de meilleures plaisanteries.

CLITIDAS.

Ma foi ! on les donne telles qu'on peut. Vous en parlez fort à votre aise; & le métier de plaisant n'est pas comme celui d'Astrologue. Bien mentir & bien plaisanter, sont deux choses fort différentes; & il est bien plus facile de tromper les gens, que de les faire rire.

ARISTIONE.

Hé ! qu'est-ce donc que cela veut dire?

CLITIDAS, *se parlant à lui-même.*

Paix, impertinent que vous êtes. Ne savez-vous pas bien que l'Astrologie est une affaire d'Etat, & qu'il ne faut point toucher à cette corde-là ? Je vous l'ai dit plusieurs fois, vous vous émancipez trop, & vous prenez de certaines libertés qui vous joueront un mauvais tour, je vous en avertis. Vous verrez qu'un de ces jours on vous donnera du pied au cu, & qu'on vous chassera comme un faquin. Taisez-vous, si vous êtes sage.

ARISTIONE.

Où est ma fille ?

TIMOCLES.

Madame, elle s'est écartée; & je lui ai présenté une main qu'elle a refusé d'accepter.

ARISTIONE.

Princes, puisque l'amour que vous avez pour Eriphile, a bien voulu se soumettre aux loix que j'ai voulu vous imposer, puisque j'ai su obtenir de

vous que vous fussiez rivaux sans devenir ennemis, & qu'avec pleine soumission aux sentimens de ma fille, vous attendez un choix dont je l'ai faite seule maîtresse, ouvrez-moi tous deux le fond de votre ame, & me dites sincérement quel progrès vous croyez l'un & l'autre avoir fait sur son cœur.

TIMOCLES.

Madame, je ne suis point pour me flatter: j'ai fait ce que j'ai pu pour toucher le cœur de la Princesse Eriphile, & je m'y suis pris, que je crois, de toutes les tendres manieres dont un amant se peut servir. Je lui ai fait des hommages soumis de tous mes vœux; j'ai montré des assiduités; j'ai rendu des soins chaque jour; j'ai fait chanter ma passion aux voix les plus touchantes, & l'ai fait exprimer en vers aux plumes les plus délicates; je me suis plaint de mon martyre en des termes passionnés; j'ai fait dire à mes yeux, aussi-bien qu'à ma bouche, le désespoir de mon amour; j'ai poussé à ses pieds des soupirs languissans, j'ai même répandu des larmes; mais tout cela inutilement; & je n'ai point connu qu'elle ait dans l'ame aucun ressentiment de mon ardeur.

ARISTIONE.

Et vous, Prince?

IPHICRATE.

Pour moi, Madame, connoissant son indifférence, & le peu de cas qu'elle fait des devoirs qu'on lui rend, je n'ai voulu perdre auprès d'elle ni plaintes, ni soupirs, ni larmes. Je sais qu'elle est toute soumise à vos volontés, & que ce n'est que de votre main seule qu'elle voudra prendre

un

un époux. Aussi n'est-ce qu'à vous que je m'adresse pour l'obtenir ; à vous, plutôt qu'à elle, que je rends tous mes soins & tous mes hommages. Et plût au Ciel, Madame, que vous eussiez pu vous résoudre à tenir sa place ; que vous eussiez voulu jouir des conquêtes que vous lui faites, & recevoir pour vous les vœux que vous lui renvoyez !

ARISTIONE.

Prince, le compliment est d'un amant adroit, & vous avez entendu dire qu'il falloit cajoler les meres pour obtenir les filles ; mais ici, par malheur, tout cela devient inutile, & je me suis engagée à laisser le choix tout entier à l'inclination de ma fille.

IPHICRATE.

Quelque pouvoir que vous lui donniez pour ce choix, ce n'est point compliment, Madame, que ce que je vous dis. Je ne recherche la Princesse Eriphile, que parce qu'elle est votre sang ; je la trouve charmante par tout ce qu'elle tient de vous, & c'est vous que j'adore en elle.

ARISTIONE.

Voilà qui est fort bien.

IPHICRATE.

Oui, Madame, toute la terre voit en vous des attraits & des charmes que je...

ARISTIONE.

De grace, Prince, ôtons ces charmes & ces attraits. Vous savez que ce sont des mots que je retranche des complimens qu'on me veut faire. Je souffre qu'on me loue de ma sincérité. Qu'on dise que je suis une bonne Princesse ; que j'ai de la parole pour tout le monde, de la chaleur pour mes

amis, & de l'estime pour le mérite & la vertu : je puis tâter de tout cela ; mais pour les douceurs de charmes & d'attraits, je suis bien aise qu'on ne m'en serve point : &, quelque vérité qui s'y pût rencontrer, on doit faire quelque scrupule d'en goûter la louange, quand on est mere d'une fille comme la mienne.

IPHICRATE.

Ah ! Madame, c'est vous qui voulez être mere, malgré tout le monde ; il n'est point d'yeux qui ne s'y opposent ; &, si vous le vouliez, la Princesse Eriphile ne seroit que votre sœur.

ARISTIONE.

Mon Dieu ! Prince, je ne donne point dans tous ces galimathias où donnent la plupart des femmes ; je veux être mere, parce que je le suis ; & ce seroit en vain que je ne le voudrois pas être. Ce titre n'a rien qui me choque, puisque, de mon consentement, je me suis exposée à le recevoir. C'est un foible de notre sexe, dont, graces au Ciel, je suis exempte ; & je ne m'embarrasse point de ces grandes disputes d'âge, sur quoi nous voyons tant de folles. Revenons à notre discours. Est-il possible que jusques ici vous n'ayez pu connoître où penche l'inclination d'Eriphile ?

IPHICRATE.

Ce sont obscurités pour moi.

~~TIMOCLES.~~ Aristione

La pudeur, peut-être, l'empêche de s'expliquer à vous & à moi. Servons-nous de quelqu'autre pour découvrir le secret de son cœur. Sostrate, prenez de ma part cette commission, & rendez cet office à

ces Princes, de ſavoir adroitement de ma fille, vers qui des deux ſes ſentimens peuvent tourner.

SOSTRATE.

Madame, vous avez cent perſonnes dans votre Cour, ſur qui vous pourriez mieux verſer l'honneur d'un tel emploi; & je me ſens mal propre à bien exécuter ce que vous ſouhaitez de moi.

ARISTIONE.

Votre mérite, Soſtrate, n'eſt point borné aux ſeuls emplois de la guerre. Vous avez de l'eſprit, de la conduite, de l'adreſſe, & ma fille fait cas de vous.

SOSTRATE.

Quelqu'autre mieux que moi, Madame...

ARISTIONE.

Non, non. En vain, vous vous en défendez.

SOSTRATE.

Puiſque vous le voulez, Madame, il faut vous obéir; mais je vous jure que, dans toute votre Cour, vous ne pouviez choiſir perſonne qui ne fût en état de s'acquitter beaucoup mieux que moi d'une telle commiſſion.

ARISTIONE.

C'eſt trop de modeſtie, & vous vous acquitterez toujours bien de toutes les choſes dont on vous chargera. Découvrez doucement les ſentimens d'Eriphile, & faites-la reſſouvenir qu'il faut ſe rendre de bonne heure dans le bois de Diane.

SCENE III.

IPHICRATE, TIMOCLES, SOSTRATE, CLITIDAS.

IPHICRATE, *à Sostrate.*

Vous pouvez croire que je prends part à l'estime que la Princesse vous témoigne.

TIMOCLES, *à Sostrate.*

Vous pouvez croire que je suis ravi du choix que l'on a fait de vous.

IPHICRATE.

Vous voilà en état de servir vos amis.

TIMOCLES.

Vous avez de quoi rendre de bons offices aux gens qu'il vous plaira.

IPHICRATE.

Je ne vous recommande point mes intérêts.

TIMOCLES.

Je ne vous dis point de parler pour moi.

SOSTRATE.

Seigneurs, il seroit inutile. J'aurois tort de passer les ordres de ma commission; & vous trouverez bon que je ne parle ni pour l'un, ni pour l'autre.

IPHICRATE.

Je vous laisse agir comme il vous plaira.

TIMOCLES.

Vous en userez comme vous voudrez.

SCENE IV.

IPHICRATE, TIMOCLES, CLITIDAS.

IPHICRATE, *bas, à Clitidas.*

Clitidas se ressouvient bien qu'il est de mes amis ; je lui recommande toujours de prendre mes intérêts auprès de sa maîtresse, contre ceux de mon rival.

CLITIDAS, *bas, à Iphicrate.*

Laissez-moi faire. Il y a bien de la comparaison de lui à vous ! & c'est un Prince bien bâti pour vous le disputer !

IPHICRATE, *bas, à Clitidas.*

Je reconnoîtrai ce service.

SCENE V.

TIMOCLES, CLITIDAS.

TIMOCLES.

Mon rival fait sa cour à Clitidas ; mais Clitidas sait bien qu'il m'a promis d'appuyer, contre lui, les prétentions de mon amour.

CLITIDAS.

Assurément ; & il se moque de croire l'emporter

ſur vous. Voilà, auprès de vous, un beau petit morveux de Prince.

TIMOCLES.

Il n'y a rien que je ne faſſe pour Clitidas.

CLITIDAS, *ſeul*.

Belles paroles de tous côtés. Voici la Princeſſe; prenons mon tems pour l'aborder.

SCENE VI.

ERIPHILE, CLEONICE.

CLEONICE.

ON trouvera étrange, Madame, que vous vous ſoyiez écartée de tout le monde.

ERIPHILE.

Ah! qu'aux perſonnes comme nous, qui ſommes toujours accablées de tant de gens, un peu de ſolitude eſt parfois agréable, & qu'après mille impertinens entretiens, il eſt doux de s'entretenir avec ſes penſées! Qu'on me laiſſe ici promener toute ſeule.

CLÉONICE.

Ne voudriez-vous pas, Madame, voir un petit eſſai de la diſpoſition de ces gens admirables qui veulent ſe donner à vous? Ce ſont des perſonnes qui, par leurs pas, leurs geſtes & leurs mouvemens, expriment aux yeux toutes choſes; & on appelle cela pantomimes. J'ai tremblé à vous dire

ce mot ; & il y a des gens dans votre Cour qui ne me le pardonneroient pas.

ERIPHILE.

Vous avez bien la mine, Cléonice, de me venir ici régaler d'un mauvais divertissement ; car, graces au Ciel, vous ne manquez pas de vouloir produire indifféremment tout ce qui se présente à vous ; & vous avez une affabilité qui ne rejette rien. Aussi est-ce à vous seule qu'on voit avoir recours toutes les Muses nécessitantes ; vous êtes la grande protectrice du mérite incommodé ; & tout ce qu'il y a de vertueux indigens au monde, va débarquer chez vous.

CLÉONICE.

Si vous n'avez pas envie de les voir, Madame, il ne faut que les laisser-là.

ERIPHILE.

Non, non ; voyons-les, faites-les venir.

CLEONICE.

Mais peut-être, Madame, que leur danse sera méchante.

ERIPHILE.

Méchante, ou non, il la faut voir. Ce ne seroit avec vous que reculer la chose, & il vaut mieux en être quitte.

CLEONICE.

Ce ne sera ici, Madame, qu'une danse ordinaire, une autre fois. . .

ERIPHILE.

Point de préambule, Cléonice. Qu'ils dansent.

Fin du premier Acte.

SECOND INTERMEDE.

ENTRÉE DE BALLET.

Trois Pantomimes danſent devant Eriphile.

Fin du ſecond Intermede.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ERIPHILE, CLEONICE.

ERIPHILE.

VOILA qui eſt admirable. Je ne crois pas qu'on puiſſe mieux danſer qu'ils danſent, & je ſuis bien-aiſe de les avoir à moi.

CLEONICE.

Et moi, Madame, je ſuis bien-aiſe que vous ayiez vu que je n'ai pas ſi méchant goût que vous avez penſé.

ERIPHILE.

Ne triomphez point tant ; vous ne tarderez guere à me faire avoir ma revanche. Qu'on me laiſſe ici.

SCENE II.

ERIPHILE, CLEONICE, CLITIDAS.

CLEONICE, *allant au-devant de Clitidas.*

JE vous avertis, Clitidas, que la Princeſſe veut être ſeule.

CLITIDAS.

Laiſſez-moi faire, je ſuis homme qui ſais ma cour.

SCENE III.

ERIPHILE, CLITIDAS.

CLITIDAS, *en chantant.*

LA, la, la, la.

(faiſant l'étonné en voyant Eriphile.)
Ah!

ERIPHILE, *à Clitidas qui feint de vouloir s'éloigner.*

Clitidas?

CLITIDAS.

Je ne vous avois pas vue là, Madame.

ERIPHILE.

Approche. D'où viens-tu?

CLITIDAS.

De laiſſer la Princeſſe votre mere, qui s'en alloit vers le temple d'Apollon, accompagnée de beaucoup de gens.

ERIPHILE.

Ne trouve-tu pas ces lieux les plus charmans du monde ?

CLITIDAS.

Aſſurément. Les Princes vos amans y étoient.

ERIPHILE.

Le fleuve Pénée fait ici d'agréables détours.

CLITIDAS.

Fort agréables. Soſtrate y étoit auſſi.

ERIPHILE.

D'où vient qu'il n'eſt pas venu à la promenade ?

CLITIDAS.

Il a quelque choſe dans la tête qui l'empêche de prendre plaiſir à tous ces beaux régals. Il m'a voulu entretenir ; mais vous m'avez défendu ſi expreſſément de me charger d'aucune affaire auprès de vous, que je n'ai point voulu lui prêter l'oreille ; & que je lui ai dit nettement que je n'avois pas le loiſir de l'entendre.

ERIPHILE.

Tu as eu tort de lui dire cela, & tu devois l'écouter.

CLITIDAS.

Je lui ai dit d'abord que je n'avois pas le loiſir de l'entendre ; mais, après, je lui ai donné audience.

ERIPHILE.

Tu as bien fait.

CLITIDAS.

En vérité, c'est un homme qui me revient, un homme fait comme je veux que les hommes soient faits, ne prenant point de manieres bruyantes, & des tons de voix assommans, sage & posé en toutes choses, ne parlant jamais que bien à propos, point prompt à décider, point du tout exagérateur incommode; &, quelques beaux vers que nos Poëtes lui aient récités, je ne lui ai jamais ouï dire, voilà qui est plus beau que tout ce qu'a jamais fait Homere Enfin, c'est un homme pour qui je me sens de l'inclination; &, si j'étois Princesse, il ne seroit point malheureux.

ERIPHILE.

C'est un homme d'un grand mérite, assurément; mais de quoi t'a-t-il parlé?

CLITIDAS.

Il m'a demandé si vous aviez témoigné grande joie au magnifique régal que l'on vous a donné, m'a parlé de votre personne avec des transports les plus grands du monde, vous a mise au-dessus du ciel, & vous a donné toutes les louanges qu'on peut donner à la Princesse la plus accomplie de la terre, entremêlant tout cela de plusieurs soupirs qui disoient plus qu'il ne vouloit. Enfin, à force de le tourner de tous côtés, & de le presser sur la cause de cette profonde mélancolie, dont toute la Cour s'apperçoit, il a été contraint de m'avouer qu'il étoit amoureux.

ERIPHILE.

Comment, amoureux! Quelle témérité est la sienne?

ſienne ? C'eſt un extravagant que je ne verrai de ma vie.

CLITIDAS.

De quoi vous plaignez-vous, Madame ?

ERIPHILE.

Avoir l'audace de m'aimer ! Et, de plus, avoir l'audace de le dire !

CLITIDAS.

Ce n'eſt pas vous, Madame, dont il eſt amoureux.

ERIPHILE.

Ce n'eſt pas de moi ?

CLITIDAS.

Non, Madame. Il vous reſpecte trop pour cela, & eſt trop ſage pour y penſer.

ERIPHILE.

Et de qui donc, Clitidas ?

CLITIDAS.

D'une de vos filles, la jeune Arſinoé.

ERIPHILE.

A-t-elle tant d'appas, qu'il n'ait trouvé qu'elle digne de ſon amour ?

CLITIDAS.

Il l'aime éperdument, & vous conjure d'honorer ſa flamme de votre protection.

ERIPHILE.

Moi ?

CLITIDAS.

Non, non, Madame. Je vois que la choſe ne vous plaît pas. Votre colere m'a obligé à prendre ce détour ; &, pour vous dire la vérité, c'eſt vous qu'il aime éperdument.

ERIPHILE.

Vous êtes un insolent de venir ainsi surprendre mes sentimens. Allons, sortez d'ici; vous vous mêlez de vouloir lire dans les ames, de vouloir pénétrer dans les secrets du cœur d'une Princesse. Otez-vous de mes yeux, & que je ne vous voie jamais, Clitidas.

CLITIDAS.

Madame.

ERIPHILE.

Venez ici. Je vous pardonne cette affaire-là.

CLITIDAS.

Trop de bonté, Madame.

ERIPHILE.

Mais à condition, prenez bien garde à ce que je vous dis, que vous n'en ouvrirez la bouche à personne du monde, sur peine de la vie.

CLITIDAS.

Il suffit.

ERIPHILE.

Sostrate t'a donc dit qu'il m'aimoit?

CLITIDAS.

Non, Madame; il faut vous dire la vérité. J'ai tiré de son cœur, par surprise, un secret qu'il veut cacher à tout le monde, & avec lequel il est, dit-il, résolu de mourir. Il a été au désespoir du vol subtil que je lui en ai fait; &, bien loin de me charger de vous le découvrir, il m'a conjuré avec toutes les instantes prieres qu'on sauroit faire, de ne vous en rien révéler; & c'est trahison contre lui, que ce que je viens de vous dire.

ERIPHILE.

Tant mieux. C'est par son seul respect qu'il peut me plaire; & s'il étoit si hardi que de me déclarer son amour, il perdroit pour jamais & ma présence & mon estime.

CLITIDAS.

Ne craignez point, Madame...

ERIPHILE.

Le voici. Souvenez-vous au moins, si vous êtes sage, de la défense que je vous ai faite.

CLITIDAS.

Cela est fait, Madame. Il ne faut pas être courtisan indiscret.

SCENE IV.

ERIPHILE, SOSTRATE.

SOSTRATE.

J'AI une excuse, Madame, pour oser interrompre votre solitude, & j'ai reçu de la Princesse votre mere une commission qui autorise la hardiesse que je prends maintenant.

ERIPHILE.

Quelle commission, Sostrate?

SOSTRATE.

Celle, Madame, de tâcher d'apprendre de vous vers lequel des deux Princes peut incliner votre cœur.

ERIPHILE.

La Princeſſe ma mere montre un eſprit judicieux dans le choix qu'elle a fait de vous pour un pareil emploi. Cette commiſſion, Soſtrate, vous a été agréable, ſans doute; & vous l'avez acceptée avec beaucoup de joie.

SOSTRATE.

Je l'ai acceptée, Madame, par la néceſſité que mon devoir m'impoſe d'obéir; & ſi la Princeſſe avoit voulu recevoir mes excuſes, elle auroit honoré quelqu'autre de cet emploi.

ERIPHILE.

Quelle cauſe, Soſtrate, vous obligeoit à le refuſer?

SOSTRATE.

La crainte, Madame, de m'en acquitter mal.

ERIPHILE.

Croyez-vous que je ne vous eſtime pas aſſez pour vous ouvrir mon cœur, & vous donner toutes les lumieres que vous pourrez deſirer de moi ſur le ſujet de ces deux Princes?

SOSTRATE.

Je ne deſire rien pour moi là-deſſus, Madame; & je ne vous demande que ce que vous croirez devoir donner aux ordres qui m'amenent.

ERIPHILE.

Juſqu'ici je me ſuis défendue de m'expliquer, & la Princeſſe ma mere a eu la bonté de ſouffrir que j'aie reculé toujours ce choix qui me doit engager; mais je ſerai bien aiſe de témoigner à tout le monde que je veux faire quelque choſe pour l'amour de

vous ; & , si vous m'en pressez, je rendrai cet arrêt qu'on attend depuis si long-tems.

SOSTRATE.

C'est une chose, Madame, dont vous ne serez point importunée par moi ; & je ne saurois me résoudre à presser une Princesse qui sait trop ce qu'elle a à faire.

ERIPHILE.

Mais c'est ce que la Princesse ma mere attend de vous.

SOSTRATE.

Ne lui ai-je pas dit aussi que je m'acquitterois mal de cette commission ?

ERIPHILE.

Or çà, Sostrate, les gens comme vous ont toujours les yeux pénétrans ; & je pense qu'il ne doit y avoir guere de choses qui échappent aux vôtres. N'ont-ils pu découvrir, vos yeux, ce dont tout le monde est en peine, & ne vous ont-ils point donné quelques petites lumieres du penchant de mon cœur ? Vous voyez les soins qu'on me rend, l'empressement qu'on me témoigne. Quel est celui de ces deux Princes que vous croyez que je regarde d'un œil plus doux ?

SOSTRATE.

Les doutes que l'on forme sur ces sortes de choses, ne sont réglés d'ordinaire que par les intérêts qu'on prend.

ERIPHILE.

Pour qui, Sostrate, pencheriez-vous des deux ? Quel est celui, dites-moi, que vous souhaiteriez que j'épousasse ?

SOSTRATE.

Ah ! Madame, ce ne feront pas mes fouhaits, mais votre inclination qui décidera de la chofe !

ERIPHILE.

Mais, fi je me confeillois à vous pour ce choix ?

SOSTRATE.

Si vous vous confeilliez à moi, je ferois fort embarraffé.

ERIPHILE.

Vous ne pourriez pas dire qui des deux vous femble plus digne de cette préférence ?

SOSTRATE.

Si l'on s'en rapporte à mes yeux, il n'y aura perfonne qui foit digne de cet honneur. Tous les Princes du monde feront trop peu de chofe pour afpirer à vous ; les Dieux feuls y pourront prétendre, & vous ne fouffrirez des hommes que l'encens & les facrifices.

ERIPHILE.

Cela eft obligeant, & vous êtes de mes amis. Mais je veux que vous me difiez pour qui des deux vous vous fentez plus d'inclination, qui eft celui que vous mettez le plus au rang de vos amis.

SCENE V.

ERIPHILE, SOSTRATE, CHOREBE.

CHOREBE.

MADAME, voilà la Princeſſe qui vient vous prendre ici, pour aller au bois de Diane.

SOSTRATE, *à part.*

Hélas ! petit garçon, que tu es venu à propos !

SCENE VI.

ARISTIONE, ERIPHILE, IPHICRATE, TIMOCLES, SOSTRATE, ANAXARQUE, CLITIDAS.

ARISTIONE.

ON vous a demandé, ma fille ; & il y a des gens que votre abſence chagrine fort.

ERIPHILE.

Je penſe, Madame, qu'on m'a demandée par compliment ; & on ne s'inquiete pas tant qu'on vous dit.

ARISTIONE.

On enchaîne pour nous ici tant de divertiſſemens les uns aux autres, que toutes nos heures ſont

retenues ; & nous n'avons aucun moment à perdre, si nous voulons les goûter tous. Entrons vîte dans le bois, & voyons ce qui nous y attend. Ce lieu est le plus beau du monde ; prenons vîte nos places.

Fin du second Acte.

TROISIEME INTERMEDE.

Le Théatre représente un bois consacré à Diane.

LA NYMPHE DE TEMPÉ.

VENEZ, grande Princesse, avec tous vos appas ;
Venez prêter vos yeux aux innocens ébats
Que notre désert vous présente ;
N'y cherchez point l'éclat des fêtes de la Cour,
On ne sent ici que l'amour ;
Ce n'est que l'amour qu'on y chante.

PASTORALE.

SCENE PREMIERE.

TIRCIS.

Vous chantez sous ces feuillages,
Doux rossignols pleins d'amour ;
Et de vos tendres ramages,
Vous réveillez tour à tour
Les échos de ces bocages.
Hélas! petits oiseaux, hélas !
Si vous aviez mes maux, vous ne chanteriez pas.

SCENE II.

LICASTE, MÉNANDRE, TIRCIS.

LICASTE.

Hé quoi ! toujours languissant, sombre & triste ?

MÉNANDRE.

Hé quoi ! toujours aux pleurs abandonné ?

TIRCIS.

Toujours adorant Caliste,
Et toujours infortuné.

LICASTE.

Dompte, dompte, Berger, l'ennui qui te possede.
Hé le moyen, hélas!

MENANDRE.

Fais, fais-toi quelque effort.

TIRCIS.

Hé, le moyen, hélas! quand le mal est trop fort.

LICASTE.

Ce mal trouvera son remede.

TIRCIS.

Je ne guérirai qu'à la mort.

LICASTE & MENANDRE.

Ah! Tircis!

TIRCIS.

Ah! Bergers!

LICASTE & MENANDRE.

Prends sur toi plus d'empire.

TIRCIS.

Rien ne me peut secourir.

LICASTE & MENANDRE.

C'est trop, c'est trop céder.

TIRCIS.

C'est trop, c'est trop souffrir.

LICASTE & MENANDRE.

Quelle foiblesse!

TIRCIS.

Quel martyre!

LICASTE & MENANDRE.

Il faut prendre courage.

TIRCIS.

Il faut plutôt mourir.

LICASTE.

Il n'est point de Bergere
Si froide & si sévere,
Dont la pressante ardeur
D'un cœur qui persévere,
Ne vainque la froideur.

MENANDRE.

Il est dans les affaires
Des amoureux mysteres,
Certains petits momens
Qui changent les plus fieres,
Et font d'heureux amans.

TIRCIS.

Je la vois, la cruelle,
Qui porte ici ses pas.
Gardons d'être vu d'elle;
L'ingrate! hélas!
N'y viendroit pas?

SCENE III.

CALISTE, *seule*.

AH! que sur notre cœur?
La sévere loi de l'honneur
Prend un cruel empire!
Je ne fais voir que rigueurs pour Tircis,
Et cependant, sensible à ses cuisans soucis,
De sa langueur en secret je soupire,
Et voudrois bien soulager son martyre.

C'eſt à vous ſeuls que je le dis,
Arbres, n'allez pas le redire.

Puiſque le Ciel a voulu nous former
Avec un cœur qu'Amour peut enflammer ;
Quelle rigueur impitoyable
Contre des traits ſi doux nous force à nous aimer ?
Et pourquoi, ſans être blâmable,
Ne peut-on pas aimer
Ce que l'on trouve aimable ?

Hélas ! que vous êtes heureux,
Innocens animaux, de vivre ſans contrainte,
Et de pouvoir ſuivre, ſans crainte,
Les doux emportemens de vos cœurs amoureux !
Hélas ! petits oiſeaux, que vous êtes heureux
De ne ſentir nulle contrainte ;
Et de pouvoir ſuivre, ſans crainte,
Les doux emportemens de vos cœurs amoureux !

Mais le ſommeil, ſur ma paupiere,
Verſe de ſes pavots l'agréable fraîcheur ;
Donnons-nous à lui toute entiere.
Nous n'avons point de loi ſévere
Qui défende à nos ſens d'en goûter la douceur.
(*Elle s'endort ſur un lit de gazon.*)

SCENE IV.

SCENE IV.

CALISTE, *endormie*, TIRCIS, LICASTE, MENANDRE.

TIRCIS.

Vers ma belle ennemie,
Portons sans bruit nos pas,
Et ne réveillons pas
Sa rigueur endormie.

TOUS TROIS.

Dormez, dormez, beaux yeux, adorables vainqueurs,
Et goûtez le repos que vous ôtez aux cœurs.

TIRCIS.

Silence, petits oiseaux;
Vents, n'agitez nulle chose;
Coulez doucement, ruisseaux,
C'est Caliste qui repose.

TOUS TROIS.

Dormez, dormez, beaux yeux, adorables vainqueurs,
Et goûtez le repos que vous ôtez aux cœurs.

CALISTE, *en se réveillant, à Tircis.*

Ah! quelle peine extrême!
Suivre par-tout mes pas!

TIRCIS.

Que voulez-vous qu'on suive, hélas!
Que ce qu'on aime?

CALISTE.

Berger, que voulez-vous?

TIRCIS.

Mourir, belle Bergere;
Mourir à vos genoux,
Et finir ma misere.
Puisqu'en vain, à vos pieds, on me voit soupirer,
Il y faut expirer.

CALISTE.

Ah! Tircis, ôtez-vous! J'ai peur que dans ce jour,
La pitié dans mon cœur n'introduise l'amour.

LICASTE & MENANDRE, *ensemble.*

Soit amour, soit pitié,
Il sied bien d'être tendre.
C'est par trop vous défendre,
Bergere, il faut se rendre
A sa longue amitié.
Soit amour, soit pitié,
Il sied bien d'être tendre.

CALISTE, *à Tircis.*

C'est trop, c'est trop de rigueur.
J'ai maltraité votre ardeur,
Chérissant votre personne;
Vengez-vous de mon cœur,
Tircis, je vous le donne.

TIRCIS.

O ciel! Bergers! Caliste! Ah! je suis hors de moi!
Si l'on meurt de plaisir, je dois perdre la vie.

LICASTE.

Digne prix de ta foi.

MENANDRE.

O sort digne d'envie!

SCENE V.

DEUX SATYRES, CALISTE, TIRCIS, LICASTE, MENANDRE.

I. SATYRE, *à Caliste.*

Quoi! tu me fuis, ingrate; & je te vois ici
De ce Berger à moi faire une préférence?

II. SATYRE.

Quoi! mes soins n'ont rien pu sur son indifférence?
Et, pour ce langoureux, ton cœur s'est adouci?

CALISTE.

Le destin le veut ainsi;
Prenez tous deux patience.

I. SATYRE.

Aux amans qu'on pousse à bout
L'amour fait verser des larmes;
Mais ce n'est pas notre goût,
Et la bouteille a des charmes
Qui nous consolent de tout.

II. SATYRE.

Notre amour n'a pas toujours
Tout le bonheur qu'il desire;
Mais nous avons un secours,
Et le bon vin nous fait rire,
Quand on rit de nos amours.

TOUS.

Champêtres Divinités,
Faunes, Dryades, sortez

De vos paisibles retraites ;
Mêlez vos pas à nos sons,
Et tracez sur les herbettes
L'image de nos chansons.

SCENE VI.

CALISTE, TIRCIS, LICASTE, MENANDRE, FAUNES, DRYADES.

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

Danse des Faunes & des Dryades.

SCENE VII.

CLIMENE, PHILINTE, CALISTE, TIRCIS, LICASTE, MENANDRE, FAUNES, DRYADES.

PHILINTE.

QUAND je plaisois à tes yeux,
J'étois content de ma vie,
Et ne voyois Rois ni Dieux
Dont le sort me fît envie.

CLIMENE.

Lorsqu'à toute autre personne
Me préféroit ton ardeur,

J'aurois quitté la Couronne,
Pour régner dessus ton cœur.

PHILINTE.

Un autre a guéri mon ame
Des feux que j'avois pour toi.

CLIMENE.

Un autre a vengé ma flamme
Des foiblesses de ta foi.

PHILINTE.

Cloris, qu'on vante si fort,
M'aime d'une ardeur fidelle:
Si ses yeux vouloient ma mort,
Je mourrois content pour elle.

CLIMENE.

Myrtil, si digne d'envie,
Me chérit plus que le jour;
Et moi, je perdrois la vie,
Pour lui montrer mon amour.

PHILINTE.

Mais, si d'une douce ardeur
Quelque renaissante trace
Chassoit Cloris de mon cœur
Pour te remettre en sa place?

CLIMENE.

Bien qu'avec pleine tendresse
Myrtil me puisse chérir,
Avec toi, je le confesse,
Je voudrois vivre & mourir.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Ah! plus que jamais, aimons-nous,
Et vivons & mourons en des liens si doux!

TOUS LES ACTEURS DE LA PASTORALE.

Amans, que vos querelles
Sont aimables & belles!
Qu'on y voit succéder
De plaisirs, de tendresse!
Querellez-vous sans cesse
Pour vous raccommoder.

II. ENTRÉE DE BALLET.

Les Faunes & les Dryades recommencent leurs danses, tandis que trois petites Dryades & trois petits Faunes font paroître dans l'enfoncement du Théatre tout ce qui se passe sur le devant. Ces danses sont entremêlées des chansons des Bergers.

CHŒUR DE BERGERS & DE BERGERES.

JOUISSONS, jouissons des plaisirs innocens
Dont les feux de l'Amour savent charmer nos sens.

Des grandeurs, qui voudra se soucie;
Tous ces honneurs dont on a tant d'envie,
Ont des chagrins qui sont trop cuisans.
Jouissons, jouissons des plaisirs innocens
Dont les feux de l'Amour savent charmer nos sens.

En aimant, tout nous plaît dans la vie;
Deux cœurs unis de leur sort sont contens;

Cette ardeur de plaiſirs ſuivie,
De tous nos jours fait d'éternels printems.
Jouiſſons, jouiſſons des plaiſirs innocens
Dont les feux de l'Amour ſavent charmer nos ſens.

Fin du troiſieme Intermede.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARISTIONE, IPHICRATE, TIMOCLES, ANAXARQUE, ERIPHILE, SOSTRATE, CLITIDAS.

ARISTIONE.

Les mêmes paroles toujours se présentent à dire. Il faut toujours s'écrier : Voilà qui est admirable ! il ne se peut rien de plus beau ! cela passe ce qu'on a jamais vu !

TIMOCLES.

C'est donner de trop grandes paroles, Madame, à de petites bagatelles.

ARISTIONE.

Des bagatelles, comme celles-là, peuvent occuper agréablement les plus sérieuses personnes. En vérité, ma fille, vous êtes bien obligée à ces Princes, & vous ne sauriez assez reconnoître tous les soins qu'ils prennent pour vous.

ERIPHILE.

J'en ai, Madame, tout le ressentiment qu'il est possible.

ARISTIONE.

Cependant vous les faites long-tems languir sur

ce qu'ils attendent de vous. J'ai promis de ne vous point contraindre ; mais leur amour vous presse de vous déclarer, & de ne plus traîner en longueur la récompense de leurs services. J'ai chargé Sostrate d'apprendre doucement de vous les sentimens de votre cœur ; & je ne sais pas s'il a commencé à s'acquitter de cette commission.

ERIPHILE.

Oui, Madame ; mais il me semble que je ne puis assez reculer ce choix dont on me presse, & que je ne saurois le faire sans mériter quelque blâme. Je me sens également obligée à l'amour, aux empressemens, aux services de ces deux Princes ; & je trouve une espece d'injustice bien grande à me montrer ingrate, ou vers l'un, ou vers l'autre, par le refus qu'il m'en faudra faire dans la préférence de son rival.

IPHICRATE.

Cela s'appelle, Madame, un fort honnête compliment pour nous refuser tous deux.

ARISTIONE.

Ce scrupule, ma fille, ne doit point vous inquiéter ; & ces Princes tous deux se sont soumis, il y a long-tems, à la préférence que pourra faire votre inclination.

ERIPHILE.

L'inclination, Madame, est fort sujette à se tromper ; & des yeux désintéressés sont beaucoup plus capables de faire un juste choix.

ARISTIONE.

Vous savez que je suis engagée de parole à ne rien prononcer là-dessus ; & , parmi ces deux Princes ,

votre inclination ne peut point se tromper, & faire un choix qui soit mauvais.

ERIPHILE.

Pour ne point violenter votre parole ni mon scrupule, agréez, Madame, un moyen que j'ose proposer.

ARISTIONE.

Quoi, ma fille ?

ERIPHILE.

Que Sostrate décide de cette préférence. Vous l'avez pris pour découvrir le secret de mon cœur ; souffrez que je le prenne pour me tirer de l'embarras où je me trouve.

ARISTIONE.

J'estime tant Sostrate, que, soit que vous vouliez vous servir de lui pour expliquer vos sentimens, ou soit que vous vous en remettiez absolument à sa conduite, je fais, dis-je, tant d'estime de sa vertu & de son jugement, que je consens de tout mon cœur à la proposition que vous me faites.

IPHICRATE.

C'est-à-dire, Madame, qu'il nous faut faire notre cour à Sostrate ?

SOSTRATE.

Non, Seigneur, vous n'aurez point de cour à me faire ; &, avec tout le respect que je dois aux Princesses, je renonce à la gloire où elles veulent m'élever.

ARISTIONE.

D'où vient cela, Sostrate ?

SOSTRATE.

J'ai des raisons, Madame, qui ne me permettent

pas que je reçoive l'honneur que vous me présentez.

IPHICRATE.

Craignez-vous, Sostrate, de vous faire un ennemi?

SOSTRATE.

Je craindrois peu, Seigneur, les ennemis que je pourrois me faire, en obéissant à mes Souveraines.

TIMOCLES.

Par quelle raison donc refusez-vous d'accepter le pouvoir qu'on vous donne, & de vous acquérir l'amitié d'un Prince qui vous devroit tout son bonheur?

SOSTRATE.

Par la raison que je ne suis pas en état d'accorder à ce Prince ce qu'il souhaiteroit de moi.

IPHICRATE.

Quelle pourroit être cette raison?

SOSTRATE.

Pourquoi me tant presser là-dessus? Peut-être ai-je, Seigneur, quelque intérêt secret qui s'oppose aux prétentions de votre amour. Peut-être ai-je un ami qui brûle, sans oser le dire, d'une flamme respectueuse pour les charmes divins dont vous êtes épris. Peut-être cet ami me fait-il tous les jours confidence de son martyre, qu'il se plaint à moi tous les jours des rigueurs de sa destinée, & regarde l'hymen de la Princesse, ainsi que l'arrêt redoutable qui le doit pousser au tombeau; &, si cela étoit, Seigneur, seroit-il raisonnable que ce fût de ma main qu'il reçût le coup de la mort?

IPHICRATE.

Vous auriez bien la mine, Sostrate, d'être vous-même cet ami, dont vous prenez les intérêts.

SOSTRATE.

Ne cherchez point, de grace, à me rendre odieux aux personnes qui vous écoutent. Je sais me connoître, Seigneur; & les malheureux, comme moi, n'ignorent pas jusqu'où leur fortune leur permet d'aspirer.

ARISTIONE.

Laissons cela. Nous trouverons moyen de terminer l'irrésolution de ma fille.

ANAXARQUE.

En est-il un meilleur, Madame, pour terminer les choses au contentement de tout le monde, que les lumieres que le Ciel peut donner sur ce mariage? J'ai commencé, comme je vous ai dit, à jeter pour cela les figures mystérieuses que notre art nous enseigne, & j'espere vous faire voir tantôt ce que l'avenir garde à cette union souhaitée. Après cela, pourra-t-on balancer encore? La gloire & les prospérités que le Ciel promettra, ou à l'un, ou à l'autre choix, ne seront-elles pas suffisantes pour le déterminer? & celui qui sera exclus, pourra-t-il s'offenser, quand ce sera le Ciel qui décidera cette préférence?

IPHICRATE.

Pour moi, je m'y soumets entiérement; & je déclare que cette voie me semble la plus raisonnable.

TIMOCLES.

Je suis de même avis; & le Ciel ne sauroit rien faire où je ne souscrive sans répugnance.

ERIPHILE.

ERIPHILE.

Mais, Seigneur Anaxarque, voyez-vous si clair dans les destinées, que vous ne vous trompiez jamais? & ces prospérités & cette gloire que vous dites que le Ciel nous promet, qui en sera caution, je vous prie?

ARISTIONE.

Ma fille, vous avez une petite incrédulité qui ne vous quitte point.

ANAXARQUE.

Les épreuves, Madame, que tout le monde a vues de l'infaillibilité de mes prédictions, sont les cautions suffisantes des promesses que je puis faire. Mais enfin, quand je vous aurai fait voir ce que le Ciel vous marque, vous vous réglerez là-dessus à votre fantaisie; & ce sera à vous à prendre la fortune de l'un ou de l'autre choix.

ERIPHILE.

Le Ciel, Anaxarque, me marquera les deux fortunes qui m'attendent?

ANAXARQUE.

Oui, Madame: les félicités qui vous suivront, si vous épousez l'un; & les disgraces qui vous accompagneront, si vous épousez l'autre.

ERIPHILE.

Mais, comme il est impossible que je les épouse tous deux, il faut donc qu'on trouve écrit dans le Ciel, non-seulement ce qui doit arriver, mais aussi ce qui ne doit pas arriver.

CLITIDAS, *à part.*

Voilà mon astrologue embarrassé.

ANAXARQUE.

Il faudroit vous faire, Madame, une longue discussion des principes de l'astrologie, pour vous faire comprendre cela.

CLITIDAS.

Bien répondu. Madame, je ne dis point de mal de l'astrologie. L'astrologie est une belle chose, & le Seigneur Anaxarque est un grand homme.

IPHICRATE.

La vérité de l'astrologie est une chose incontestable; & il n'y a personne qui puisse disputer contre la certitude de ses prédictions.

CLITIDAS.

Assurément.

TIMOCLES.

Je suis assez incrédule pour quantité de choses; mais pour ce qui est de l'astrologie, il n'y a rien de plus sûr & de plus constant, que le succès des horoscopes qu'elle tire.

CLITIDAS.

Ce sont des choses les plus claires du monde.

IPHICRATE.

Cent aventures prédites arrivent tous les jours, qui convainquent les plus opiniâtres.

CLITIDAS.

Il est vrai.

TIMOCLES.

Peut-on contester, sur cette matiere, les incidens célebres dont les histoires nous font foi?

CLITIDAS.

Il faut n'avoir pas le sens commun. Le moyen de contester ce qui est moulé!

ARISTIONE.

Sostrate n'en dit mot. Quel est son sentiment là-dessus ?

SOSTRATE.

Madame, tous les esprits ne sont pas nés avec les qualités qu'il faut pour la délicatesse de ces belles sciences, qu'on nomme curieuses ; & il y en a de si matériels, qu'ils ne peuvent aucunement comprendre ce que d'autres conçoivent le plus facilement du monde. Il n'est rien de plus agréable, Madame, que toutes les grandes promesses de ces connoissances sublimes. Transformer tout en or, faire vivre éternellement, guérir par des paroles, se faire aimer de qui l'on veut, savoir tous les secrets de l'avenir, faire descendre comme on veut du Ciel, sur des métaux, des impressions de bonheur, commander aux démons, se faire des armées invisibles & des soldats invulnérables, tout cela est charmant, sans doute ; & il y a des gens qui n'ont aucune peine à en comprendre la possibilité, cela leur est le plus aisé du monde à concevoir. Mais, pour moi, je vous avoue que mon esprit grossier a quelque peine à le comprendre & à le croire, & j'ai trouvé cela trop beau pour être véritable. Toutes ces belles raisons de sympathie, de force magnétique & de vertu occulte, sont si subtiles & délicates, qu'elles échappent à mon sens matériel ; & sans parler du reste, jamais il n'a été en ma puissance de concevoir comme on trouve écrit dans le Ciel jusqu'aux plus petites particularités de la fortune du moindre homme. Quel rapport, quel commerce, quelle correspondance peut-il y avoir

entre nous & des globes éloignés de notre terre d'une distance si effroyable ? Et d'où cette belle science, enfin, peut-elle être venue aux hommes ? Quel Dieu l'a révélée, ou quelle expérience l'a pu former de l'observation de ce grand nombre d'astres, qu'on n'a pu voir encore deux fois dans la même disposition ?

ANAXARQUE.

Il ne sera pas difficile de vous le faire concevoir.

SOSTRATE.

Vous serez plus habile que tous les autres.

CLITIDAS, *à Sostrate.*

Il vous fera une discussion de tout cela, quand vous voudrez.

IPHICRATE, *à Sostrate.*

Si vous ne comprenez pas les choses, au moins les pouvez-vous croire, sur ce que l'on voit tous les jours.

SOSTRATE.

Comme mon sens est si grossier qu'il n'a pu rien comprendre, mes yeux aussi sont si malheureux, qu'ils n'ont jamais rien vu.

IPHICRATE.

Pour moi, j'ai vu, & des choses tout-à-fait convaincantes.

TIMOCLES.

Et moi aussi.

SOSTRATE.

Comme vous avez vu, vous faites bien de croire ; & il faut que vos yeux soient faits autrement que les miens.

IPHICRATE.

Mais enfin, la Princeſſe croit à l'aſtrologie; & il me ſemble qu'on y peut bien croire après elle. Eſt-ce que, Madame, Soſtrate, n'a pas de l'eſprit & du ſens?

SOSTRATE.

Seigneur, la queſtion eſt un peu violente. L'eſprit de la Princeſſe n'eſt pas une regle pour le mien; & ſon intelligence peut l'élever à des lumieres, où mon ſens ne peut atteindre.

ARISTIONE.

Non, Soſtrate, je ne vous dirai rien ſur quantité de choſes, auxquelles je ne donne guere plus de créance que vous. Mais, pour l'aſtrologie, on m'a dit & fait voir des choſes ſi poſitives, que je ne la puis mettre en doute.

SOSTRATE.

Madame, je n'ai rien à répondre à cela.

ARISTIONE.

Quittons ce diſcours, & qu'on nous laiſſe un moment. Dreſſons notre promenade, ma fille, vers cette belle grotte où j'ai promis d'aller. Des galanteries à chaque pas!

Fin du troiſieme Acte.

QUATRIEME INTERMEDE.

Le Théatre repréſente une grotte.

ENTRÉE DE BALLET.

Huit ſtatues portant chacune deux flambeaux, font une danſe variée de pluſieurs figures & de pluſieurs attitudes, où elles demeurent par intervalles.

Fin du quatrieme Intermede.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ARISTIONE, ERIPHILE.

ARISTIONE.

De qui que cela soit, on ne peut rien de plus galant & de mieux entendu. Ma fille, j'ai voulu me séparer de tout le monde pour vous entretenir; & je veux que vous ne me cachiez rien de la vérité. N'auriez-vous point dans l'ame quelque inclination secrete que vous ne voulez pas nous dire?

ERIPHILE.

Moi, Madame?

ARISTIONE.

Parlez à cœur ouvert, ma fille. Ce que j'ai fait pour vous, mérite bien que vous usiez avec moi de franchise. Tourner vers vous toutes mes pensées, vous préférer à toutes choses, & fermer l'oreille en l'état où je suis, à toutes les propositions que cent Princesses, en ma place, écouteroient avec bienséance, tout cela vous doit assez persuader que je suis une bonne mere; & que je ne suis pas pour recevoir avec sévérité les ouvertures que vous pourriez me faire de votre cœur.

ERIPHILE.

Si j'avois si mal suivi votre exemple, que de m'être laissée aller à quelques sentimens d'inclination que j'eusse raison de cacher, j'aurois, Madame, assez de pouvoir sur moi-même, pour imposer silence à cette passion, & me mettre en état de ne rien faire voir qui fût indigne de votre sang.

ARISTIONE.

Non, non, ma fille, vous pouvez, sans scrupule m'ouvrir vos sentimens: je n'ai point renfermé votre inclination dans le choix de deux Princes; vous pouvez l'étendre où vous voudrez, & le mérite, auprès de moi, tient un rang si considérable, que je l'égale à tout; &, si vous m'avouez franchement les choses, vous me verrez souscrire sans répugnance au choix qu'aura fait votre cœur.

ERIPHILE.

Vous avez des bontés pour moi, Madame, dont je ne puis assez me louer. Mais je ne les mettrai point à l'épreuve sur le sujet dont vous me parlez; & tout ce que je leur demande, c'est de ne point presser un mariage où je ne me sens pas encore bien résolue.

ARISTIONE.

Jusqu'ici je vous ai laissée assez la maîtresse de tout; & l'impatience des Princes vos Amans... Mais quel bruit est-ce que j'entends? Ah! ma fille, quel spectacle s'offre à nos yeux? Quelque Divinité descend ici; & c'est la Déesse Vénus qui semble nous vouloir parler.

SCENE II.

VÉNUS, *accompagnée de quatre petits Amours dans une machine*, ARISTIONE, ERIPHILE.

VÉNUS, *à Aristione.*

PRINCESSE, dans tes soins brille un zele exemplaire,
Qui, par les Immortels, doit être couronné ;
Et, pour te voir un gendre illustre & fortuné,
Leur main te veut marquer le choix que tu dois faire.
Ils t'annoncent tous, par ma voix,
La gloire & les grandeurs que, par ce digne choix,
Ils feront pour jamais entrer dans ta famille.
De tes difficultés termine donc le cours ;
Et pense à donner ta fille
A qui sauvera tes jours.

SCENE III.

ARISTIONE, ERIPHILE.

ARISTIONE.

MA fille, les Dieux impoſent ſilence à tous nos raiſonnemens. Après cela, nous n'avons plus rien à faire qu'à recevoir ce qu'ils s'apprêtent à nous donner ; & vous venez d'entendre diſtinctement leur volonté. Allons dans le premier Temple les aſſurer de notre obéiſſance, & leur rendre graces de leurs bontés.

SCENE IV.

ANAXARQUE, CLEON.

CLEON.

VOILA la Princeſſe qui s'en va. Ne voulez-vous pas lui parler ?

ANAXARQUE.

Attendons que ſa fille ſoit ſéparée d'elle. C'eſt un eſprit que je redoute, & qui n'eſt pas de trempe à ſe laiſſer mener, ainſi que celui de ſa mere. Enfin, mon fils, comme nous venons de voir par cette ouverture, le ſtratagême a réuſſi. Notre

Vénus a fait des merveilles, & l'admirable Ingénieur qui s'est employé à cet artifice, a si bien disposé tout, a coupé avec tant d'adresse le plancher de cette grotte, si bien caché ses fils-de-fer & tous ses ressorts, si bien ajusté ses lumieres, & habillé ses personnages, qu'il y a peu de gens qui n'y eussent été trompés ; &, comme la Princesse Aristione est fort superstitieuse, il ne faut point douter qu'elle ne donne à pleine tête dans cette tromperie. Il y a long-tems, mon fils, que je prepare cette machine ; & me voilà bientôt au but de mes prétentions.

CLÉON.

Mais pour lequel des deux Princes, au moins, dressez-vous tout cet artifice ?

ANAXARQUE.

Tous deux ont recherché mon assistance, & je leur promets à tous deux la faveur de mon art. Mais les présens du Prince Iphicrate, & les promesses qu'il m'a faites, l'emportent de beaucoup sur tout ce qu'a pu faire l'autre. Ainsi ce sera lui qui recevra les effets favorables de tous les ressorts que je fais jouer ; & comme son ambition me devra autre chose, voilà mon fils, notre fortune faite. Je vais prendre mon tems pour affermir dans son erreur l'esprit de la Princesse, pour la mieux prévenir encore par le rapport que je lui ferai voir adroitement des paroles de Vénus, avec les prédictions des figures célestes que je lui dis que j'ai jetées. Va-t-en tenir la main au reste de l'ouvrage, préparer nos six hommes à se bien cacher dans leur barque derriere le rocher, à posément attendre le tems que la Princesse Aristione vient tous

les soirs se promener seule sur le rivage, à se jeter bien à propos sur elle, ainsi que des corsaires, & donner lieu au Prince Iphicrate de lui apporter ce secours, qui, sur les paroles du Ciel, doit mettre entre ses mains la Princesse Eriphile. Ce Prince est averti par moi; &, sur la foi de ma prédiction, il doit se tenir dans ce petit bois qui borde le rivage. Mais sortons de cette grotte; je te dirai, en marchant, toutes les choses qu'il faut bien observer. Voilà la Princesse Eriphile, évitons sa rencontre.

SCENE V.

ERIPHILE, *seule.*

HÉLAS! quelle est ma destinée? Et qu'ai-je fait aux Dieux pour mériter les soins qu'ils veulent prendre de moi?

SCENE VI.

ERIPHILE, CLEONICE.

CLÉONICE.

LE voici, Madame, que j'ai trouvé; &, à vos premiers ordres, il n'a pas manqué de me suivre.

ERIPHILE.

ERIPHILE.

Qu'il approche, Cléonice; & qu'on nous laisse seuls un moment.

SCENE VII.

ERIPHILE, SOSTRATE.

ERIPHILE.

Sostrate, vous m'aimez?

SOSTRATE.

Moi, Madame!

ERIPHILE.

Laissons cela, Sostrate. Je le sais; je l'approuve, & vous permets de me le dire. Votre passion a paru à mes yeux, accompagnée de tout le mérite qui me la pouvoit rendre agréable. Si ce n'étoit le rang où le Ciel m'a fait naître, je puis vous dire que cette passion n'auroit pas été malheureuse; & que cent fois je lui ai souhaité l'appui d'une fortune, qui pût mettre pour elle en pleine liberté les secrets sentimens de mon ame. Ce n'est pas, Sostrate, que le mérite seul n'ait à mes yeux tout le prix qu'il peut avoir; & que, dans mon cœur, je ne préfere les vertus qui sont en vous, à tous les titres magnifiques dont les autres sont revêtus. Ce n'est pas même que la Princesse ma mere ne m'ait assez laissé la disposition de mes vœux; & je ne doute point, je vous l'avoue, que mes prieres n'eussent

pu tourner son consentement du côté que j'aurois voulu. Mais il est des états, Sostrate, où il n'est pas honnête de vouloir tout ce qu'on peut faire. Il y a des chagrins à se mettre au-dessus de toutes choses; & les bruits fâcheux de la renommée vous font trop acheter le plaisir que l'on trouve à contenter son inclination. C'est à quoi, Sostrate, je ne me serois jamais résolue; & j'ai cru faire assez de fuir l'engagement dont j'étois sollicitée. Mais enfin, les Dieux veulent prendre eux-mêmes le soin de me donner un époux, & tous ces longs délais avec lesquels j'ai reculé mon mariage, & que les bontés de la Princesse ma mere ont accordés à mes desirs, ces délais, dis-je, ne me sont plus permis; & il me faut résoudre à subir cet arrêt du Ciel. Soyez sûr, Sostrate, que c'est avec toutes les répugnances du monde que je m'abandonne à cet hyménée; & que, si j'avois pu être maîtresse de moi, ou j'aurois été à vous, ou je n'aurois été à personne. Voilà, Sostrate, ce que j'avois à vous dire. Voilà ce que j'ai cru devoir à votre mérite, & la consolation que toute ma tendresse peut donner à votre flamme.

SOSTRATE.

Ah! Madame, c'en est trop pour un malheureux! Je ne m'étois pas préparé à mourir avec tant de gloire; & je cesse, dans ce moment, de me plaindre des destinées. Si elles m'ont fait naître dans un rang beaucoup moins élevé que mes desirs, elles m'ont fait naître assez heureux pour attirer quelque pitié du cœur d'une grande Princesse; & cette pitié glorieuse vaut des sceptres & des cou-

ronnes ; vaut la fortune des plus grands Princes de la terre. Oui, Madame, dès que j'ai osé vous aimer, c'est vous, Madame, qui voulez bien que je me serve de ce mot téméraire ; dès que j'ai, dis-je, osé vous aimer, j'ai condamné d'abord l'orgueil de mes desirs ; je me suis fait moi-même la destinée que je devois attendre. Le coup de mon trépas, Madame, n'aura rien qui me surprenne, puisque je m'y étois préparé ; mais vos bontés le comblent d'un honneur que mon amour jamais n'eût osé espérer, & je m'en vais mourir, après cela, le plus content & le plus glorieux de tous les hommes. Si je puis encore souhaiter quelque chose, ce sont deux graces, Madame, que je prends la hardiesse de vous demander à genoux, de vouloir souffrir ma présence jusqu'à cet heureux hyménée qui doit mettre fin à ma vie, &, parmi cette grande gloire & ces longues prospérités que le Ciel promet à votre union, de vous souvenir quelquefois de l'amoureux Sostrate. Puis-je, divine Princesse, me promettre de vous cette précieuse faveur ?

ERIPHILE.

Allez, Sostrate, sortez d'ici. Ce n'est pas aimer mon repos, que de me demander que je me souvienne de vous.

SOSTRATE.

Ah ! Madame, si votre repos ! . . .

ERIPHILE.

Otez-vous, vous-dis-je, Sostrate. Epargnez ma foiblesse, & ne m'exposez point à plus que je n'ai résolu.

SCENE VIII.

ERIPHILE, CLEONICE.

CLEONICE.

MADAME, je vous vois l'esprit tout chagrin; vous plaît-il que vos Danseurs, qui expriment si bien toutes les passions, vous donnent maintenant quelque preuve de leur adresse?

ERIPHILE.

Oui, Cléonice. Qu'ils fassent tout ce qu'ils voudront, pourvu qu'ils me laissent à mes pensées.

Fin du quatrieme Acte.

CINQUIEME INTERMEDE.

ENTRÉE DE BALLET.

Quatre Pantomimes ajustent leurs gestes & leurs pas aux inquiétudes de la Princesse.

Fin du cinquieme Intermede.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ERIPHILE, CLITIDAS.

CLITIDAS, *faisant semblant de ne point voir Eriphile.*

De quel côté porter mes pas ? Où m'aviserai-je d'aller ? Et en quel lieu puis-je croire que je trouverai maintenant la Princesse Eriphile ? Ce n'est pas un petit avantage que d'être le premier à porter une nouvelle. Ah ! la voilà ! Madame, je vous annonce que le Ciel vient de vous donner l'époux qu'il vous destinoit.

ERIPHILE.

Hé, laissez-moi, Clitidas, dans ma sombre mélancolie.

CLITIDAS.

Madame, je vous demande pardon. Je pensois faire bien de vous venir dire que le Ciel vient de vous donner Sostrate pour époux ; mais, puisque je vous incommode, je rengaîne ma nouvelle, & m'en retourne comme je suis venu.

ERIPHILE.

Clitidas ! holà ! Clitidas !

CLITIDAS.

Je vous laiſſe, Madame, dans votre ſombre mélancolie.

ERIPHILE.

Arrête, te dis-je ! approche. Que viens-tu me dire ?

CLITIDAS.

Rien, Madame. On a parfois des empreſſemens de venir dire aux Grands de certaines choſes, dont ils ne ſe ſoucient pas, & je vous prie de m'excuſer.

ERIPHILE.

Que tu es cruel !

CLITIDAS.

Une autre fois j'aurai la diſcrétion de ne vous pas venir interrompre.

ERIPHILE.

Ne me tiens point dans l'inquiétude. Qu'eſt-ce que tu viens m'annoncer ?

CLITIDAS.

C'eſt une bagatelle de Soſtrate, Madame, que je vous dirai une autre fois, quand vous ne ſerez point embarraſſée.

ERIPHILE.

Ne me fais point languir davantage, te dis-je, & m'apprends cette nouvelle.

CLITIDAS.

Vous la voulez ſavoir, Madame ?

ERIPHILE.

Oui, dépêche. Qu'as-tu à me dire de Soſtrate ?

CLITIDAS.

Une aventure merveilleuſe, où perſonne ne s'attendoit.

ERIPHILE.

Dis-moi vîte ce que c'eſt.

CLITIDAS.

Cela ne troublera-t-il point, Madame, votre ſombre mélancolie ?

ERIPHILE.

Ah ! parle promptement !

CLITIDAS.

J'ai donc à vous dire, Madame, que la Princeſſe votre mere paſſoit preſque ſeule dans la forêt, par ces petites routes qui ſont ſi agréables, lorſqu'un ſanglier hideux, ces vilains ſangliers-là font toujours du déſordre, & l'on devroit les bannir des forêts bien policées ; lors, dis-je, qu'un ſanglier hideux, pouſſé, je crois, par des chaſſeurs, eſt venu traverſer la route où nous étions. Je devrois vous faire peut-être, pour orner mon récit, une deſcription étendue du ſanglier dont je parle ; mais vous vous en paſſerez, s'il vous plaît, & je me contenterai de vous dire que c'étoit un fort vilain animal. Il paſſoit ſon chemin, & il étoit bon de ne lui rien dire, de ne point chercher de noiſe avec lui ; mais la Princeſſe a voulu égayer ſa dextérité, & de ſon dard, qu'elle lui a lancé un peu mal-à-propos, ne lui en déplaiſe, lui a fait au-deſſus de l'oreille une aſſez petite bleſſure. Le ſanglier mal morigéné, s'eſt impertinemment détourné contre nous ; nous étions là deux ou trois miſérables, qui avons pâli de frayeur ; chacun gagnoit ſon arbre, & la Princeſſe, ſans défenſe, demeuroit expoſée à la furie de la bête, lorſque

Sostrate a paru, comme si les Dieux l'eussent envoyé.

ERIPHILE.

Hé bien, Clitidas?

CLITIDAS.

Si mon récit vous ennuie, Madame, je remettrai le reste à une autre fois.

ERIPHILE.

Acheve promptement.

CLITIDAS.

Ma foi! c'est promptement de vrai que j'achevecrai; car un peu de poltronnerie m'a empêché de voir tout le détail de ce combat; & tout ce que je puis vous dire, c'est que retournant sur la place, nous avons vu le sanglier mort, tout veautré dans son sang; & la Princesse pleine de joie, nommant Sostrate son libérateur, & l'époux digne & fortuné que les Dieux lui marquoient pour vous. A ces paroles, j'ai cru que j'en avois assez entendu; & je me suis hâté de vous en venir, avant tout, apporter la nouvelle.

ERIPHILE.

Ah! Clitidas, pouvois-tu m'en donner une qui me pût être plus agréable?

CLITIDAS.

Voilà qu'on vient vous trouver.

SCENE II.

ARISTIONE, SOSTRATE, ERIPHILE, CLITIDAS.

ARISTIONE.

Je vois, ma fille, que vous ſavez déja tout ce que nous pourrions vous dire. Vous voyez que les Dieux ſe ſont expliqués bien plus tôt que nous n'euſſions penſé; mon péril n'a guere tardé à nous marquer leurs volontés; & l'on connoît aſſez que ce ſont eux qui ſe ſont mêlés de ce choix, puiſque le mérite tout ſeul brille dans cette préférence. Aurez-vous quelque répugnance à récompenſer de votre cœur, celui à qui je dois la vie? & refuſerez-vous Soſtrate pour époux?

ERIPHILE.

Et de la main des Dieux & de la vôtre, Madame, je ne puis rien recevoir qui ne me ſoit fort agréable.

SOSTRATE.

Ciel! n'eſt-ce point ici quelque ſonge tout plein de gloire, dont les Dieux me veulent flatter? & quelque réveil malheureux ne me replongera-t-il point dans la baſſeſſe de ma fortune?

SCENE III.

ARISTIONE, ERIPHILE, SOSTRATE, CLEONICE, CLITIDAS.

CLEONICE.

MADAME, je viens vous dire qu'Anaxarque a jusqu'ici abusé l'un & l'autre Prince, par l'espérance de ce choix qu'ils poursuivent depuis longtems; & qu'au bruit qui s'est répandu de votre aventure, ils ont fait éclater tous deux leur ressentiment contre lui, jusques-là que, de paroles en paroles, les choses se sont échauffées, & il en a reçu quelques blessures, dont on ne sait pas bien ce qui arrivera. Mais les voici.

SCENE DERNIERE.

ARISTIONE, ERIPHILE, IPHICRATE, TIMOCLES, SOSTRATE, CLEONICE, CLITIDAS.

ARISTIONE.

PRINCES, vous agissez tous deux avec une violence bien grande; & si Anaxarque a pu vous offenser, j'étois pour vous en faire justice moi-même.

IPHICRATE.

Et quelle justice, Madame, auriez-vous pu nous faire de lui, si vous la faites si peu à notre rang dans le choix que vous embrassez ?

ARISTIONE.

Ne vous êtes-vous pas soumis l'un & l'autre à ce que pourroient décider, ou les ordres du Ciel, ou l'inclination de ma fille ?

TIMOCLES.

Oui, Madame, nous nous sommes soumis à ce qu'ils pourroient décider, entre le Prince Iphicrate & moi, mais non pas à nous voir rebutés tous deux.

ARISTIONE.

Et si chacun de vous a bien pu se résoudre à souffrir une préférence, que vous arrive-t il à vous deux, où vous ne soyiez préparés ? Et que peuvent importer, à l'un & à l'autre, les intérêts de son rival ?

IPHICRATE.

Oui, Madame, il importe. C'est quelque consolation de se voir préférer un homme qui vous est égal, & votre aveuglement est une chose épouvantable.

ARISTIONE.

Prince, je ne veux pas me brouiller avec une personne qui m'a fait tant de grace, que de me dire des douceurs ; & je vous prie, avec toute l'honnêteté qu'il m'est possible, de donner à votre chagrin un fondement plus raisonnable ; de vous souvenir, s'il vous plaît, que Sostrate est revêtu d'un mérite qui s'est fait connoître à toute la Grece ; &

que le rang où le Ciel l'éleve aujourd'hui, va remplir toute la distance qui étoit entre lui & vous.

IPHICRATE.

Oui, oui, Madame, nous nous en souviendrons. Mais peut-être aussi vous souviendrez-vous que deux Princes outragés ne sont pas deux ennemis peu redoutables.

TIMOCLES.

Peut-être, Madame, qu'on ne goûtera pas longtems la joie du mépris que l'on fait de nous.

ARISTIONE.

Je pardonne toutes ces menaces aux chagrins d'un amour qui se croit offensé; & nous n'en verrons pas, avec moins de tranquillité, la fête des jeux Pythiens. Allons-y de ce pas; & couronnons, par ce pompeux spectacle, cette merveilleuse journée.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

SIXIEME

SIXIEME INTERMEDE.

FÊTES DES JEUX PYTHIENS.

Le Théatre repréſente une grande ſalle en maniere d'amphithéatre, avec une grande arcade dans le fond, au-deſſus de laquelle eſt une tribune fermée d'un rideau. Dans l'éloignement paroît un Autel pour le ſacrifice. Six Miniſtres du ſacrifice, habillés comme s'ils étoient preſque nus, portant chacun une hache ſur l'épaule, entrent par le portique, au ſon des violons. Ils ſont ſuivis de deux Sacrificateurs & de la Prêtreſſe.

SCENE PREMIERE.

LA PRÊTRESSE, SACRIFICATEURS, MINISTRES DU SACRIFICE, CHŒUR DE PEUPLES.

LA PRÊTRESSE.

CHANTEZ, Peuples, chantez, en mille & mille lieux,
Du Dieu que nous ſervons les brillantes merveilles :
Parcourez la terre & les cieux ;
Vous ne ſauriez chanter rien de plus précieux ;
Rien de plus doux pour les oreilles.

I. SACRIFICATEUR.

A ce Dieu plein de force, à ce Dieu plein d'appas,
Il n'eſt rien qui réſiſte.

II. SACRIFICATEUR.

Il n'eſt rien ici-bas,
Qui par ſes bienfaits ne ſubſiſte.

LA PRÊTRESSE.

Toute la terre eſt triſte,
Quand on ne le voit pas.

CHŒUR.

Pouſſons à ſa mémoire
Des concerts ſi touchans,
Que, du haut de ſa gloire,
Il écoute nos chants.

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

Les ſix Miniſtres du ſacrifice portant des haches, font entre eux une danſe ornée de toutes les attitudes que peuvent exprimer des gens qui étudient leurs forces; après quoi ils ſe retirent aux deux côtés du Théâtre.

SCENE II.

LA PRÊTRESSE, SACRIFICATEURS, MINISTRES DU SACRIFICE, VOLTIGEURS, CHŒUR DE PEUPLES.

II. ENTRÉE DE BALLET.

Six Voltigeurs font paroître, en cadence, leur adresse sur des chevaux de bois, qui sont apportés par des Esclaves.

SCENE III.

LA PRÊTRESSE, SACRIFICATEURS, MINISTRES DU SACRIFICE, ESCLAVES, CONDUCTEURS D'ESCLAVES, CHŒUR DE PEUPLES.

III. ENTRÉE DE BALLET.

Quatre Conducteurs d'Esclaves amenent en cadence huit Esclaves, qui dansent pour marquer la joie qu'ils ont d'avoir recouvré leur liberté.

SCENE IV.

LA PRÊTRESSE, SACRIFICATEURS, MINISTRES DU SACRIFICE, HOMMES & FEMMES, armés à la Greque, CHŒUR DE PEUPLES.

IV. ENTRÉE DE BALLET.

Quatre hommes armés à la Greque avec des tambours, & quatre femmes armées à la Greque avec des timbres, font ensemble une maniere de jeu pour les armes.

SCENE V.

LA PRÊTRESSE, SACRIFICATEURS, MINISTRES DU SACRIFICE, HOMMES & FEMMES armés à la Greque, UN HÉRAUT, TROMPETTES, UN TIMBALIER, CHŒUR DE PEUPLES.

La Tribune s'ouvre. Un Héraut, six Trompettes & un Timbalier se mêlant à tous les instrumens, annoncent la venue d'Apollon.

CHŒUR.

OUVRONS tous nos yeux
A l'éclat suprême
Qui brille en ces lieux.

SCENE VI.

APOLLON, SUIVANS D'APOLLON, LA PRÊTRESSE, SACRIFICATEURS, MINISTRES DU SACRIFICE, HOMMES & FEMMES armés à la Greque, UN HÉRAUT, TROMPETTES, UN TIMBALIER, CHŒUR DE PEUPLES.

Apollon, au bruit des trompettes & des violons, entre par le portique, précédé de six jeunes gens qui portent des lauriers entrelacés autour d'un bâton, & un soleil d'or au-dessus, avec la devise royale en maniere de trophée.

CHŒUR.

QUELLE grace extrême!
Quel port glorieux!
Où voit-on des Dieux
Qui soient faits de même?

V. ENTRÉE DE BALLET.

Les suivans d'Apollon donnent leur trophée à tenir aux six Ministres du sacrifice, qui portent les haches, & commencent avec Apollon une danse héroïque.

VI. & derniere ENTRÉE DE BALLET.

Les six Ministres du sacrifice portant les haches & les trophées, les quatre hommes & les quatre

femmes armés à la Greque, se joignent en diverses manieres à la danse d'Apollon & de ses Suivans, tandis que la Prêtresse, le Sacrificateur & le Chœur de Peuples y mêlent leurs chants à diverses reprises, au son des timbales & des trompettes.

Fin du sixieme & dernier Intermede.

Vers pour LE ROI, *repréſentant Apollon.*

JE ſuis la ſource des clartés ;
Et les aſtres les plus vantés,
Dont le beau cercle m'environne,
Ne ſont brillans & reſpectés,
Que par l'éclat que je leur donne.

Du char où je me puis aſſeoir,
Je vois le deſir de me voir
Poſſéder la nature entiere ;
Et le monde n'a ſon eſpoir
Qu'aux ſeuls bienfaits de ma lumiere.

Bienheureuſes de toutes parts,
Et pleines d'exquiſes richeſſes
Les terres où, de mes regards,
J'arrête les douces careſſes.

Pour Monſieur LE GRAND, *Suivant d'Apollon.*

Bien qu'auprès du Soleil tout autre éclat s'efface,
S'en éloigner pourtant n'eſt pas ce que l'on veut ;
Et vous voyez bien, quoi qu'il faſſe,
Que l'on s'en tient toujours le plus près que l'on peut.

Pour le Marquis DE VILLEROI, *Suivant d'Apollon.*

De notre Maître incomparable
Vous me voyez inſéparable ;

Et le zele puissant qui m'attache à ses vœux,
Le suit parmi les eaux, le suit parmi les feux.

Pour le Marquis DE RASSENT, *Suivant d'Apollon.*

Je ne serai pas vain, quand je ne croirai pas
Qu'un autre, mieux que moi, suive par-tout ses pas.

LE BOURGEOIS GENTILHOMME,

COMÉDIE-BALLET.

ACTEURS DE LA COMÉDIE.

MONSIEUR JOURDAIN, Bourgeois.
MADAME JOURDAIN.
LUCILE, fille de Monsieur Jourdain.
CLÉONTE, Amant de Lucile.
DORIMENE, Marquise.
DORANTE, Comte, Amant de Dorimene.
NICOLE, Servante de Monsieur Jourdain.
COVIELLE, Valet de Cléonte.
UN MAITRE DE MUSIQUE.
UN ÉLEVE DU MAITRE DE MUSIQUE.
UN MAITRE A DANSER.
UN MAITRE D'ARMES.
UN MAITRE DE PHILOSOPHIE.
UN MAITRE TAILLEUR.
UN GARÇON TAILLEUR.
DEUX LAQUAIS.

ACTEURS DU BALLET.

DANS LE PREMIER ACTE.

UNE MUSICIENNE.
DEUX MUSICIENS.
DANSEURS.

DANS LE II. ACTE.

GARÇONS TAILLEURS dansans.

DANS LE III. ACTE.

CUISINIERS, dansans.

CÉREMONIE TURQUE.

LE MUFTI.
TURCS, assistans du Mufti, chantans.

DERVIS, chantans.
TURCS, dansans.

DANS LE V. ACTE.

BALLET DES NATIONS.

UN DONNEUR DE LIVRES, dansant.
IMPORTUNS, dansans.
TROUPE DE SPECTATEURS, chantans.
I. HOMME du bel air.
II. HOMME du bel air.
I. FEMME du bel air.
II. FEMME du bel air.
I. GASCON.
II. GASCON.
UN SUISSE.
UN VIEUX BOURGEOIS, babillard.
UNE VIEILLE BOURGEOISE babillarde.
ESPAGNOLS, chantans.
ESPAGNOLS, dansans.
UNE ITALIENNE.
UN ITALIEN.
DEUX SCARAMOUCHES.
DEUX TRIVELINS.
ARLEQUIN.
DEUX POITEVINS, chantans & dansans.
POITEVINS & POITEVINES, dansans.

La Scene est à Paris, dans la Maison de M. Jourdain.

LE

LE BOURGEOIS GENTILHOMME,

COMÉDIE-BALLET.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

UN MAITRE DE MUSIQUE, UN ELEVE *du Maître de musique composant sur une table qui est au milieu du Théatre*, UNE MUSICIENNE, DEUX MUSICIENS, UN MAITRE A DANSER, DANSEURS.

LE MAITRE DE MUSIQUE, *aux Musiciens.*

Venez, entrez dans cette salle, & vous reposez-là, en attendant qu'il vienne.

LE MAITRE A DANSER, *aux Danseurs.*

Et vous aussi, de ce côté.

LE MAITRE DE MUSIQUE, *à son Eleve.*

Est-ce fait ?

L'ELEVE.

Oui.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Voyons... Voilà qui eſt bien.

LE MAITRE A DANSER.

Eſt-ce quelque choſe de nouveau ?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Oui. C'eſt un air pour une ſérénade, que je lui ai fait compoſer ici, en attendant que notre homme fût éveillé.

LE MAITRE A DANSER.

Peut-on voir ce que c'eſt ?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Vous l'allez entendre, avec le Dialogue, quand il viendra. Il ne tardera guere.

LE MAITRE A DANSER.

Vos occupations, à vous & à moi, ne ſont pas petites maintenant.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Il eſt vrai. Nous avons trouvé ici un homme comme il nous le faut à tous deux. Ce nous eſt une douce rente que ce Monſieur Jourdain, avec les viſions de nobleſſe & de galanterie qu'il eſt allé ſe mettre en tête. Et votre danſe & ma muſique auroient à ſouhaiter que tout le monde lui reſſemblât.

LE MAITRE A DANSER.

Non pas entiérement ; & je voudrois pour lui qu'il s'y connût mieux qu'il ne fait aux choſes que nous lui donnons.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Il eſt vrai qu'il les connoît mal, mais il les paie bien ; & c'eſt de quoi maintenant nos arts ont plus beſoin que de toute autre choſe.

LE MAITRE A DANSER.

Pour moi, je vous l'avoue, je me repais un peu de gloire. Les applaudiſſemens me touchent; & je tiens que, dans tous les beaux arts, c'eſt un ſupplice aſſez fâcheux que de ſe produire à des ſots, que d'eſſuyer ſur des compoſitions, la barbarie d'un ſtupide. Il y a plaiſir, ne m'en parlez point, à travailler pour des perſonnes qui ſoient capables de ſentir les délicateſſes d'un art; qui ſachent faire un doux accueil aux beautés d'un ouvrage, &, par de chatouillantes approbations, vous régaler de votre travail. Oui, la récompenſe la plus agréable qu'on puiſſe recevoir des choſes que l'on fait, c'eſt de les voir connues, de les voir careſſées d'un applaudiſſement qui vous honore. Il n'y a rien, à mon avis, qui nous paie mieux que cela de toutes nos fatigues; & ce ſont des douceurs exquiſes, que des louanges éclairées.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

J'en demeure d'accord; & je les goûte comme vous. Il n'y a rien aſſurément qui chatouille davantage, que les applaudiſſemens que vous dites; mais cet encens ne fait pas vivre. Des louanges toutes pures ne mettent point un homme à ſon aiſe. Il y faut mêler du ſolide; & la meilleure façon de louer, c'eſt de louer avec les mains. C'eſt un homme, à la vérité, dont les lumieres ſont petites, qui parle à tort & à travers de toutes choſes, & n'applaudit qu'à contre-ſens; mais ſon argent redreſſe les jugemens de ſon eſprit. Il a du diſcernement dans ſa bourſe. Ses louanges ſont monnoyées; & ce Bourgeois ignorant nous vaut mieux,

comme vous voyez, que le grand Seigneur éclairé qui nous a introduits ici.

LE MAITRE A DANSER.

Il y a quelque chose de vrai dans ce que vous dites, mais je trouve que vous appuyez un peu trop sur l'argent; & l'intérêt est quelque chose de si bas, qu'il ne faut jamais qu'un honnête homme montre pour lui de l'attachement.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Vous recevez fort bien pourtant l'argent que notre homme vous donne.

LE MAITRE A DANSER.

Assurément. Mais je n'en fais pas tout mon bonheur; & je voudrois qu'avec son bien, il eût encore quelque bon goût des choses.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Je le voudrois aussi; & c'est à quoi nous travaillons tous deux autant que nous pouvons. Mais, en tout cas, il nous donne moyen de nous faire connoître dans le monde; & il paiera pour tous les autres, ce que les autres loueront pour lui.

LE MAITRE A DANSER.

Le voilà qui vient.

SCENE II.

M. JOURDAIN, *en robe-de-chambre & en bonnet de nuit*, LE MAITRE DE MUSIQUE, LE MAITRE A DANSER, L'ÉLEVE *du Maître de musique*, UNE MUSICIENNE, DEUX MUSICIENS, DANSEURS, DEUX LAQUAIS.

M. JOURDAIN.

HÉ bien, Messieurs? qu'est-ce? Me ferez-vous votre petite drôlerie?

LE MAITRE A DANSER.

Comment? quelle petite drôlerie?

M. JOURDAIN.

Hé, là... Comment appellez-vous cela? votre Prologue ou Dialogue de chansons & de danse.

LE MAITRE A DANSER.

Ah! ah!

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Vous nous y voyez préparés.

M. JOURDAIN.

Je vous ai fait un peu attendre, mais c'est que je me fais habiller aujourd'hui comme les gens de qualité; & mon Tailleur m'a envoyé des bas de soie que j'ai pensé ne mettre jamais.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Nous ne sommes ici que pour attendre votre loisir.

M. JOURDAIN.

Je vous prie tous deux de ne vous point en aller,

qu'on ne m'ait apporté mon habit, afin que vous me puiffiez voir.

LE MAITRE A DANSER.

Tout ce qu'il vous plaira.

M. JOURDAIN.

Vous me verrez équipé comme il faut, depuis les pieds jufqu'à la tête.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Nous n'en doutons point.

M. JOURDAIN.

Je me fuis fait faire cette indienne-ci.

LE MAITRE A DANSER.

Elle eft fort belle.

M. JOURDAIN.

Mon Tailleur m'a dit que les gens de qualité étoient comme cela le matin.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Cela vous fied à merveille.

M. JOURDAIN.

Laquais, holà ! mes deux Laquais.

I. LAQUAIS.

Que voulez-vous, Monfieur ?

M. JOURDAIN.

Rien. C'eft pour voir fi vous m'entendiez bien. (*Au Maître de mufique & au Maître à danfer.*) Que dites-vous de mes livrées ?

LE MAITRE A DANSER.

Elles font magnifiques.

M. JOURDAIN, *entr'ouvrant fa robe, & faifant voir fon haut-de-chauffe étroit de velours rouge, & fa camifole de velours verd.*

Voici encore un petit déshabillé pour faire le matin mes exercices.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Il est galant.

M. JOURDAIN.

Laquais?

I. LAQUAIS.

Monsieur.

M. JOURDAIN.

L'autre Laquais?

II. LAQUAIS.

Monsieur.

M. JOURDAIN, *ôtant sa robe-de-chambre.*

Tenez ma robe.

(*Au Maître de musique & au Maître à danser.*)

Me trouvez-vous bien comme cela?

LE MAITRE A DANSER.

Fort bien. On ne peut pas mieux.

M. JOURDAIN.

Voyons un peu votre affaire.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Je voudrois bien auparavant vous faire entendre un air (*montrant son Eleve*) qu'il vient de composer pour la sérénade que vous m'avez demandée. C'est un de mes écoliers, qui a pour ces sortes de choses un talent admirable.

M. JOURDAIN.

Oui; mais il ne falloit pas faire faire cela par un écolier; & vous n'étiez pas trop bon vous-même pour cette besogne-là.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Il ne faut pas, Monsieur, que le nom d'écolier vous abuse. Ces sortes d'écoliers en savent autant

que les plus grands maîtres ; & l'air est aussi beau qu'il s'en puisse faire. Ecoutez seulement.

M. JOURDAIN, *à ses Laquais.*

Donnez-moi ma robe pour mieux entendre.... Attendez, je crois que je serai mieux sans robe... Non, redonnez-la-moi, cela ira mieux.

LA MUSICIENNE.

» Je languis nuit & jour, & mon mal est extrême,
» Depuis qu'à vos rigueurs vos beaux yeux m'ont
» soumis ;
» Si vous traitez ainsi, belle Iris, qui vous aime,
» Hélas ! que pourriez-vous faire à vos ennemis ! »

M. JOURDAIN.

Cette chanson me semble un peu lugubre, elle endort ; je voudrois que vous la pussiez un peu ragaillardir par-ci par-là.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Il faut, Monsieur, que l'air soit accommodé aux paroles.

M. JOURDAIN.

On m'en apprit un tout-à-fait joli, il y a quelque tems. Attendez... là... Comment est-ce qu'il dit ?

LE MAITRE A DANSER.

Par ma foi ! je ne sais.

M. JOURDAIN.

Il y a du mouton dedans.

LE MAITRE A DANSER.

Du mouton ?

M. JOURDAIN.

Oui. Ah !

(*Il chante.*)

» Je croyois Janneton
» Aussi douce que belle ;

» Je croyois Janneton
» Plus douce qu'un mouton.
» Hélas ! hélas !
» Elle est cent fois, mille fois plus cruelle,
» Que n'est le tigre aux bois. »

N'est-il pas joli ?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Le plus joli du monde.

LE MAITRE A DANSER.

Et vous le chantez bien.

M. JOURDAIN.

C'est sans avoir appris la musique.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Vous devriez l'apprendre, Monsieur, comme vous faites la danse. Ce sont deux arts qui ont une étroite liaison ensemble.

LE MAITRE A DANSER.

Et qui ouvrent l'esprit d'un homme aux belles choses.

M. JOURDAIN.

Est-ce que les gens de qualité apprennent aussi la musique ?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Oui, Monsieur.

M. JOURDAIN.

Je l'apprendrai donc. Mais je ne sais quel tems je pourrai prendre ; car, outre le Maître d'armes qui me montre, j'ai arrêté encore un Maître de philosophie, qui doit commencer ce matin.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

La philosophie est quelque chose ; mais la musique, Monsieur, la musique...

LE MAITRE A DANSER.

La musique & la danse... La musique & la danse c'est là tout ce qu'il faut.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Il n'y a rien qui soit si utile dans un Etat que la musique.

LE MAITRE A DANSER.

Il n'y a rien qui soit si nécessaire aux hommes, que la danse.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Sans la musique un Etat ne peut subsister.

LE MAITRE A DANSER.

Sans la danse, un homme ne sauroit rien faire.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Tous les désordres, toutes les guerres qu'on voit dans le monde, n'arrivent que pour n'apprendre pas la musique.

LE MAITRE A DANSER.

Tous les malheurs des hommes, tous les revers funestes dont les Histoires sont remplies, les bévues des Politiques, les manquemens des grands Capitaines, tout cela n'est venu que faute de savoir danser.

M. JOURDAIN.

Comment cela?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

La guerre ne vient-elle pas d'un manque d'union entre les hommes?

M. JOURDAIN.

Cela est vrai.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Et si tous les hommes apprenoient la musique,

ne feroit-ce pas le moyen de s'accorder enfemble, & de voir dans le monde la paix univerfelle ?

M. JOURDAIN.

Vous avez raifon.

LE MAITRE A DANSER.

Lorfqu'un homme a commis un manquement dans fa conduite, foit aux affaires de fa famille, ou au gouvernement d'un Etat, ou au commandement d'une armée, ne dit-on pas toujours, un tel a fait un mauvais pas dans une telle affaire ?

M. JOURDAIN.

Oui, on dit cela.

LE MAITRE A DANSER.

Et faire un mauvais pas, peut-il procéder d'autre chofe que de ne favoir pas danfer ?

M. JOURDAIN.

Cela eft vrai, & vous avez raifon tous deux.

LE MAITRE A DANSER.

C'eft pour vous faire voir l'excellence & l'utilité de la danfe & de la mufique.

M. JOURDAIN.

Je comprends cela à cette heure.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Voulez-vous voir nos deux affaires ?

M. JOURDAIN.

Oui.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Je vous l'ai déja dit, c'eft un petit effai que j'ai fait autrefois des diverfes paffions que peut exprimer la mufique.

M. JOURDAIN.

Fort bien.

LE MAITRE DE MUSIQUE, *aux Musiciens.*
Allons, avancez.

(*à M. Jourdain.*)

Il faut vous figurer qu'ils sont habillés en Bergers.

M. JOURDAIN.

Pourquoi toujours des Bergers? On ne voit que cela par-tout.

LE MAITRE A DANSER.

Lorsqu'on a des personnes à faire parler en Musique, il faut bien que, pour la vraisemblance, on donne dans la bergerie. Le chant a été de tout tems affecté aux Bergers; & il n'est guerre naturel, en dialogue, que des Princes ou Bourgeois chantent leurs passions.

M. JOURDAIN.

Passe, passe. Voyons.

DIALOGUE EN MUSIQUE.

UNE MUSICIENNE, ET DEUX MUSICIENS.

LA MUSICIENNE.

UN cœur dans l'amoureux empire,
De mille soins est toujours agité;
On dit qu'avec plaisir on languit, on soupire:
Mais, quoi qu'on puisse dire,
Il n'est rien de si doux que notre liberté.

I. MUSICIEN.

Il n'est rien de si doux que les tendres ardeurs
Qui font vivre deux cœurs

Dans

Dans une même envie ;
On ne peut être heureux sans amoureux desirs.
Otez l'amour de la vie,
Vous en ôtez les plaisirs.

II. MUSICIEN.

Il seroit doux d'entrer sous l'amoureuse loi,
Si l'on trouvoit en amour de la foi ;
Mais, hélas ! ô rigueur cruelle !
On ne voit point de Bergere fidelle ;
Et ce sexe trompeur, trop indigne du jour,
Doit faire pour jamais renoncer à l'amour.

I. MUSICIEN.

Aimable ardeur !

LA MUSICIENNE.

Franchise heureuse !

II. MUSICIEN.

Sexe trompeur !

I. MUSICIEN.

Que tu m'es précieuse !

LA MUSICIENNE.

Que tu plais à mon cœur !

II. MUSICIEN.

Que tu me fais d'horreur !

I. MUSICIEN.

Ah ! quitte, pour aimer, cette haine mortelle !

LA MUSICIENNE.

On peut, on peut te montrer
Une Bergere fidelle.

II. MUSICIEN.

Hélas ! où la rencontrer ?

LA MUSICIENNE.

Pour défendre notre gloire,
Je te veux offrir mon cœur.

II. MUSICIEN.

Mais, Bergere, puis-je croire
Qu'il ne ſera point trompeur ?

LA MUSICIENNE.

Voyez, par expérience,
Qui des deux aimera mieux.

II. MUSICIEN.

Qui manquera de conſtance,
Le puiſſent perdre les Dieux.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

A des ardeurs ſi belles
Laiſſons-nous enflammer :
Ah ! qu'il eſt doux d'aimer,
Quand deux cœurs ſont fideles !

M. JOURDAIN.

Eſt-ce tout ?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Je trouve cela bien trouſſé ; & il y a là-dedans de petits dictons aſſez jolis.

LE MAITRE A DANSER.

Voici, pour mon affaire, un petit eſſai des plus beaux mouvemens & des plus belles attitudes dont une danſe puiſſe être variée.

M. JOURDAIN.

Sont-ce encore des Bergers ?

LE MAITRE A DANSER.

C'eſt ce qu'il vous plaira. (*aux Danſeurs.*) Allons.

ENTRÉE DE BALLET.

Quatre Danseurs exécutent tous les mouvemens différens, & toutes les sortes de pas que le Maître à danser commande.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

M. JOURDAIN, LE MAITRE DE MUSIQUE, LE MAITRE A DANSER.

M. JOURDAIN.

VOILA qui n'eſt point ſot, & ces gens-là ſe trémouſſent bien.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Lorſque la danſe ſera mêlée avec la muſique, cela ſera plus d'effet encore ; & vous verrez quelque choſe de galant dans le petit Ballet que nous avons ajuſté pour vous.

M. JOURDAIN.

C'eſt pour tantôt au moins ; & la perſonne pour qui j'ai fait faire tout cela, me doit faire l'honneur de venir dîner céans.

LE MAITRE A DANSER.

Tout eſt prêt.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Au reſte, Monſieur, ce n'eſt pas aſſez ; il faut qu'une perſonne comme vous, qui êtes magnifique, & qui avez de l'inclination pour les belles choſes,

ait un concert de muſique chez ſoi tous les Mercredis, ou tous les Jeudis.

M. JOURDAIN.

Eſt ce que les gens de qualité en ont ?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Oui, Monſieur.

M. JOURDAIN.

J'en aurai donc. Cela eſt-il beau ?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Sans doute. Il vous faudra trois voix, un deſſus, une haute-contre & une baſſe, qui feront accompagnées d'une baſſe de viole, d'un théorbe & d'un clavecin pour les baſſes continues, avec deux deſſus de violon pour jouer les ritournelles.

M. JOURDAIN.

Il y faudra mettre auſſi une trompette marine. La trompette marine eſt un inſtrument qui me plaît & qui eſt harmonieux.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Laiſſez-nous gouverner les choſes.

M. JOURDAIN.

Au moins, n'oubliez pas tantôt de m'envoyer des Muſiciens pour chanter à table.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Vous aurez tout ce qu'il vous faut.

M. JOURDAIN.

Mais ſur-tout que le Ballet ſoit beau.

LE MAITRE DE MUSIQUE

Vous en ſerez content ;.&, entre autres choſes, de certains menuets que vous y verrez.

M. JOURDAIN.

Ah ! les menuets sont ma danse, & je veux que vous me le voyiez danser. Allons, mon Maître.

LE MAITRE A DANSER.

Un chapeau, Monsieur, s'il vous plaît.

(*M. Jourdain va prendre le chapeau de son Laquais, & le met par-dessus son bonnet de nuit ; son Maître lui prend les mains & le fait danser sur un air de menuet qu'il chante.*)

La, la, la, la, la, la,
La, la, la, la, la, la, la,
La, la, la, la, la, la,
La, la, la, la, la, la,
La, la, la, la, la. En
cadence, s'il vous plaît. La,
La, la, la, la. La jambe droite, la, la, la.
Ne remuez point tant les épaules.
La, la, la, la, la, la, la, la, la, la.
Vos deux bras sont estropiés.
La, la, la, la, la. Haussez la tête.
Tournez la pointe du pied en dehors.
La, la, la. Dressez votre corps.

M. JOURDAIN.

Hé ?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Voilà qui est le mieux du monde.

M. JOURDAIN.

A propos. Apprenez-moi comme il faut faire une révérence pour saluer une Marquise ; j'en aurai besoin tantôt.

LE MAITRE A DANSER.
Une révérence pour saluer une Marquise?

M. JOURDAIN.
Oui. Une Marquise qui s'appelle Dorimene.

LE MAITRE A DANSER.
Donnez-moi la main.

M. JOURDAIN.
Non. Vous n'avez qu'à faire, je le retiendrai bien.

LE MAITRE A DANSER.
Si vous voulez la saluer avec beaucoup de respect, il faut faire d'abord une révérence en arriere, puis marcher vers elle avec trois révérences en avant, & à la derniere, vous baisser jusqu'à ses genoux.

M. JOURDAIN.
Faites un peu. (*Après que le Maître à danser a fait les trois révérences.*) Bon.

SCENE II.

M. JOURDAIN, LE MAITRE DE MUSIQUE, LE MAITRE A DANSER, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.
MONSIEUR, voilà votre Maître d'armes qui est là.

M. JOURDAIN.
Dis-lui qu'il entre ici pour me donner leçon. (*Au Maître de musique & au Maître à danser.*) Je veux que vous me voyiez faire.

SCENE III.

M. JOURDAIN, UN MAITRE D'ARMES, LE MAITRE DE MUSIQUE, LE MAITRE A DANSER, UN LAQUAIS, *tenant deux fleurets.*

LE MAITRE D'ARMES, *après avoir pris les deux fleurets de la main du Laquais, & en avoir présenté un à M. Jourdain.*

ALLONS, Monsieur, la révérence. Votre corps droit. Un peu penché sur la cuisse gauche. Les jambes point tant écartées. Vos pieds sur une même ligne. Votre poignet à l'opposite de votre hanche. La pointe de votre épée vis-à-vis de votre épaule. Le bras pas tout-à-fait si étendu. La main gauche à la hauteur de l'œil. L'épaule gauche plus quarrée. La tête droite. Le regard assuré. Avancez. Le corps ferme Touchez-moi l'épée de quarte, & achevez de même Une, deux. Remettez-vous. Redoublez de pied ferme. Une, deux. Un saut en arriere. Quand vous portez la botte, Monsieur, il faut que l'épée parte la premiere, & que le corps soit bien effacé. Une, deux. Allons, touchez-moi l'épée de tierce, & achevez de même. Avancez. Le corps ferme. Avancez. Partez de là Une, deux. Remettez-vous. Redoublez. Une, deux. Un saut en arriere. En garde, Monsieur, en garde.

(*Le Maître d'armes lui pousse deux ou trois bottes, en lui disant, en garde.*)

M. JOURDAIN.

Hé ?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Vous faites des merveilles.

LE MAITRE D'ARMES.

Je vous l'ai déja dit ; tout le ſecret des armes ne conſiſte qu'en deux choſes, à donner & à ne point recevoir : &, comme je vous fis voir l'autre jour par raiſon démonſtrative, il eſt impoſſible que vous receviez, ſi vous ſavez détourner l'épée de votre corps ; ce qui ne dépend ſeulement que d'un petit mouvement du poignet, ou en dedans ou en dehors.

M. JOURDAIN.

De cette façon donc un homme, ſans avoir du cœur, eſt ſûr de tuer ſon homme, & de n'être point tué ?

LE MAITRE D'ARMES.

Sans doute. N'en vites-vous pas la démonſtration?

M. JOURDAIN.

Oui.

LE MAITRE D'ARMES.

Et c'eſt en quoi l'on voit de quelle conſidération nous autres nous devons être dans un Etat ; & combien la ſcience des armes l'emporte hautement ſur toutes les autres ſciences inutiles, comme la danſe, la muſique, la...

LE MAITRE A DANSER.

Tout beau ! Monſieur le tireur d'armes. Ne parlez de la danſe qu'avec reſpect.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Apprenez, je vous prie, à mieux traiter l'excellence de la muſique.

LE MAITRE D'ARMES.

Vous êtes de plaisantes gens, de vouloir comparer vos sciences à la mienne !

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Voyez un peu l'homme d'importance !

LE MAITRE A DANSER.

Voilà un plaisant animal, avec son plastron !

LE MAITRE D'ARMES.

Mon petit Maître à danser, je vous ferois danser comme il faut. Et vous, mon petit Musicien, je vous ferois chanter de la belle maniere.

LE MAITRE A DANSER.

Monsieur le batteur de fer, je vous apprendrai votre métier.

M. JOURDAIN, *au Maître à danser.*

Etes-vous fou de l'aller quereller, lui qui entend la tierce & la quarte, & qui sait tuer un homme par raison démonstrative ?

LE MAITRE A DANSER.

Je me moque de sa raison démonstrative, & de sa tierce & de sa quarte.

M. JOURDAIN, *au Maître à danser.*

Tout doux, vous dis-je.

LE MAITRE D'ARMES, *au Maître à danser.*

Comment, petit impertinent ?

M. JOURDAIN.

Hé ! mon Maître d'armes.

LE MAITRE A DANSER, *au Maître d'armes.*

Comment, grand cheval de carosse ?

M. JOURDAIN.

Hé ! mon Maître à danser.

LE MAITRE D'ARMES.

Si je me jette ſur vous. . .

M. JOURDAIN, *au Maître d'armes.*

Doucement.

LE MAITRE A DANSER.

Si je mets ſur vous la main. . .

M. JOURDAIN, *au Maître à danſer.*

Tout beau!

LE MAITRE D'ARMES.

Je vous étrillerai d'un air. . .

M. JOURDAIN, *au Maître d'armes.*

De grace.

LE MAITRE A DANSER.

Je vous roſſerai d'une maniere. . .

M. JOURDAIN, *au Maître à danſer.*

Je vous prie.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Laiſſez-nous un peu lui apprendre à parler.

M. JOURDAIN, *au Maître de muſique.*

Mon Dieu, arrêtez-vous!

SCENE IV.

UN MAITRE DE PHILOSOPHIE, M. JOURDAIN, LE MAITRE DE MUSIQUE, LE MAITRE A DANSER, LE MAITRE D'ARMES, UN LAQUAIS.

M. JOURDAIN.

HOLA! Monſieur le Philoſophe, vous arrivez tout à propos avec votre philoſophie. Venez un peu mettre la paix entre ces perſonnes-ci.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Qu'eſt-ce donc? Qu'y a-t-il, Meſſieurs?

M. JOURDAIN.

Ils ſe ſont mis en colere pour la préférence de leurs profeſſions, juſqu'à ſe dire des injures, & en vouloir venir aux mains.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Hé quoi, Meſſieurs, faut-il s'emporter de la ſorte? Et n'avez-vous point lu le docte Traité que Séneque a compoſé de la colere? Y a-t-il rien de plus bas & de plus honteux que cette paſſion, qui fait d'un homme une bête féroce? & la raiſon ne doit-elle pas être maîtreſſe de tous nos mouvemens?

LE MAITRE A DANSER.

Comment, Monſieur? Il vient nous dire des injures à tous deux, en mépriſant la danſe que j'exerce, & la muſique dont il fait profeſſion.

LE

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Un homme ſage eſt au-deſſus de toutes les injures qu'on lui peut dire ; & la grande réponſe qu'on doit faire aux outrages, c'eſt la modération & la patience.

LE MAITRE D'ARMES.

Ils ont tous deux l'audace de vouloir comparer leurs profeſſions à la mienne.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Faut-il que cela vous émeuve ? Ce n'eſt pas de vaine gloire & de condition, que les hommes doivent diſputer entre eux ; & ce qui nous diſtingue parfaitement les uns des autres, c'eſt la ſageſſe & la vertu.

LE MAITRE A DANSER.

Je lui ſoutiens que la danſe eſt une ſcience à laquelle on ne peut faire aſſez d'honneur.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Et, moi, que la Muſique en eſt une que tous les ſiecles ont révérée.

LE MAITRE D'ARMES.

Et moi, je leur ſoutiens à tous deux que la ſcience de tirer des armes eſt la plus belle & la plus néceſſaire de toutes les ſciences.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Et que ſera donc la philoſophie ? Je vous trouve tous trois biens impertinens, de parler devant moi avec cette arrogance ; & de donner impudemment le nom de ſcience à des choſes que l'on ne doit pas même honorer du nom d'art, & qui ne peuvent être compriſes que ſous le nom de métier

misérable de Gladiateur, de Chanteur & de Baladin.

LE MAITRE D'ARMES.

Allez, Philosophe de chien.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Allez, bélître de pédant.

LE MAITRE A DANSER.

Allez, cuistre fieffé.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Comment, marauds que vous êtes ?...

(*Le Philosophe se jette sur eux, & tous trois le chargent de coups.*)

M. JOURDAIN.

Monsieur le Philosophe.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Infâmes, coquins, insolens.

M. JOURDAIN.

Monsieur le Philosophe.

LE MAITRE D'ARMES.

La peste de l'animal !

M. JOURDAIN.

Messieurs.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Impudens.

M. JOURDAIN.

Monsieur le Philosophe.

LE MAITRE A DANSER.

Diantre soit de l'âne bâté !

M. JOURDAIN.

Messieurs.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Scélérats.

M. JOURDAIN.

Monsieur le Philosophe.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Au diable l'impertinent !

M. JOURDAIN.

Messieurs.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Frippons, gueux, traîtres, imposteurs.

M. JOURDAIN.

Monsieur le Philosophe. Messieurs. Monsieur le Philosophe. Messieurs. Monsieur le Philosophe.

(Ils sortent en se battant.)

SCENE V.

M. JOURDAIN, UN LAQUAIS.

OH ! battez-vous tant qu'il vous plaira, je n'y saurois que faire, & je n'irai pas gâter ma robe pour vous séparer. Je serois bien fou de m'aller fourrer parmi eux, pour recevoir quelque coup qui me feroit mal.

SCENE VI.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE, M. JOURDAIN, UN LAQUAIS.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE, *raccommodant son collet.*

VENONS à notre leçon.

M. JOURDAIN.

Ah! Monsieur, je suis fâché des coups qu'ils vous ont donnés !

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Cela n'est rien. Un Philosophe sait recevoir comme il faut les choses ; & je vais composer contre eux une satyre du style de Juvénal, qui les déchirera de la belle façon. Laissons cela. Que voulez-vous apprendre ?

M. JOURDAIN.

Tout ce que je pourrai, car j'ai toutes les envies du monde d'être savant ; & j'enrage que mon pere & ma mere ne m'aient pas bien fait étudier dans toutes les sciences, quand j'étois jeune.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Ce sentiment est raisonnable ; *nam, sine doctrinâ, vita est quasi mortis imago.* Vous entendez cela ; & vous savez le latin, sans doute ?

M. JOURDAIN.

Oui ! mais faites comme si je ne le savois pas. Expliquez-moi ce que cela veut dire.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Cela veut dire que, *sans la science, la vie est presque une image de la mort.*

M. JOURDAIN.

Ce latin-là a raison.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

N'avez-vous point quelques principes, quelques commencemens des sciences ?

M. JOURDAIN.

Oh ! oui. Je sais lire & écrire.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Par où vous plaît-il que nous commencions ? Voulez-vous que je vous apprenne la logique ?

M. JOURDAIN.

Qu'est-ce que c'est que cette logique ?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

C'est elle qui enseigne les trois opérations de l'esprit.

M. JOURDAIN.

Qui sont-elles, ces trois opérations de l'esprit ?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La premiere, la seconde & la troisieme. La premiere, est de bien concevoir, par le moyen des universaux. La seconde, de bien juger par le moyen des cathégories. Et la troisieme, de bien tirer une conséquence par le moyen des figures, *Barbara, celarent, Darii, ferio, baralipton, &c.*

M. JOURDAIN.

Voilà des mots qui sont trop rébarbatifs. Cette

logique-là ne me revient point. Apprenons autre chose qui soit plus joli.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Voulez-vous apprendre la morale ?

M. JOURDAIN.

La morale ?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Qu'est-ce qu'elle dit cette morale ?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Elle traite de la félicité, enseigne aux hommes à modérer leurs passions, &...

M. JOURDAIN.

Non, laissons cela. Je suis bilieux comme tous les diables, & il n'y a morale qui tienne ; je me veux mettre en colere tout mon soul, quand il m'en prend envie.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Est-ce la physique que vous voulez apprendre ?

M. JOURDAIN.

Qu'est-ce qu'elle chante cette physique ?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La physique est celle qui explique les principes des choses naturelles, & les propriétés du corps ; qui discourt de la nature des élémens, des métaux, des minéraux, des pierres, des plantes & des animaux ; & nous enseigne les causes de tous les météores, l'arc-en-ciel, les feux volans, les cometes, les éclairs, le tonnerre, la foudre, la pluie, la neige, la grêle, les vents & les tourbillons.

M. JOURDAIN.

Il y a trop de tintamare là-dedans, trop de brouillamini.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Que voulez-vous donc que je vous apprenne ?

M. JOURDAIN.

Apprenez-moi l'orthographe.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Très-volontiers.

M. JOURDAIN.

Après, vous m'apprendrez l'Almanach, pour sçavoir quand il y a de la lune, & quand il n'y en a point.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Soit. Pour bien suivre votre pensée, & traiter cette matiere en Philosophe, il faut commencer, selon l'ordre des choses; par une exacte connoissance de la nature des lettres, de la différente maniere de les prononcer toutes. Et là-dessus j'ai à vous dire que les lettres sont divisées en voyelles, ainsi dites voyelles, parce qu'elles expriment les voix; & en consonnes, ainsi appellées consonnes, parce qu'elles sonnent avec les voyelles, & ne font que marquer les diverses articulations des voix. Il y a cinq voyelles, ou voix, A, E, I, O, U.

M. JOURDAIN.

J'entends tout cela.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La voix A, se forme en ouvrant fort la bouche, A.

M. JOURDAIN.

A, A. Oui.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La voix E, se forme en rapprochant la mâchoire d'en-bas de celle d'en-haut, A, E.

M. JOURDAIN.

A, E; A, E. Ma foi, oui. Ah! que cela est beau!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Et la voix I, en rapprochant encore davantage les mâchoires l'une de l'autre, & écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles, A, E, I.

M. JOURDAIN.

A, E, I, I, I, I. Cela est vrai Vive la science!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La voix O, se forme en rouvrant les mâchoires, & rapprochant les levres par les deux coins, le haut & le bas, O.

M. JOURDAIN.

O, O. Il n'y a rien de plus juste. A, E, I, O. I, O. Cela est admirable! I, O, I, O.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

L'ouverture de la bouche fait justement comme un petit rond qui représente un O.

M. JOURDAIN.

O, O, O. Vous avez raison. O. Ah! la belle chose que de savoir quelque chose!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La voix U, se forme en rapprochant les dents sans les joindre entiérement, & alongeant les deux levres en dehors, les approchant aussi l'une de l'autre, sans les rejoindre tout-à-fait, U.

M. JOURDAIN.

U, U. Il n'y a rien de plus véritable, U.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Vos deux levres s'alongent comme si vous faisiez la moue ; d'où vient que, si vous la voulez faire à quelqu'un, & vous moquer de lui, vous ne sauriez lui dire que U.

M. JOURDAIN.

U, U. Cela est vrai. Ah ! que n'ai-je étudié plus tôt pour savoir tout cela !

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Demain nous verrons les autres lettres qui sont les consonnes.

M. JOURDAIN.

Est-ce qu'il y a des choses aussi curieuses qu'à celles-ci ?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Sans doute. La consonne D, par exemple, se prononce en donnant du bout de la langue au-dessus des dents d'en-haut, D A.

M. JOURDAIN.

DA, DA. Oui. Ah ! les belles choses ! les belles choses !

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

L'F, en appuyant les dents d'en haut sur la levre de dessous, FA.

M. JOURDAIN.

FA, FA. C'est la vérité. Ah ! mon pere & ma mere, que je vous veux du mal !

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Et l'R, en portant le bout de la langue jusqu'au haut du palais ; de sorte qu'étant frôlée par l'air qui sort avec force, elle lui cede, & revient tou-

jours au même endroit, faisant une maniere de tremblement, R, RA.

M. JOURDAIN.

R, R, RA, R, R, R, R, R, RA. Cela est vrai. Ah! l'habile homme que vous êtes, & que j'ai perdu de tems! R, R, R, RA.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Je vous expliquerai à fond toutes ces curiosités.

M. JOURDAIN.

Je vous en prie. Au reste, il faut que je vous fasse une confidence. Je suis amoureux d'une personne de grande qualité, & je souhaiterois que vous m'aidassiez à lui écrire quelque chose dans un petit billet que je veux laisser tomber à ses pieds.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Fort bien.

M. JOURDAIN.

Cela sera galant, oui.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Sans doute. Sont-ce des vers que vous lui voulez écrire?

M. JOURDAIN.

Non, non, point de vers.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Vous ne voulez que de la prose.

M. JOURDAIN.

Non, je ne veux ni prose ni vers.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Il faut bien que ce soit l'un ou l'autre.

M. JOURDAIN.

Pourquoi?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Par la raiſon, Monſieur, qu'il n'y a pour exprimer, que la proſe ou les vers.

M. JOURDAIN.

Il n'y a que la proſe ou les vers ?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Non, Monſieur. Tout ce qui n'eſt point proſe, eſt vers ; & tout ce qui n'eſt point vers, eſt proſe.

M. JOURDAIN.

Et comme l'on parle, qu'eſt-ce que c'eſt donc que cela ?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

De la proſe.

M. JOURDAIN.

Quoi ! quand je dis : Nicole, apportez-moi mes pantoufles, & me donnez mon bonnet de nuit, c'eſt de la proſe ?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Oui, Monſieur.

M. JOURDAIN.

Par ma foi ! il y a plus de quarante ans que je dis de la proſe, ſans que j'en ſuſſe rien ; & je vous ſuis le plus obligé du monde, de m'avoir appris cela. Je voudrois donc lui mettre dans un billet : *Belle Marquiſe, vos beaux yeux me ſont mourir d'amour ;* mais je voudrois que cela fût mis d'une maniere galante, que cela fût tourné gentiment.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Mettre que les feux de ſes yeux réduiſent votre cœur en cendres ; que vous ſouffrez nuit & jour pour elle les violences d'un. . . .

M. JOURDAIN.

Non, non, non, je ne veux point tout cela. Je ne veux que ce que je vous ai dit : *Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Il faut bien étendre un peu la chose.

M. JOURDAIN.

Non, vous dis-je. Je ne veux que ces seules paroles-là dans le billet, mais tournées à la mode, bien arrangées comme il faut. Je vous prie de me dire un peu, pour voir, les diverses manieres dont on les peut mettre.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

On peut les mettre premiérement comme vous avez dit : *Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.* Ou bien: *D'amour mourir me font, belle Marquise, vos beaux yeux.* Ou bien : *Vos yeux beaux d'amour me font, belle Marquise, mourir.* Ou bien : *Mourir vos beaux yeux, belle Marquise, d'amour me font.* Ou bien : *Me font vos yeux beaux mourir, belle Marquise, d'amour.*

M. JOURDAIN.

Mais, de toutes ces façons-là laquelle est la meilleure ?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Celle que vous avez dite : *Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

M. JOURDAIN.

Cependant je n'ai point étudié, & j'ai fait tout du premier coup. Je vous remercie de tout

mon

mon cœur, & je vous prie de venir demain de bonne heure.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Je n'y manquerai pas.

SCENE VII.

M. JOURDAIN, UN LAQUAIS.

M. JOURDAIN, *à son Laquais.*

COMMENT ? Mon habit n'est pas encore arrivé ?

LE LAQUAIS.

Non, Monsieur.

M. JOURDAIN.

Ce maudit Tailleur me fait bien attendre pour un jour où j'ai tant d'affaires. J'enrage. Que la fievre quartaine puisse serrer bien fort le bourreau de Tailleur ! Au diable le Tailleur ! La peste étouffe le Tailleur ! Si je le tenois maintenant, ce Tailleur détestable, ce chien de Tailleur-là, ce traître de Tailleur, je...

SCENE VIII.

M. JOURDAIN, UN MAITRE TAILLEUR, UN GARÇON TAILLEUR, *portant l'habit de Monsieur Jourdain*, UN LAQUAIS.

M. JOURDAIN.

AH! vous voilà? Je m'allois mettre en colere contre vous.

LE MAITRE TAILLEUR.

Je n'ai pu venir plus tôt; & j'ai mis vingt Garçons après votre habit.

M. JOURDAIN.

Vous m'avez envoyé des bas de soie si étroits, que j'ai eu toutes les peines du monde à les mettre; & il y a deux mailles de rompues.

LE MAITRE TAILLEUR.

Ils ne s'élargiront que trop.

M. JOURDAIN.

Oui, si je romps toujours des mailles. Vous m'avez aussi fait faire des souliers qui me blessent furieusement.

LE MAITRE TAILLEUR.

Point du tout, Monsieur.

M. JOURDAIN.

Comment, point du tout?

LE MAITRE TAILLEUR.

Non, ils ne vous blessent point.

M. JOURDAIN,

Je vous dis qu'ils me bleſſent, moi.

LE MAITRE TAILLEUR.

Vous vous imaginez cela.

M. JOURDAIN.

Je me l'imagine, parce que je le ſens. Voyez la belle raiſon !

LE MAITRE TAILLEUR.

Tenez, voilà le plus bel habit de la Cour, & le mieux aſſorti. C'eſt un chef-d'œuvre que d'avoir inventé un habit ſérieux qui ne fût pas noir ; & je le donne en ſix coups aux Tailleurs les plus éclairés.

M. JOURDAIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt que ceci ? Vous avez mis les fleurs en en-bas.

LE MAITRE TAILLEUR.

Vous ne m'avez pas dit que vous les vouliez en en-haut ?

M. JOURDAIN.

Eſt-ce qu'il faut dire cela ?

LE MAITRE TAILLEUR.

Oui vraiment. Toutes les perſonnes de qualité les portent de la ſorte.

M. JOURDAIN.

Les perſonnes de qualité portent les fleurs en-en-bas ?

LE MAITRE TAILLEUR.

Oui, Monſieur.

M. JOURDAIN.

Oh ! voilà qui eſt donc bien ?

LE MAITRE TAILLEUR.

Si vous voulez, je les mettrai en en-haut.

M. JOURDAIN.

Non, non.

LE MAITRE TAILLEUR.

Vous n'avez qu'à dire.

M. JOURDAIN.

Non, vous dis-je, vous avez bien fait. Croyez-vous que mon habit m'aille bien ?

LE MAITRE TAILLEUR.

Belle demande ! Je défie un Peintre, avec ſon pinceau, de vous faire rien de plus juſte. J'ai chez moi un Garçon qui, pour monter une ringrave, eſt le plus grand génie du monde ; & un autre qui, pour aſſembler un pourpoint, eſt le héros de notre tems.

M. JOURDAIN.

La perruque & les plumes ſont-elles comme il faut ?

LE MAITRE TAILLEUR.

Tout eſt bien.

M. JOURDAIN, *regardant l'habit du Tailleur.*

Ah ! ah ! Monſieur le Tailleur, voilà de mon étoffe du dernier habit que vous m'avez fait. Je la reconnois bien.

LE MAITRE TAILLEUR.

C'eſt que l'étoffe me ſembla ſi belle, que j'en ai voulu lever un habit pour moi.

M. JOURDAIN.

Oui ; mais il ne falloit pas le lever avec le mien.

LE MAITRE TAILLEUR.

Voulez-vous mettre votre habit ?

M. JOURDAIN.

Oui, donnez-le moi.

LE MAITRE TAILLEUR.

Attendez. Cela ne va pas comme cela. J'ai amené des gens pour vous habiller en cadence, & ces sortes d'habits se mettent avec cérémonie. Holà ! entrez vous autres.

SCENE IX.

M. JOURDAIN, LE MAITRE TAILLEUR, LE GARÇON TAILLEUR, GARÇONS TAILLEURS *dansans*, UN LAQUAIS.

LE MAITRE TAILLEUR, *à ses Garçons.*

METTEZ cet habit à Monsieur, de la maniere que vous faites aux personnes de qualité.

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

Les quatre Garçons Tailleurs dansans, s'approchent de Monsieur Jourdain. Deux lui arrachent le haut-de-chausses de ses exercices, les deux autres lui ôtent la camisole; après quoi, toujours en cadence, ils lui mettent son habit neuf.

Monsieur Jourdain se promene au milieu d'eux, & leur montre son habit, pour voir s'il est bien.

V iij

GARÇON TAILLEUR.

Mon Gentilhomme, donnez, s'il vous plaît, aux Garçons quelque chose pour boire.

M. JOURDAIN.

Comment m'appellez-vous ?

GARÇON TAILLEUR.

Mon Gentilhomme.

M. JOURDAIN.

Mon Gentilhomme ! Voilà ce que c'est que de se mettre en personne de qualité. Allez-vous-en demeurer toujours habillé en Bourgeois, on ne vous dira point mon Gentilhomme. (*Donnant de l'argent.*) Tenez, voilà pour mon Gentilhomme.

GARÇON TAILLEUR.

Monseigneur, nous vous sommes bien obligés.

M. JOURDAIN.

Monseigneur ! Oh ! oh ! Monseigneur ! Attendez, mon ami, Monseigneur mérite quelque chose, & ce n'est pas une petite parole que Monseigneur. Tenez, voilà ce que Monseigneur vous donne.

GARÇON TAILLEUR.

Monseigneur, nous allons boire tous à la santé de Votre Grandeur.

M. JOURDAIN.

Votre grandeur ! Oh ! oh ! oh ! Attendez ; ne vous en allez pas. A moi, Votre Grandeur ! (*bas à part.*) Ma foi ! s'il va jusqu'à l'Altesse, il aura toute la bourse. (*haut.*) Tenez, voilà pour ma Grandeur.

GARÇON TAILLEUR.

Monſeigneur, nous la remercions très-humblement de ſes libéralités.

M. JOURDAIN.

Il a bien fait, je lui allois tout donner.

SCENE X.

II. ENTRÉE DE BALLET.

Les quatre Garçons Tailleurs ſe réjouiſſent, en danſant, de la libéralité de Monſieur Jourdain.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MONSIEUR JOURDAIN, DEUX LAQUAIS.

M. JOURDAIN.

Suivez-moi, que j'aille un peu montrer mon habit par la Ville, & sur-tout ayez soin tous deux de marcher immédiatement sur mes pas, afin qu'on voie bien que vous êtes à moi.

LAQUAIS.

Oui, Monsieur.

M. JOURDAIN.

Appellez-moi Nicole, que je lui donne quelques ordres. Ne bougez, la voilà.

SCENE II.

MONSIEUR JOURDAIN, NICOLE, DEUX LAQUAIS.

M. JOURDAIN.

Nicole ?

NICOLE.

Plaît-il ?

M. JOURDAIN.

Ecoutez.

NICOLE, *riant.*

Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Qu'as-tu à rire ?

NICOLE.

Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Que veut dire cette coquine-là ?

NICOLE.

Hi, hi, hi. Comme vous voilà bâti ? Hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Comment donc ?

NICOLE.

Ah ! ah ! Mon Dieu ! Hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Quelle friponne eſt-ce-là ? Te moques-tu de moi ?

NICOLE.

Nenni, Monſieur, j'en ſerois bien fâchée. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Je te baillerai fur le nez, fi tu ris davantage.

NICOLE.

Monfieur, je ne puis pas m'en empêcher. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Tu ne t'arrêteras pas ?

NICOLE.

Monfieur, je vous demande pardon; mais vous êtes fi plaifant, que je ne me faurois tenir de rire. Hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Mais voyez quelle infolence !

NICOLE.

Vous êtes tout-à-fait drôle comme cela. Hi, hi.

M. JOURDAIN.

Je te...

NICOLE.

Je vous prie de m'excufer. Hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Tiens, fi tu ris encore le moins du monde, je te jure que je t'appliquerai fur la joue le plus grand foufflet qui fe foit jamais donné.

NICOLE.

Hé bien, Monfieur, voilà qui eft fait, je ne rirai plus.

M. JOURDAIN.

Prends-y bien garde. Il faut que, pour tantôt, tu nettoies...

NICOLE.

Hi, hi.

M. JOURDAIN.

Que tu nettoies comme il faut...

NICOLE.

Hi, hi.

M. JOURDAIN.

Il faut, dis-je, que tu nettoies la salle, &c...

NICOLE.

Hi, hi.

M. JOURDAIN.

Encore ?

NICOLE, *tombant à force de rire.*

Tenez, Monsieur, battez-moi plutôt, & me laissez rire tout mon soul; cela me fera plus de bien. Hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

J'enrage.

NICOLE.

De grace, Monsieur, je vous prie de me laisser rire. Hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Si je te prends...

NICOLE.

Monsieur je creverai, ai, si je ne ris. Hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Mais a-t-on jamais vu une pendarde comme celle-là, qui me vient rire insolemment au nez, au lieu de recevoir mes ordres ?

NICOLE.

Que voulez-vous que je fasse, Monsieur ?

M. JOURDAIN.

Que tu songes, coquine, à préparer ma maison pour la compagnie qui doit venir tantôt.

NICOLE *se relevant.*

Ah, par ma foi! je n'ai plus envie de rire; & toutes vos compagnies font tant de désordre céans, que ce mot est assez pour me mettre en mauvaise humeur.

M. JOURDAIN.

Ne dois-je point, pour toi, fermer ma porte à tout le monde?

NICOLE.

Vous devriez au moins la fermer à certaines gens.

SCENE III.

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN, NICOLE, DEUX LAQUAIS.

Madame JOURDAIN.

AH! ah! voici une nouvelle histoire! Qu'est-ce que c'est donc, mon mari, que cet équipage-là? Vous moquez-vous du monde, de vous être fait enharnacher de la sorte? Et avez-vous envie qu'on se raille par-tout de vous?

M. JOURDAIN.

Il n'y a que des sots & des sottes, ma femme, qui se railleront de moi.

Madame JOURDAIN.

Vraiment, on n'a pas attendu jusqu'à cette heure; & il y a long-tems que vos façons de faire donnent à rire à tout le monde.

M.



M. JOURDAIN.

Qui est donc tout ce monde-là, s'il vous plaît ?

Madame JOURDAIN.

Tout ce monde-là est un monde qui a raison, & qui est plus sage que vous. Pour moi, je suis scandalisée de la vie que vous menez. Je ne sais plus ce que c'est que notre maison. On diroit qu'il est céans carême-prenant tous les jours; &, dès le matin, de peur d'y manquer, on y entend des vacarmes de violons & de chanteurs, dont tout le voisinage se trouve incommodé.

NICOLE.

Madame parle bien. Je ne saurois plus voir mon ménage propre avec cet attirail de gens que vous faites venir chez vous. Ils ont des pieds qui vont chercher de la boue dans tous les quartiers de la Ville pour l'apporter ici ; & la pauvre Françoise est presque sur les dents, à frotter les planchers que vos biaux maîtres viennent crotter réguliérement tous les jours.

M. JOURDAIN.

Ouais! Notre servante Nicole, vous avez le caquet bien affilé pour une Paysanne.

Madame JOURDAIN.

Nicole a raison, & son sens est meilleur que le vôtre. Je voudrois bien savoir ce que vous pensez faire d'un Maître à danser à l'âge que vous avez ?

NICOLE.

Et d'un grand Maître Tireur d'armes qui vient, avec ses battemens de pied, ébranler toute la maison, & nous déraciner tous les carriaux de notre salle ?

M. JOURDAIN.

Taisez-vous, ma servante, & ma femme.

Madame JOURDAIN.

Est-ce que vous voulez apprendre à danser, pour quand vous n'aurez plus de jambes ?

NICOLE.

Est-ce que vous avez envie de tuer quelqu'un ?

M. JOURDAIN.

Taisez-vous, vous dis-je, vous êtes des ignorantes l'une & l'autre; & vous ne savez pas les prérogatives de tout cela.

Madame JOURDAIN.

Vous devriez bien plutôt songer à marier votre fille, qui est en âge d'être pourvue.

M. JOURDAIN.

Je songerai à marier ma fille, quand il se présentera un parti pour elle : mais je veux songer aussi à apprendre les belles choses.

NICOLE.

J'ai encore ouï dire, Madame, qu'il a pris aujourd'hui, pour renfort de potage, un Maître de philosophie.

M. JOURDAIN.

Fort bien. Je veux avoir de l'esprit, & savoir raisonner des choses parmi les honnêtes gens.

Madame JOURDAIN.

N'irez-vous point l'un de ces jours au college, vous faire donner le fouet, à votre âge ?

M. JOURDAIN.

Pourquoi non ? Plût à Dieu l'avoir tout-à-l'heure le fouet devant tout le monde, & savoir ce qu'on apprend au college !

NICOLE.

Oui, ma foi ! cela vous rendroit la jambe bien mieux faite.

M. JOURDAIN.

Sans doute.

Madame JOURDAIN.

Tout cela eſt fort néceſſaire pour conduire votre maiſon.

M. JOURDAIN.

Aſſurément. Vous parlez toutes deux comme des bêtes ; & j'ai honte de votre ignorance. (*A Madame Jourdain.*) Par exemple, ſavez-vous, vous, ce que c'eſt que vous dites à cette heure ?

Madame JOURDAIN.

Oui. Je ſais que ce que je dis eſt fort bien dit, & que vous devriez ſonger à vivre d'autre ſorte.

M. JOURDAIN.

Je ne parle pas de cela. Je vous demande ce que c'eſt que les paroles que vous dites ici.

Madame JOURDAIN.

Ce ſont des paroles bien ſenſées, & votre conduite ne l'eſt guere.

M. JOURDAIN.

Je ne parle pas de cela, vous dis-je. Je vous demande, ce que je parle avec vous, ce que je vous dis à cette heure, qu'eſt-ce que c'eſt ?

Madame JOURDAIN.

Des chanſons.

M. JOURDAIN.

Hé non, ce n'eſt pas cela. Ce que nous diſons tous deux, le langage que nous parlons à cette heure ?

Madame JOURDAIN.

Hé bien ?

M. JOURDAIN.

Comment est-ce que cela s'appelle ?

Madame JOURDAIN.

Cela s'appelle comme on veut l'appeller.

M. JOURDAIN.

C'est de la prose, ignorante.

Madame JOURDAIN.

De la prose ?

M. JOURDAIN.

Oui, de la prose. Tout ce qui est prose, n'est point vers ; & tout ce qui n'est point vers, est prose. Hé ! voilà ce que c'est d'étudier ? (*A Nicole.*) Et toi, sais-tu bien comme il faut faire pour dire un U ?

NICOLE.

Comment ?

M. JOURDAIN.

Oui. Qu'est-ce que tu fais quand tu dis un U ?

NICOLE.

Quoi ?

M. JOURDAIN.

Dis un peu U, pour voir.

NICOLE.

Hé bien, U.

M. JOURDAIN.

Qu'est-ce que tu fais ?

NICOLE.

Je dis U.

M. JOURDAIN.

Oui ; mais quand tu dis U, qu'est-ce que tu fais ?

NICOLE.

Je fais ce que vous me dites.

M. JOURDAIN.

Oh ! l'étrange chose que d'avoir affaire à des bêtes ! Tu alonges les levres en dehors, & approches la mâchoire d'en-haut de celle d'en-bas, U, vois-tu ? Je fais la moue, U.

NICOLE.

Oui, cela est biau.

Madame JOURDAIN.

Voilà qui est admirable !

M. JOURDAIN.

C'est bien autre chose, si vous aviez vu O, & DA, DA, & FA, FA.

Madame JOURDAIN.

Qu'est-ce que tout ce galimathias-là ?

NICOLE.

De quoi est-ce que tout cela guérit ?

M. JOURDAIN.

J'enrage, quand je vois des femmes ignorantes.

Madame JOURDAIN.

Allez. Vous devriez envoyer promener tous ces gens-là avec leurs fariboles.

NICOLE.

Et sur-tout ce grand escogriffe de Maître d'armes, qui remplit de poudre tout mon ménage.

M. JOURDAIN.

Ouais ! ce Maître d'armes vous tient bien au cœur ! Je te veux faire voir ton impertinence tout-à-l'heure.

(*Après avoir fait apporter des fleurets, & en avoir donné un à Nicole.*)

Tiens, raiſon démonſtrative, la ligne du corps. Quand on pouſſe en quarte, on n'a qu'à faire cela; & quand on pouſſe en tierce, on n'a qu'à faire cela. Voilà le moyen de n'être jamais tué; & cela n'eſt-il pas beau d'être aſſuré de ſon fait, quand on ſe bat contre quelqu'un? Là, pouſſe-moi un peu, pour voir.

NICOLE.

Hé bien, quoi?

(*Nicole pouſſe pluſieurs bottes à M. Jourdain.*)

Tout beau! Holà! ho! doucement. Diantre ſoit la coquine!

NICOLE.

Vous me dites de pouſſer.

M. JOURDAIN.

Oui; mais tu me pouſſes en tierce, avant que de pouſſer en quarte, & tu n'as pas la patience que je pare.

Madame JOURDAIN.

Vous êtes fou, mon mari, avec toutes vos fantaiſies; & cela vous eſt venu depuis que vous vous mêlez de hanter la nobleſſe.

M. JOURDAIN.

Lorſque je hante la nobleſſe, je fais paroître mon jugement; & cela eſt plus beau que de hanter votre bourgeoiſie.

Madame JOURDAIN.

Çamon vraiment! Il y a fort à gagner à fréquenter vos Nobles, & vous avez bien opéré avec ce beau Monſieur le Comte, dont vous vous êtes embéguiné.

M. JOURDAIN.

Paix! songez à ce que vous dites. Savez-vous bien, ma femme, que vous ne savez pas de qui vous parlez, quand vous parlez de lui? C'est une personne d'importance plus que vous ne pensez, un Seigneur que l'on considere à la Cour, & qui parle au Roi tout comme je vous parle. N'est-ce pas une chose qui m'est tout-à-fait honorable, que l'on voie venir chez moi si souvent une personne de cette qualité, qui m'appelle son cher ami, & me traite comme si j'étois son égal? Il a pour moi des bontés qu'on ne devineroit jamais; &, devant tout le monde, il me fait des caresses dont je suis moi-même confus.

Madame JOURDAIN.

Oui, il a des bontés pour vous, & vous fait des caresses; mais il vous emprunte votre argent.

M. JOURDAIN.

Hé bien, ne m'est-ce pas de l'honneur, de prêter de l'argent à un homme de cette condition-là? Et puis-je faire moins pour un Seigneur qui m'appelle son cher ami?

Madame JOURDAIN.

Et ce Seigneur, que fait-il pour vous?

M. JOURDAIN.

Des choses dont on seroit étonné, si on les savoit.

Madame JOURDAIN.

Et quoi?

M. JOURDAIN.

Baste, je ne puis pas m'expliquer. Il suffit que, si je lui ai prêté de l'argent, il me le rendra bien, & avant qu'il soit peu.

Madame JOURDAIN.

Oui. Attendez-vous à cela.

M. JOURDAIN.

Aſſurément. Ne me l'a-t-il pas dit ?

Madame JOURDAIN.

Oui, oui, il ne manquera pas d'y faillir.

M. JOURDAIN.

Il m'a juré ſa foi de Gentilhomme.

Madame JOURDAIN.

Chanſons.

M. JOURDAIN.

Ouais ! vous êtes bien obſtinée, ma femme. Je vous dis qu'il me tiendra ſa parole, j'en ſuis ſûr.

Madame JOURDAIN.

Et moi, je ſuis ſûre que non, & que toutes les careſſes qu'il vous fait, ne ſont que pour vous engeoler.

M. JOURDAIN.

Taiſez-vous. Le voici.

Madame JOURDAIN.

Il ne nous faut plus que cela. Il vient peut-être encore vous faire quelque emprunt ; & il me ſemble que j'ai dîné quand je le vois.

M. JOURDAIN.

Taiſez-vous, vous dis-je.

SCENE IV.

DORANTE, M. JOURDAIN, MADAME JOURDAIN, NICOLE.

DORANTE.

MON cher ami Monsieur Jourdain, comment vous portez-vous ?

M. JOURDAIN.

Fort bien, Monsieur, pour vous rendre mes petits services.

DORANTE.

Et Madame Jourdain que voilà, comment se porte-t-elle ?

Madame JOURDAIN.

Madame Jourdain se porte comme elle peut.

DORANTE.

Comment, Monsieur Jourdain, vous voilà le plus propre du monde !

M. JOURDAIN.

Vous voyez.

DORANTE.

Vous avez tout-à-fait bon air avec cet habit ; nous n'avons point de jeunes gens à la Cour, qui soient mieux faits que vous.

M. JOURDAIN.

Hai ! hai !

Madame JOURDAIN, *à part.*

Il le gratte par où il se démange.

DORANTE.

Tournez-vous. Cela eſt tout à-fait galant.

Madame JOURDAIN, *à part.*

Oui, auſſi ſot par derriere que par devant.

DORANTE.

Ma foi! Monſieur Jourdain, j'avois une impatience étrange de vous voir. Vous êtes l'homme du monde que j'eſtime le plus, & je parlois encore de vous ce matin dans la chambre du Roi.

M. JOURDAIN.

Vous me faites beaucoup d'honneur, Monſieur, (*à Madame Jourdain.*) Dans la chambre du Roi.

DORANTE.

Allons, mettez.

M. JOURDAIN.

Monſieur, je ſais le reſpect que je vous dois.

DORANTE.

Mon Dieu! mettez. Point de cérémonie entre nous, je vous prie.

M. JOURDAIN.

Monſieur...

DORANTE.

Mettez, vous dis-je, Monſieur Jourdain; vous êtes mon ami.

M. JOURDAIN.

Monſieur, je ſuis votre ſerviteur.

DORANTE.

Je ne me couvrirai point, ſi vous ne vous couvrez.

M. JOURDAIN, *ſe couvrant.*

J'aime mieux être incivil qu'importun.

DORANTE.

Je ſuis votre débiteur, comme vous le ſavez.

Madame JOURDAIN, *à part.*

Oui, nous ne le ſavons que trop.

DORANTE.

Vous m'avez généreuſement prêté de l'argent en plusieurs occaſions, & vous m'avez obligé de la meilleure grâce du monde, aſſurément.

M. JOURDAIN.

Monſieur, vous vous moquez.

DORANTE.

Mais je ſais rendre ce qu'on me prête, & reconnoître les plaiſirs qu'on me fait.

M. JOURDAIN.

Je n'en doute point, Monſieur.

DORANTE.

Je veux ſortir d'affaire avec vous; & je viens ici pour faire nos comptes enſemble.

M. JOURDAIN, *bas à Madame Jourdain.*

Hé bien, vous voyez votre impertinence, ma femme.

DORANTE.

Je ſuis homme qui aime à m'acquitter le plutôt que je puis.

M. JOURDAIN, *bas à Madame Jourdain.*

Je vous le diſois bien.

DORANTE.

Voyons un peu ce que je vous dois.

M. JOURDAIN, *bas à Madame Jourdain.*

Vous voilà avec vos ſoupçons ridicules.

DORANTE.

Vous souvenez-vous bien de tout l'argent que vous m'avez prêté ?

M. JOURDAIN.

Je crois que oui. J'en ai fait un petit mémoire. Le voici. Donné à vous une fois deux cents louis.

DORANTE.

Cela est vrai.

M. JOURDAIN.

Une autre fois, six vingt.

DORANTE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Et une autre fois, cent quarante.

DORANTE.

Vous avez raison.

M. JOURDAIN.

Ces trois articles font quatre cents soixante louis, qui valent cinq mille soixante livres.

DORANTE.

Le compte est fort bon. Cinq mille soixante livres.

M. JOURDAIN.

Mille huit cents trente-deux livres à votre Plumassier.

DORANTE.

Justement.

M. JOURDAIN.

Deux mille sept cents quatre-vingt livres à votre Tailleur.

DORANTE.

Il est vrai.

M.

M. JOURDAIN.

Quatre mille trois cents ſeptante-neuf livres douze ſols huit deniers à votre Marchand.

DORANTE.

Fort bien. Douze ſols huit deniers ; le compte eſt juſte.

M. JOURDAIN.

Et mille ſept cents quarante-huit livres ſept ſols quatre deniers à votre Sellier.

DORANTE.

Tout cela eſt véritable. Qu'eſt-ce que cela fait ?

M. JOURDAIN.

Somme totale, quinze mille huit cents livres.

DORANTE.

Somme totale eſt juſte. Quinze mille huit cents livres. Mettez encore deux cents louis que vous m'allez donner, cela fera juſtement dix-huit mille francs, que je vous payerai au premier jour.

Madame JOURDAIN, *bas à M. Jourdain.*

Hé bien, ne l'avois-je pas bien deviné ?

M. JOURDAIN, *bas à Madame Jourdain.*

Paix !

DORANTE.

Cela vous incommodera-t-il de me donner ce que je vous dis ?

M. JOURDAIN.

Hé non.

Madame JOURDAIN, *bas à M. Jourdain.*

Cet homme-là fait de vous une vache à lait.

M. JOURDAIN, *bas à Madame Jourdain.*

Taiſez-vous.

DORANTE.

Si cela vous incommode, j'en irai chercher ailleurs.

M. JOURDAIN.

Non, Monſieur.

Madame JOURDAIN, *bas à M. Jourdain.*
Il ne ſera pas content qu'il ne vous ait ruiné.

M. JOURDAIN, *bas à Madame Jourdain.*
Taiſez-vous, vous dis je.

DORANTE.

Vous n'avez qu'à me dire ſi cela vous embarraſſe.

M. JOURDAIN.

Point, Monſieur.

Madame JOURDAIN, *bas à M. Jourdain.*
C'eſt un vrai enjoleur.

M. JOURDAIN, *bas à Madame Jourdain.*
Taiſez-vous donc.

Madame JOURDAIN, *bas à M. Jourdain.*
Il vous ſucera juſqu'au dernier ſou.

M. JOURDAIN, *bas à Madame Jourdain.*
Vous tairez-vous ?

DORANTE.

J'ai force gens qui m'en prêteroient avec joie ; mais, comme vous êtes mon meilleur ami, j'ai cru que je vous ferois tort, ſi j'en demandois à quelque autre.

M. JOURDAIN.

C'eſt trop d'honneur, Monſieur, que vous me faites. Je vais querir votre affaire.

Madame JOURDAIN, *bas à M. Jourdain.*
Quoi ! vous allez encore lui donner cela ?

M. JOURDAIN, *bas à Madame Jourdain.*

Que faire? Voulez-vous que je refuse un homme de cette condition-là, qui a parlé de moi ce matin dans la chambre du Roi?

Madame JOURDAIN, *bas à M. Jourdain.*

Allez, vous êtes une vraie dupe.

SCENE V.

DORANTE, MADAME JOURDAIN, NICOLE.

DORANTE.

Vous me semblez toute mélancolique? Qu'avez-vous, Madame Jourdain?

Madame JOURDAIN.

J'ai la tête plus grosse que le poing, & si elle n'est pas enflée.

DORANTE.

Mademoiselle votre fille où est-elle, que je ne la vois point?

Madame JOURDAIN.

Mademoiselle ma fille est bien où elle est.

DORANTE.

Comment se porte-t-elle?

Madame JOURDAIN.

Elle se porte sur ses deux jambes.

DORANTE.

Ne voulez-vous point, un de ces jours, venir

voir avec elle le Ballet & la Comédie que l'on fait chez le Roi ?

Madame JOURDAIN.

Oui vraiment, nous avons fort envie de rire ; fort envie de rire nous avons.

DORANTE.

Je pense, Madame Jourdain, que vous avez eu bien des amans dans votre jeune âge, belle & d'agréable humeur comme vous étiez.

Madame JOURDAIN.

Tredame, Monsieur ! est-ce que Madame Jourdain est décrépite, & la tête lui grouille-t-elle déja ?

DORANTE.

Ah ! ma foi, Madame Jourdain, je vous demande pardon ! Je ne songeois pas que vous êtes jeune, & je rêve le plus souvent. Je vous prie d'excuser mon impertinence.

SCENE VI.

MONSIEUR JOURDAIN, MADAME JOURDAIN, DORANTE, NICOLE.

M. JOURDAIN, *à Dorante.*

VOILA deux cents louis bien comptés.

DORANTE.

Je vous assure, Monsieur Jourdain, que je suis tout à vous, & que je brûle de vous rendre un service à la Cour.

M. JOURDAIN.

Je vous ſuis trop obligé.

DORANTE.

Si Madame Jourdain veut voir le divertiſſement royal, je lui ferai donner les meilleures places de la Salle.

Madame JOURDAIN.

Madame Jourdain vous baiſe les mains.

DORANTE, *bas à M. Jourdain.*

Notre belle Marquiſe, comme je vous ai mandé par mon billet, viendra tantôt ici pour le Ballet & le repas ; & je l'ai fait conſentir enfin au cadeau que vous lui voulez donner.

M. JOURDAIN.

Tirons-nous un peu loin pour cauſe.

DORANTE.

Il y a huit jours que je ne vous ai vu, & je ne vous ai point mandé de nouvelles du diamant que vous me mîtes entre les mains pour lui en faire préſent de votre part ; mais c'eſt que j'ai eu toutes les peines du monde à vaincre ſon ſcrupule ; & ce n'eſt que d'aujourd'hui qu'elle s'eſt réſolue à l'accepter.

M. JOURDAIN.

Comment l'a-t-elle trouvé ?

DORANTE.

Merveilleux ; & je me trompe fort, ou la beauté de ce diamant fera pour vous ſur ſon eſprit un effet admirable.

M. JOURDAIN.

Plût au ciel !

Madame JOURDAIN, *à Nicole.*

Quand il eſt une fois avec lui, il ne peut le quitter.

DORANTE.

Je lui ai fait valoir, comme il faut, la richeſſe de ce préſent, & la grandeur de votre amour.

M. JOURDAIN.

Ce ſont, Monſieur, des bontés qui m'accablent ; & je ſuis dans une confuſion la plus grande du monde, de voir une perſonne de votre qualité s'abaiſſer pour moi à ce que vous faites.

DORANTE.

Vous moquez-vous? eſt-ce qu'entre amis on s'arrête à ces ſortes de ſcrupules? Et ne feriez-vous pas pour moi la même choſe, ſi l'occaſion s'en offroit?

M. JOURDAIN.

Oh ! aſſurément, & de très-grand-cœur.

Madame JOURDAIN, *bas à Nicole.*

Que ſa préſence me peſe ſur les épaules !

DORANTE.

Pour moi, je ne regarde rien quand il faut ſervir un ami ; & lorſque vous me fites confidence de l'ardeur que vous aviez priſe pour cette Marquiſe agréable, chez qui j'avois commerce, vous vîtes que d'abord je m'offris de moi-même à ſervir votre amour.

M. JOURDAIN.

Il eſt vrai. Ce ſont des bontés qui me confondent.

Madame JOURDAIN, *à Nicole.*

Eſt-ce qu'il ne s'en ira point ?

NICOLE.

Ils ſe trouvent bien enſemble.

DORANTE.

Vous avez pris le bon biais pour toucher ſon cœur. Les femmes aiment ſur-tout les dépenſes qu'on fait pour elles ; & vos fréquentes ſérénades, & vos bouquets continuels, ce ſuperbe feu d'artifice qu'elle trouva ſur l'eau, le diamant qu'elle a reçu de votre part, & le cadeau que vous lui préparez ; tout cela lui parle bien mieux en faveur de votre amour, que toutes les paroles que vous auriez pu lui dire vous-même.

M. JOURDAIN.

Il n'y a point de dépenſe que je ne fiſſe, ſi par-là je pouvois trouver le chemin de ſon cœur. Une femme de qualité a pour moi des charmes raviſſans, & c'eſt un honneur que j'acheterois au prix de toutes choſes.

Madame JOURDAIN, *bas à Nicole.*

Que peuvent-ils tant dire enſemble ? Va-t-en un peu tout doucement prêter l'oreille.

DORANTE.

Ce ſera tantôt que vous jouirez, à votre aiſe, du plaiſir de ſa vue ; & vos yeux auront tout le tems de ſe ſatisfaire.

M. JOURDAIN.

Pour être en pleine liberté, j'ai fait en ſorte que ma femme ira dîner chez ma ſœur, où elle paſſera l'après-dîner.

DORANTE.

Vous avez fait prudemment, & votre femme auroit pu nous embarrasser. J'ai donné pour vous l'ordre qu'il faut au Cuisinier, & à toutes les choses qui sont nécessaires pour le Ballet. Il est de mon invention; & pourvu que l'exécution puisse répondre à l'idée, je suis sûr qu'il sera trouvé...

M. JOURDAIN, *s'appercevant que Nicole écoute, & lui donnant un soufflet.*

Ouais! Vous êtes bien impertinente. (*à Dorante.*) Sortons, s'il vous plaît.

SCENE VII.

MADAME JOURDAIN, NICOLE.

NICOLE.

MA foi, Madame, la curiosité m'a coûté quelque chose; mais je crois qu'il y a quelque anguille sous roche; & ils parlent de quelque affaire, où ils ne veulent pas que vous soyiez.

Madame JOURDAIN.

Ce n'est pas d'aujourd'hui, Nicole, que j'ai conçu des soupçons de mon mari. Je suis la plus trompée du monde, ou il y a quelque amour en campagne; & je travaille à découvrir ce que ce peut être. Mais songeons à ma fille. Tu sais l'amour que Cléonte a pour elle; c'est un homme

qui me revient, & je veux aider sa recherche, & lui donner Lucile, si je puis.

NICOLE.

En vérité, Madame, je suis la plus ravie du monde, de vous voir dans ses sentimens; car si le maître vous revient, le valet ne me revient pas moins, & je souhaiterois que notre mariage se pût faire à l'ombre du leur.

Madame JOURDAIN.

Va-t-en lui en parler de ma part, & lui dire que tout-à-l'heure il me vienne trouver, pour faire ensemble à mon mari la demande de ma fille.

NICOLE.

J'y cours, Madame, avez joie; & je ne pouvois recevoir une commission plus agréable.

(*Seule.*)

Je vais, je pense, bien réjouir les gens.

SCENE VIII.

CLÉONTE, COVIELLE, NICOLE.

NICOLE, *à Cléonte.*

AH! vous voilà tout-à-propos! Je suis une ambassadrice de joie, & je viens...

CLÉONTE.

Retire-toi, perfide, & ne me viens pas amuser avec tes traîtresses paroles.

NICOLE.

Est-ce ainsi que vous recevez...

CLÉONTE.

Retire-toi, te dis-je; & va-t-en, de ce pas, dire à ton infidelle maîtresse qu'elle n'abusera de sa vie le trop simple Cléonte.

NICOLE.

Quel vertigo est-ce donc-là? Mon pauvre Covielle, dis-moi un peu ce que cela veut dire!

COVIELLE.

Ton pauvre Covielle, petite scélérate? Allons vîte, ôte-toi de mes yeux, vilaine, & me laisse en repos.

NICOLE.

Quoi! Tu me viens aussi...

COVIELLE.

Ote-toi de mes yeux, te dis-je, & ne me parle de ta vie.

NICOLE, *à part.*

Ouais! Quelle mouche les a piqués tous deux? Allons de cette belle histoire informer ma maîtresse.

SCENE IX.

CLÉONTE, COVIELLE.

CLÉONTE.

Quoi! traiter un amant de la sorte, & un amant le plus fidele & le plus passionné de tous les amans?

COVIELLE.

C'eſt une choſe épouvantable, que ce qu'on nous fait à tous deux.

CLÉONTE.

Je fais voir pour une perſonne toute l'ardeur & toute la tendreſſe qu'on peut imaginer ; je n'aime rien au monde qu'elle, & je n'ai qu'elle dans l'eſprit ; elle fait tous mes ſoins, tous mes deſirs, toute ma joie ; je ne parle que d'elle, je ne penſe qu'à elle, je ne fais des ſonges que d'elle, je ne reſpire que par elle, mon cœur vit tout en elle ; & voilà de tant d'amitié la digne récompenſe ! Je ſuis deux jours ſans la voir, qui ſont pour moi deux ſiecles effroyables ; je la rencontre par haſard, mon cœur à cette vue ſe ſent tout tranſporté, ma joie éclate ſur mon viſage, je vole avec raviſſement vers elle ; & l'infidelle détourne de moi ſes regards, & paſſe bruſquement, comme ſi de ſa vie elle ne m'avoit vu.

COVIELLE.

Je dis les mêmes choſes que vous.

CLÉONTE.

Peut-on rien voir d'égal, Covielle, à cette perfidie de l'ingrate Lucile ?

COVIELLE.

Et à celle, Monſieur, de la pendarde de Nicole ?

CLÉONTE.

Après tant de ſacrifices ardens, de ſoupirs & de vœux que j'ai faits à ſes charmes !

COVIELLE.

Après tant d'aſſidus hommages, de ſoins & de ſervices que je lui ai rendus dans ſa cuiſine !

CLÉONTE.

Tant de larmes que j'ai versées à ses genoux !

COVIELLE.

Tant de seaux d'eau que j'ai tirés au puits pour elle !

CLÉONTE.

Tant d'ardeur que j'ai fait paroître à la chérir plus que moi-même !

COVIELLE.

Tant de chaleur que j'ai soufferte à tourner la broche à sa place !

CLÉONTE.

Elle me fuit avec mépris.

COVIELLE.

Elle me tourne le dos avec effronterie.

CLÉONTE.

C'est une perfidie digne des plus grands châtimens.

COVIELLE.

C'est une trahison à mériter mille soufflets.

CLÉONTE.

Ne t'avise point, je te prie, de me parler jamais pour elle.

COVIELLE.

Moi, Monsieur, Dieu m'en garde !

CLÉONTE.

Ne viens point m'excuser l'action de cette infidelle.

COVIELLE.

N'ayez pas peur.

CLÉONTE.

Non, vois-tu, tous tes discours pour la défendre ne serviroient de rien.

COVIELLE.

COVIELLE.

Qui ſonge à cela ?

CLÉONTE.

Je veux contre elle conſerver mon reſſentiment, & rompre enſemble tout commerce.

COVIELLE.

J'y conſens.

CLÉONTE.

Ce Monſieur le Comte qui va chez elle, lui donne peut-être dans la vue ; & ſon eſprit, je le vois bien, ſe laiſſe éblouir à la qualité. Mais il me faut, pour mon honneur, prévenir l'éclat de ſon inconſtance. Je veux faire autant de pas qu'elle au changement où je la vois courir, & ne lui laiſſer pas toute la gloire de me quitter.

COVIELLE.

C'eſt fort bien dit ; & j'entre, pour mon compte, dans tous vos ſentimens.

CLÉONTE.

Donne la main à mon dépit, & ſoutiens ma réſolution contre tous les reſtes d'amour qui me pourroient parler pour elle. Dis-m'en, je t'en conjure, tout le mal que tu pourras. Fais-moi de ſa perſonne une peinture qui me la rende mépriſable ; & marque-moi bien, pour m'en dégoûter, tous les défauts que tu peux voir en elle.

COVIELLE.

Elle, Monſieur ? Voilà une belle mijaurée, une pimpeſouée bien bâtie, pour vous donner tant d'amour ! Je ne lui vois rien que de très-médiocre ; & vous trouverez cent perſonnes qui ſeront plus

dignes de vous. Premiérement, elle a les yeux petits.

CLÉONTE.

Cela eſt vrai, elle a les yeux petits; mais elle les a pleins de feu, les plus brillans, les plus perçans du monde, les plus touchans qu'on puiſſe voir.

COVIELLE.

Elle a la bouche grande.

CLÉONTE.

Oui; mais on y voit des graces qu'on ne voit point aux autres bouches; & cette bouche, en la voyant, inſpire des deſirs; elle eſt la plus attrayante, la plus amoureuſe du monde.

COVIELLE.

Pour ſa taille, elle n'eſt pas grande.

CLÉONTE.

Non; mais elle eſt aiſée & bien priſe.

COVIELLE.

Elle affecte une nonchalance dans ſon parler & dans ſes actions.

CLÉONTE.

Il eſt vrai; mais elle a grace à tout cela; & ſes manieres ſont engageantes, ont je ne ſais quel charme à s'inſinuer dans les cœurs.

COVIELLE.

Pour de l'eſprit...

CLÉONTE.

Ah! elle en a, Covielle, du plus fin, du plus délicat!

COVIELLE.

Sa converſation...

CLÉONTE.

Sa converſation eſt charmante.

COVIELLE.

Elle eſt toujours ſérieuſe.

CLÉONTE.

Veux-tu de ces enjouemens épanouis, de ces joies toujours ouvertes? Et vois-tu rien de plus impertinent que des femmes qui rient à tout propos?

COVIELLE.

Mais enfin elle eſt capricieuſe autant que perſonne du monde.

CLÉONTE.

Oui, elle eſt capricieuſe, j'en demeure d'accord; mais tout ſied bien aux belles; on ſouffre tout des belles.

COVIELLE.

Puiſque cela va comme cela, je vois bien que vous avez envie de l'aimer toujours.

CLÉONTE.

Moi? j'aimerois mieux mourir; & je vais la haïr autant que je l'ai aimée.

COVIELLE.

Le moyen, ſi vous la trouvez ſi parfaite?

CLÉONTE.

C'eſt en quoi ma vengeance ſera plus éclatante, en quoi je veux faire mieux voir la force de mon cœur à la haïr, à la quitter, toute belle, toute pleine d'attraits, toute aimable que je la trouve. La voici.

SCENE X.

LUCILE, CLÉONTE, COVIELLE, NICOLE.

NICOLE, *à Lucile.*

Pour moi, j'en ai été toute ſcandaliſée.

LUCILE.

Ce ne peut être, Nicole, que ce que je dis. Mais le voilà.

CLÉONTE, *à Covielle.*

Je ne veux pas ſeulement lui parler.

COVIELLE.

Je veux vous imiter.

LUCILE.

Qu'eſt-ce donc, Cléonte, qu'avez-vous?

NICOLE.

Qu'as-tu donc, Covielle?

LUCILE.

Quel chagrin vous poſſede?

NICOLE.

Quelle mauvaiſe humeur te tient?

LUCILE.

Etes-vous muet, Cléonte?

NICOLE.

As-tu perdu la parole, Covielle?

CLÉONTE.

Que voilà qui eſt ſcélérat!

COVIELLE.

Que cela eſt Judas!

LUCILE.

Je vois bien que la rencontre de tantôt a troublé votre efprit.

CLÉONTE, *à Covielle.*

Ah ! ah ! on voit ce qu'on a fait.

NICOLE.

Notre accueil de ce matin t'a fait prendre la chevre.

COVIELLE, *à Cléonte.*

On a deviné l'enclouure.

LUCILE.

N'eft-il pas vrai, Cléonte, que c'eft là le fujet de votre dépit ?

CLÉONTE.

Oui, perfide, ce l'eft, puifqu'il faut parler ; & j'ai à vous dire que vous ne triompherez pas, comme vous le penfez, de votre infidélité, que je veux être le premier à rompre avec vous ; & que vous n'aurez pas l'avantage de me chaffer. J'aurai de la peine, fans doute, à vaincre l'amour que j'ai pour vous ; cela me caufera des chagrins, je fouffrirai un tems ; mais j'en viendrai à bout, & je me percerai plutôt le cœur, que d'avoir la foibleffe de retourner à vous.

COVIELLE, *à Nicole.*

Queuffi, queumi.

LUCILE.

Voilà bien du bruit pour un rien. Je veux vous dire, Cléonte, le fujet qui m'a fait ce matin éviter votre abord.

CLÉONTE, *voulant s'en aller pour éviter Lucile.*

Non. Je ne veux rien écouter.

NICOLE, *à Covielle.*

Je te veux apprendre la cause qui nous a fait passer si vîte.

COVIELLE, *voulant aussi s'en aller pour éviter Nicole.*

Je ne veux rien entendre.

LUCILE, *suivant Cléonte.*

Sachez que ce matin...

CLÉONTE, *marchant toujours sans regarder Lucile.*

Non, vous dis-je.

NICOLE, *suivant Covielle.*

Apprends que...

COVIELLE, *marchant aussi sans regarder Nicole.*

Non, traîtresse.

LUCILE.

Ecoutez.

CLÉONTE.

Point d'affaire.

NICOLE.

Laisse-moi dire.

COVIELLE.

Je suis sourd.

LUCILE.

Cléonte ?

CLÉONTE.

Non.

NICOLE.

Covielle ?

COVIELLE.

Point.

LUCILE.

Arrêtez.

CLÉONTE.

Chanſons.

NICOLE.

Entends-moi.

COVIELLE.

Bagatelle.

LUCILE.

Un moment.

CLÉONTE.

Point du tout.

NICOLE.

Un peu de patience.

COVIELLE.

Tarare.

LUCILE.

Deux paroles.

CLÉONTE.

Non, c'en eſt fait.

NICOLE.

Un mot.

COVIELLE.

Plus de commerce.

LUCILE, *s'arrêtant.*

Hé bien, puiſque vous ne voulez pas m'écouter, demeurez dans votre penſée, & faites ce qu'il vous plaira.

NICOLE, *s'arrêtant auſſi.*

Puiſque tu fais comme cela, prends-le comme tu voudras.

CLÉONTE, *ſe retournant vers Lucile.*

Sachons donc le ſujet d'un ſi bel accueil.

LUCILE, *s'en allant à son tour pour éviter Cléonte.*
Il ne me plaît plus de le dire.

COVIELLE, *se retournant vers Nicole.*
Apprends-nous un peu cette histoire.

NICOLE, *s'en allant aussi pour éviter Covielle.*
Je ne veux plus, moi, te l'apprendre.

CLÉONTE, *suivant Lucile.*
Dites-moi...

LUCILE, *marchant toujours sans regarder Cléonte.*
Non, je ne veux rien dire.

COVIELLE, *suivant Nicole.*
Conte-moi...

NICOLE, *marchant sans regarder Covielle.*
Non, je ne conte rien.

CLÉONTE.
De grace.

LUCILE.
Non, vous dis-je.

COVIELLE.
Par charité.

NICOLE.
Point d'affaire.

CLÉONTE.
Je vous en prie.

LUCILE.
Laissez-moi.

COVIELLE.
Je t'en conjure.

NICOLE.
Ote-toi de là.

CLÉONTE.
Lucile?

LUCILE.

Non.

COVIELLE.

Nicole?

NICOLE.

Point.

CLÉONTE.

Au nom des Dieux?

LUCILE.

Je ne veux pas.

COVIELLE.

Parle-moi.

NICOLE.

Point du tout.

CLÉONTE.

Eclairciſſez mes doutes.

LUCILE.

Non, je n'en ferai rien.

COVIELLE.

Guéris-moi l'eſprit.

NICOLE.

Non, il ne me plaît pas.

CLÉONTE.

Hé bien, puiſque vous vous souciez ſi peu de me tirer de peine, & de vous juſtifier du traitement indigne que vous avez fait à ma flamme, vous me voyez, ingrate, pour la derniere fois; & je vais, loin de vous, mourir de douleur & d'amour.

COVIELLE, *à Nicole.*

Et moi, je vais ſuivre ſes pas.

LUCILE, *à Cléonte qui veut sortir.*
Cléonte ?

NICOLE, *à Covielle qui suit son Maître.*
Covielle ?

CLÉONTE, *s'arrêtant.*
Hé ?

COVIELLE, *s'arrêtant aussi.*
Plaît-il ?

LUCILE.
Où allez-vous ?

CLÉONTE.
Où je vous ai dit.

COVIELLE.
Nous allons mourir.

LUCILE.
Vous allez mourir, Cléonte ?

CLÉONTE.
Oui, cruelle, puisque vous le voulez.

LUCILE.
Moi, je veux que vous mouriez ?

CLÉONTE.
Oui, vous le voulez.

LUCILE.
Qui vous le dit ?

CLÉONTE, *s'approchant de Lucile.*
N'est-ce pas le vouloir, que de ne vouloir pas éclaircir mes soupçons ?

LUCILE.
Est-ce ma faute ? Et, si vous aviez voulu m'écouter, ne vous aurois-je pas dit que l'aventure dont vous vous plaignez, a été causée ce matin par la présence d'une vieille tante qui veut, à toute

force, que la seule approche d'un homme déshonore une fille, qui perpétuellement nous sermone sur ce chapitre, & nous figure tous les hommes comme des diables qu'il faut fuir?

NICOLE, *à Covielle.*

Voilà le secret de l'affaire.

CLÉONTE.

Ne me trompez-vous point, Lucile?

COVIELLE, *à Nicole.*

Ne m'en donnes-tu point à garder?

LUCILE, *à Cléonte.*

Il n'est rien de plus vrai.

NICOLE, *à Covielle.*

C'est la chose comme elle est.

COVIELLE, *à Cléonte.*

Nous rendrons-nous à cela?

CLÉONTE.

Ah! Lucile, qu'avec un mot de votre bouche vous savez appaiser de choses dans mon cœur! & que facilement on se laisse persuader aux personnes qu'on aime?

COVIELLE.

Qu'on est aisément amadoué par ces diantres d'animaux-là!

SCÈNE XI.

MADAME JOURDAIN, CLÉONTE, LUCILE, COVIELLE, NICOLE.

Madame JOURDAIN.

JE suis bien-aise de vous voir, Cléonte, & vous voilà tout à propos. Mon mari vient; prenez vîte votre tems pour lui demander Lucile en mariage.

CLÉONTE.

Ah! Madame, que cette parole m'est douce, & qu'elle flatte mes desirs! Pouvois-je recevoir un ordre plus charmant, une faveur plus précieuse?

SCENE XII.

CLÉONTE, M. JOURDAIN, MADAME JOURDAIN, LUCILE, COVIELLE, NICOLE.

CLÉONTE.

MONSIEUR, je n'ai voulu prendre personne pour vous faire une demande que je médite il y a long-tems. Elle me touche assez pour m'en charger moi-même; &, sans autre détour, je vous dirai que l'honneur d'être votre gendre, est une faveur glorieuse que je vous prie de m'accorder.

M.

M. JOURDAIN.

Avant que de vous rendre réponse, Monsieur, je vous prie de me dire si vous êtes Gentilhomme.

CLÉONTE.

Monsieur, la plupart des gens, sur cette question, n'hésitent pas beaucoup. On tranche le mot aisément. Ce nom ne fait aucun scrupule à prendre; & l'usage aujourd'hui semble en autoriser le vol. Pour moi, je vous l'avoue, j'ai les sentimens, sur cette matiere, un peu plus délicats. Je trouve que toute imposture est indigne d'un honnête homme; & qu'il y a de la lâcheté à déguiser ce que le ciel nous a fait naître, à se parer aux yeux du monde d'un titre dérobé, à se vouloir donner pour ce qu'on n'est pas. Je suis né de parens, sans doute, qui ont tenu des charges honorables, je me suis acquis dans les armes l'honneur de six ans de service, & je me trouve assez de bien, pour tenir dans le monde un rang assez passable; mais avec tout cela, je ne veux point me donner un nom, où d'autres, en ma place, croiroient pouvoir prétendre; &, je vous dirai franchement, que je ne suis point Gentilhomme.

M. JOURDAIN.

Touchez-là, Monsieur, ma fille n'est pas pour vous.

CLÉONTE.

Comment?

M. JOURDAIN.

Vous n'êtes point Gentilhomme, vous n'aurez point ma fille.

Madame JOURDAIN.

Que voulez-vous donc dire avec votre Gentil-

homme? Eſt-ce que nous ſommes, nous autres, de la côte de ſaint Louis?

M. JOURDAIN.

Taiſez-vous, ma femme, je vous vois venir.

Madame JOURDAIN.

Deſcendons-nous tous deux que de bonne Bourgeoiſie?

M. JOURDAIN.

Voilà pas le coup de langue?

Madame JOURDAIN.

Et votre pere n'étoit-il pas Marchand auſſi-bien que le mien?

M. JOURDAIN.

Peſte ſoit de la femme! Elle n'y a jamais manqué. Si votre pere a été Marchand, tant pis pour lui; mais pour le mien, ce ſont des mal-aviſés qui diſent cela. Tout ce que j'ai à vous dire, moi, c'eſt que je veux avoir un gendre Gentilhomme.

Madame JOURDAIN.

Il faut à votre fille un mari qui lui ſoit propre; & il vaut mieux, pour elle, un honnête homme riche & bien fait, qu'un Gentilhomme gueux & mal bâti.

NICOLE.

Cela eſt vrai. Nous avons le fils d'un Gentilhomme de notre village, qui eſt le plus grand malitorne, & le plus ſot dadais que j'aie jamais vu.

M. JOURDAIN, *à Nicole.*

Taiſez-vous, impertinente. Vous vous fourrez toujours dans la converſation. J'ai du bien aſſez pour ma fille; je n'ai beſoin que d'honneur, & je la veux faire Marquiſe.

Madame JOURDAIN.

Marquise ?

M. JOURDAIN.

Oui, Marquise.

Madame JOURDAIN.

Hélas ! Dieu m'en garde !

M. JOURDAIN.

C'est une chose que j'ai résolue.

Madame JOURDAIN.

C'est une chose, moi, où je ne consentirai point. Les alliances avec plus grand que soi sont sujettes toujours à de fâcheux inconvéniens. Je ne veux point qu'un gendre puisse à ma fille reprocher ses parens ; & qu'elle ait des enfans qui aient honte de m'appeller leur grand-maman. S'il falloit qu'elle me vînt visiter en équipage de grand-Dame, & qu'elle manquât, par mégarde, à saluer quelqu'un du quartier, on ne manqueroit pas aussi-tôt de dire cent sottises Voyez-vous, diroit-on, cette Madame la Marquise qui fait tant la glorieuse ? c'est la fille de Monsieur Jourdain, qui étoit trop heureuse, étant petite, de jouer à la madame avec nous. Elle n'a pas toujours été si relevée que la voilà ; & ses deux grand-peres vendoient du drap auprès de la porte saint Innocent. Ils ont amassé du bien à leurs enfans qu'ils paient maintenant, peut-être, bien cher en l'autre monde; & l'on ne devient guere si riche à être honnêtes gens. Je ne veux point tous ces caquets, & je veux un homme, en un mot, qui m'ait obligation de ma fille, & à qui je puisse dire : Mettez-vous-là, mon gendre, & dînez avec moi.

M. JOURDAIN.

Voilà bien les sentimens d'un petit esprit, de vouloir demeurer toujours dans la bassesse. Ne me répliquez pas davantage, ma fille sera Marquise, en dépit de tout le monde ; &, si vous me mettez en colere, je la ferai Duchesse.

SCENE XIII.

MADAME JOURDAIN, LUCILE, CLÉONTE, NICOLE, COVIELLE.

Madame JOURDAIN.

CLÉONTE, ne perdez point courage encore.

(*à Lucile.*)

Suivez-moi, ma fille; & venez dire résolument à votre pere, que, si vous ne l'avez, vous ne voulez épouser personne.

SCENE XIV.

CLÉONTE, COVIELLE.

COVIELLE.

VOUS avez fait de belles affaires avec vos beaux sentimens.

CLÉONTE.

Que veux-tu ? J'ai un ſcrupule là-deſſus, que l'exemple ne ſauroit vaincre.

COVIELLE.

Vous moquez-vous de le prendre ſérieuſement avec un homme comme cela ? Ne voyez-vous pas qu'il eſt fou ? Et vous coûtoit-il quelque choſe de vous accommoder à ſes chimeres ?

CLÉONTE.

Tu as raiſon ; mais je ne croyois pas qu'il fallût faire ſes preuves de nobleſſe, pour être gendre de Monſieur Jourdain.

COVIELLE, *riant.*

Ah ! ah ! ah !

CLÉONTE.

De quoi ris-tu ?

COVIELLE.

D'une penſée qui me vient pour jouer notre homme, & vous faire obtenir ce que vous ſouhaitez.

CLÉONTE.

Comment ?

COVIELLE.

L'idée eſt tout-à-fait plaiſante.

CLÉONTE.

Quoi donc ?

COVIELLE.

Il s'eſt fait, depuis peu, une certaine maſcarade qui vient le mieux du monde ici, & que je prétends faire entrer dans une bourde que je veux faire à notre ridicule. Tout cela ſent un peu ſa comédie ; mais, avec lui, on peut haſarder toute choſe,

il n'y faut point chercher tant de façon; il est homme à y jouer son rôle à merveille, & à donner aisément dans toutes les fariboles qu'on s'avisera de lui dire. J'ai les Acteurs, j'ai les habits tout prêts; laissez-moi faire seulement.

CLÉONTE.

Mais apprends-moi...

COVIELLE.

Je vais vous instruire de tout. Retirons-nous; le voilà qui revient.

SCENE XV.

M. JOURDAIN, *seul.*

Que diable est-ce là? Ils n'ont que les grands Seigneurs à me reprocher; & moi, je ne vois rien de si beau que de hanter les grands Seigneurs, il n'y a qu'honneur & que civilité avec eux; & je voudrois qu'il m'eût coûté deux doigts de la main, & être né Comte ou Marquis.

SCENE XVI.

M. JOURDAIN, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MONSIEUR, voici Monfieur le Comte, & une Dame qu'il mene par la main.

M. JOURDAIN.

Hé, mon Dieu! j'ai quelques ordres à donner. Dis-leur que je vais venir tout-à-l'heure.

SCENE XVII.

DORIMENE, DORANTE, LE LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MONSIEUR dit comme cela, qu'il va venir ici tout-à-l'heure.

DORANTE.

Voilà qui eft bien.

SCENE XVIII.

DORIMENE, DORANTE.

DORIMENE.

JE ne fais pas, Dorante, je fais encore ici une étrange démarche, de me laiſſer amener par vous dans une maiſon où je ne connois perſonne.

DORANTE.

Quel lieu voulez-vous donc, Madame, que mon amour choiſiſſe pour vous régaler, puiſque, pour fuir l'éclat, vous ne voulez ni votre maiſon, ni la mienne?

DORIMENE.

Mais, vous ne dites pas que je m'engage inſenſiblement chaque jour à recevoir de trop grands témoignages de votre paſſion. J'ai beau me défendre des choſes, vous fatiguez ma réſiſtance, & vous avez une civile opiniâtreté qui me fait venir doucement à tout ce qu'il vous plaît. Les viſites fréquentes ont commencé, les déclarations ſont venues enſuite, qui, après elles, ont traîné les ſérénades & les cadeaux, que les préſens ont ſuivis. Je me ſuis oppoſée à tout cela, mais vous ne vous rebutez point; &, pied à pied, vous gagnez mes réſolutions. Pour moi, je ne puis plus répondre de rien; & je crois qu'à la fin vous me ferez venir au mariage, dont je me ſuis tant éloignée.

DORANTE.

Ma foi ! Madame, vous y devriez déja être. Vous êtes veuve, & ne dépendez que de vous. Je suis maître de moi, & vous aime plus que ma vie. A quoi tient-il que, dès aujourd'hui, vous ne fassiez tout mon bonheur ?

DORIMENE.

Mon Dieu, Dorante, il faut des deux parts bien des qualités pour vivre heureusement ensemble ; & les deux plus raisonnables personnes du monde ont souvent peine à composer une union dont ils soient satisfaits.

DORANTE.

Vous vous moquez, Madame, de vous y figurer tant de difficultés ; & l'expérience que vous avez faite ne conclut rien pour tous les autres.

DORIMENE.

Enfin, j'en reviens toujours là. Les dépenses que je vous vois faire pour moi, m'inquietent par deux raisons ; l'une, qu'elles m'engagent plus que je ne voudrois ; & l'autre, que je suis sûre, sans vous déplaire, que vous ne les faites point, que vous ne vous incommodiez ; & je ne veux point cela.

DORANTE.

Ah ! Madame, ce sont des bagatelles, & ce n'est pas par-là...

DORIMENE.

Je sais ce que je dis ; &, entr'autres, le diamant que vous m'avez forcée à prendre, est d'un prix...

DORANTE.

Hé ! Madame, de grace, ne faites pas tant valoir une cho e que mon amour trouve indigne de vous, & souffrez... Voici le maître du logis.

SCENE XIX.

M. JOURDAIN, DORIMENE, DORANTE.

M. JOURDAIN, *après avoir fait deux révérences, se trouvant trop près de Dorimene.*

UN peu plus loin, Madame.

DORIMENE.

Comment ?

M. JOURDAIN.

Un pas, s'il vous plaît.

DORIMENE.

Quoi donc?

M. JOURDAIN.

Reculez un peu pour la troisieme.

DORANTE.

Madame, Monsieur Jourdain sait son monde.

M. JOURDAIN.

Madame, ce m'est une gloire bien grande, de me voir assez fortuné, pour être si heureux, que d'avoir le bonheur, que vous ayez eu la bonté de m'accorder la grace, de me faire l'honneur, de m'honorer de la faveur de votre présence; & si j'avois aussi le mérite pour mériter un mérite

comme le vôtre, & que le ciel .. envieux de mon bien... m'eût accordé... l'avantage de me voir digne... des...

DORANTE.

Monsieur Jourdain, en voilà assez. Madame n'aime pas les grands complimens; & elle sait que vous êtes homme d'esprit.

(*bas à Dorimene.*)

C'est un bon Bourgeois assez ridicule, comme vous voyez, dans toutes ses manieres.

DORIMENE, *bas à Dorante.*

Il n'est pas aisé de s'en appercevoir.

DORANTE.

Madame, voilà le meilleur de mes amis.

M. JOURDAIN.

C'est trop d'honneur que vous me faites.

DORANTE.

Galant homme tout-à-fait.

DORIMENE.

J'ai beaucoup d'estime pour lui.

M. JOURDAIN.

Je n'ai rien fait encore, Madame, pour mériter cette grace.

DORANTE, *bas à M. Jourdain.*

Prenez bien garde, au moins, à ne lui point parler du diamant que vous lui avez donné.

M. JOURDAIN, *bas à Dorante.*

Ne pourrai je pas seulement lui demander comment elle le trouve?

DORANTE, *bas à M. Jourdain.*

Comment? Gardez-vous en bien. Cela seroit vilain à vous; &, pour agir en galant homme, il

faut que vous fassiez comme si ce n'étoit pas vous qui lui eussiez fait ce présent.

(*haut.*)

Monsieur Jourdain, Madame, dit qu'il est ravi de vous voir chez lui.

DORIMENE.

Il m'honore beaucoup.

M. JOURDAIN, *bas à Dorante.*

Que je vous suis obligé, Monsieur, de lui parler ainsi pour moi!

DORANTE, *bas à M. Jourdain.*

J'ai eu une peine effroyable à la faire venir ici.

M. JOURDAIN, *bas à Dorante.*

Je ne sais quelles graces vous en rendre.

DORANTE.

Il dit, Madame, qu'il vous trouve la plus belle personne du monde.

DORIMENE.

C'est bien de la grace qu'il me fait.

M. JOURDAIN.

Madame, c'est vous qui faites les graces, &c..

DORANTE.

Songeons à manger.

SCENE XX.

SCENE XX.

M. JOURDAIN, DORIMENE, DORANTE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS, *à M. Jourdain.*

Tout est prêt, Monsieur.

DORANTE.

Allons donc nous mettre à table, & qu'on fasse venir les Musiciens.

SCENE XXI.

ENTRÉE DE BALLET.

Six Cuisiniers, qui ont préparé le festin, dansent ensemble; après quoi ils apportent une table couverte de plusieurs mets.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DORIMENE, M. JOURDAIN, DORANTE, TROIS MUSICIENS, UN LAQUAIS.

DORIMENE.

Comment, Dorante, voilà un repas tout-à-fait magnifique ?

M. JOURDAIN.

Vous vous moquez, Madame, & je voudrois qu'il fût plus digne de vous être offert.

(*Dorimene, Monsieur Jourdain, Dorante & les trois Musiciens se mettent à table.*

DORANTE.

Monsieur Jourdain a raison, Madame, de parler de la sorte ; & il m'oblige de vous faire si bien les honneurs de chez lui. Je demeure d'accord avec lui que le repas n'est pas digne de vous. Comme c'est moi qui l'ai ordonné, & que je n'ai pas sur cette matiere les lumieres de nos amis, vous n'avez pas ici un repas fort savant, & vous y trouverez des incongruités de bonne chere, & des barbarismes de bon goût. Si Damis s'en étoit mêlé, tout seroit dans les regles ; il y auroit par-tout de

l'élégance & de l'érudition, & il ne manqueroit pas de vous exagérer lui-même toutes les pieces du repas qu'il vous donneroit, & de vous faire tomber d'accord de sa haute capacité dans la science des bons morceaux; de vous parler d'un pain de rive à biseau doré, relevé de croûte par-tout, croquant tendrement sous la dent; d'un vin à seve veloutée, armé d'un vert qui n'est point trop commandant; d'un quarré de mouton gourmandé de persil; d'une longe de veau de riviere, longue comme cela, blanche, délicate, & qui, sous les dents, est une vraie pâte d'amande; de perdrix relevées d'un fumet surprenant; & pour son opéra, d'une soupe à bouillon perlé, soutenue d'un jeune gros dindon, cantonnée de pigeonneaux, & couronnée d'oignons blancs mariés avec la chicorée. Mais, pour moi, je vous avoue mon ignorance; &, comme M. Jourdain a fort bien dit, je voudrois que le repas fût plus digne de vous être offert.

DORIMENE.

Je ne réponds à ce compliment, qu'en mangeant comme je fais.

M. JOURDAIN.

Ah! que voilà de belles mains!

DORIMENE.

Les mains sont médiocres, Monsieur Jourdain; mais vous voulez parler du diamant qui est fort beau.

M. JOURDAIN.

Moi, Madame! Dieu me garde d'en vouloir parler! Ce ne seroit pas agir en galant homme; & le diamant est fort peu de chose.

DORIMENE.

Vous êtes bien dégoûté.

M. JOURDAIN.

Vous avez trop de bonté...

DORANTE, *après avoir fait signe à M. Jourdain.*

Allons, qu'on donne du vin à Monsieur Jourdain & à ces Messieurs, qui nous feront la grace de nous chanter un air à boire.

DORIMENE.

C'est merveilleusement assaisonner la bonne chere, que d'y mêler la musique; & je me vois ici admirablement régalée.

M. JOURDAIN.

Madame, ce n'est pas...

DORANTE.

Monsieur Jourdain, prêtons silence à ces Messieurs; ce qu'ils nous diront, vaudra mieux que tout ce que nous pourrions dire.

I. & II. MUSICIENS *ensemble, un verre à la main.*

Un petit doigt, Philis, pour commencer le tour:
Ah! qu'un verre en vos mains a d'agréables
charmes!
Vous & le vin, vous vous prêtez des armes,
Et je sens pour tous deux redoubler mon amour.
Entre lui, vous & moi, jurons, jurons, ma belle,
Une ardeur éternelle.
Qu'en mouillant votre bouche il en reçoit d'attraits!
Et que l'on voit par lui votre bouche embellie!
Ah! l'un de l'autre ils me donnent envie,

Et de vous & de lui je m'enivre à longs traits.
Entre lui, vous & moi, jurons, jurons, ma belle,
Une ardeur éternelle.

II. & III. MUSICIENS *ensemble.*

Buvons, chers amis, buvons,
Le tems qui fuit nous y convie;
Profitons de la vie
Autant que nous pouvons.

Quand on a passé l'onde noire,
Adieu le bon vin, nos amours;
Dépêchons-nous de boire,
On ne boit pas toujours.

Laissons raisonner les sots
Sur le vrai bonheur de la vie;
Notre philosophie
Le met parmi les pots.

Les biens, le savoir & la gloire
N'ôtent point les soucis fâcheux;
Et ce n'est qu'à bien boire
Que l'on peut être heureux.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Sus, sus du vin par-tout; versez, garçon, versez;
Versez, versez toujours, tant qu'on vous dise assez.

DORIMENE.

Je ne crois pas qu'on puisse mieux chanter; & cela est tout-à-fait beau.

M. JOURDAIN.

Je vois encore ici, Madame, quelque chose de plus beau.

DORIMENE.

Ouais ! Monsieur Jourdain est galant plus que je ne pensois.

DORANTE.

Comment, Madame, pour qui prenez-vous Monsieur Jourdain ?

M. JOURDAIN.

Je voudrois bien qu'elle me prît pour ce que je dirois.

DORIMENE.

Encore ?

DORANTE.

Vous ne le connoissez pas.

M. JOURDAIN.

Elle me connoîtra quand il lui plaira.

DORIMENE.

Oh ! je le quitte.

DORANTE.

Il est homme qui a toujours la riposte en main. Mais vous ne voyez pas que Monsieur Jourdain, Madame, mange tous les morceaux que vous avez touchés.

DORIMENE.

Monsieur Jourdain est un homme qui me ravit.

M. JOURDAIN.

Si je pouvois ravir votre cœur, je serois...

SCENE II.

MADAME JOURDAIN, M. JOURDAIN, DORIMENE, DORANTE, MUSICIENS, LAQUAIS.

Madame JOURDAIN.

AH! ah! je trouve ici bonne compagnie, & je vois bien qu'on ne m'y attendoit pas. C'eſt donc pour cette belle affaire-ci, Monſieur mon mari, que vous avez eu tant d'empreſſement à m'envoyer dîner chez ma ſœur? Je viens de voir un Théâtre là-bas, & je vois ici un banquet à faire noces. Voilà comme vous dépenſez votre bien; c'eſt ainſi que vous feſtinez les Dames en mon abſence, & que vous leur donnez la Muſique & la Comédie, tandis que vous m'envoyez promener.

DORANTE.

Que voulez-vous dire, Madame Jourdain? Et quelles fantaiſies ſont les vôtres, de vous aller mettre en tête que votre mari dépenſe ſon bien, & que c'eſt lui qui donne ce régal à Madame? Apprenez que c'eſt moi, je vous prie. Qu'il ne fait ſeulement que me prêter ſa maiſon; & que vous devriez un peu mieux regarder aux choſes que vous dites.

M. JOURDAIN.

Oui, impertinente, c'eſt Monſieur le Comte qui donne tout ceci à Madame, qui eſt une perſonne

de qualité. Il me fait l'honneur de prendre ma maiſon, & de vouloir que je ſois avec lui.

Madame JOURDAIN.

Ce ſont des chanſons que cela ; je ſais ce que je ſais.

DORANTE.

Prenez, Madame Jourdain, prenez de meilleures lunettes.

Madame JOURDAIN.

Je n'ai que faire de lunettes, Monſieur, & je vois aſſez clair ; il y a long-tems que je ſens les choſes, & je ne ſuis pas une bête. Cela eſt fort vilain à vous, pour un grand Seigneur, de prêter la main, comme vous faites, aux ſottiſes de mon mari. Et vous, Madame, pour une grande Dame, cela n'eſt ni beau, ni honnête à vous, de mettre de la diſſention dans un ménage, & de ſouffrir que mon mari ſoit amoureux de vous.

DORIMENE.

Que veut donc dire tout ceci ? Allez, Dorante, vous vous moquez, de m'expoſer aux ſottes viſions de cette extravagante.

DORANTE, *ſuivant Dorimene qui ſort.*

Madame, holà! Madame, où courez-vous ?

M. JOURDAIN.

Madame. Monſieur le Comte, faites-lui mes excuſes, & tâchez de la ramener.

SCENE III.

MADAME JOURDAIN, M. JOURDAIN, LAQUAIS.

M. JOURDAIN.

AH! impertinente que vous êtes, voilà de vos beaux faits. Vous me venez faire des affronts devant tout le monde; & vous chaffez de chez moi des perfonnes de qualité.

Madame JOURDAIN.

Je me moque de leur qualité.

M. JOURDAIN.

Je ne fais qui me tient, maudite, que je ne vous fende la tête avec les pieces du repas que vous êtes venue troubler.

(*Les laquais emportent la table.*)

Madame JOURDAIN, *fortant.*

Je me moque de cela. Ce font mes droits que je défends; & j'aurai pour moi toutes les femmes.

M. JOURDAIN.

Vous faites bien d'éviter ma colere.

SCENE IV.

MONSIEUR JOURDAIN, *seul.*

Elle est arrivée bien malheureusement. J'étois en humeur de dire de jolies choses, & jamais je ne m'étois senti tant d'esprit. Qu'est-ce que c'est que cela ?

SCENE V.

M. JOURDAIN, COVIELLE, *déguisé.*

COVIELLE.

Monsieur, je ne sais pas si j'ai l'honneur d'être connu de vous.

M. JOURDAIN.

Non, Monsieur.

COVIELLE, *étendant la main à un pied de terre.*

Je vous ai vu que vous n'etiez pas plus grand que cela.

M. JOURDAIN.

Moi ?

COVIELLE.

Oui. Vous étiez le plus bel enfant du monde, & toutes les Dames vous prenoient dans leurs bras pour vous baiser.

M. JOURDAIN.

Pour me baiser ?

COVIELLE.

Oui. J'étois grand ami de feu Monſieur votre pere.

M. JOURDAIN.

De feu Monſieur mon pere ?

COVIELLE.

Oui. C'étoit un fort honnête Gentilhomme.

M. JOURDAIN.

Comment dites-vous ?

COVIELLE.

Je dis que c'étoit un fort honnête Gentilhomme.

M. JOURDAIN.

Mon pere ?

COVIELLE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Vous l'avez fort connu ?

COVIELLE.

Aſſurément.

M. JOURDAIN.

Et vous l'avez connu pour Gentilhomme ?

COVIELLE.

Sans doute.

M. JOURDAIN.

Je ne ſais donc pas comment le monde eſt fait.

COVIELLE.

Comment ?

M. JOURDAIN.

Il y a de ſottes gens qui me veulent dire qu'il a été Marchand.

COVIELLE.

Lui, Marchand? C'eſt pure médiſance, il ne l'a jamais été. Tout ce qu'il faiſoit, c'eſt qu'il étoit fort obligeant, fort officieux; &, comme il ſe connoiſſoit fort bien en étoffes, il en alloit choiſir de tous les côtés, les faiſoit apporter chez lui, & en donnoit à ſes amis pour de l'argent.

M. JOURDAIN.

Je ſuis ravi de vous connoître, afin que vous rendiez ce témoignage-là, que mon pére étoit Gentilhomme.

COVIELLE.

Je le ſoutiendrai devant tout le monde.

M. JOURDAIN.

Vous m'obligerez. Quel ſujet vous amene?

COVIELLE.

Depuis avoir connu feu Monſieur votre pere, honnête Gentilhomme, comme je vous ai dit, j'ai voyagé par tout le monde.

M. JOURDAIN.

Par tout le monde?

COVIELLE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Je penſe qu'il y a bien loin en ce pays-là.

COVIELLE.

Aſſurément. Je ne ſuis revenu de tous mes longs voyages que depuis quatre jours; &, par l'intérêt que je prends à tout ce qui vous touche, je viens vous annoncer la meilleure nouvelle du monde.

M. JOURDAIN.

Quelle?

COVIELLE.

COVIELLE.

Vous ſavez que le fils du Grand-Turc eſt ici.

M. JOURDAIN.

Moi ? Non.

COVIELLE.

Comment ! Il a un train tout-à-fait magnifique ; tout le monde le va voir, & il a été reçu en ce pays comme un Seigneur d'importance.

M. JOURDAIN.

Par ma foi ! je ne ſavois pas cela.

COVIELLE.

Ce qu'il y a d'avantageux pour vous, c'eſt qu'il eſt amoureux de votre fille.

M. JOURDAIN.

Le fils du Grand-Turc ?

COVIELLE.

Oui ; & il veut être votre gendre.

M. JOURDAIN.

Mon gendre, le fils du Grand-Turc ?

COVIELLE.

Le fils du Grand-Turc votre gendre. Comme je le fus voir, & que j'entends parfaitement ſa langue, il s'entretint avec moi ; &, après quelques autres diſcours, il me dit : *Acciam croc ſoler onch alla mouſtaphgidelum amanahem varahini ouſſere carbulath.* C'eſt-à-dire, n'as-tu pas vu une jeune belle perſonne, qui eſt la fille de Monſieur Jourdain, Gentilhomme Pariſien ?

M. JOURDAIN.

Le fils du Grand-Turc dit cela de moi ?

COVIELLE.

Oui. Comme je lui eus répondu que je vous con-

noissois particuliérement, & que j'avois vu votre fille: Ah ! me dit-il *marababa sabem* ! c'est-à-dire, ah ! que je suis amoureux d'elle !

M. JOURDAIN.

Marababa sabem veut dire, Ah ! que je suis amoureux d'elle !

COVIELLE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Par ma foi ! vous faites bien de me le dire ; car, pour moi, je n'aurois jamais cru que *marababa sabem* eût voulu dire : Ah ! que je suis amoureux d'elle ! Voilà une langue admirable que ce Turc !

COVIELLE.

Plus aimable qu'on ne peut croire. Savez-vous bien ce que veut dire *caracacamouchen* ?

M. JOURDAIN.

Caracacamouchen ? Non.

COVIELLE.

C'est-à-dire, ma chere ame.

M. JOURDAIN.

Caracacamouchen veut dire, ma chere ame ?

COVIELLE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Voila qui est merveilleux ! *Caracacamouchen*, ma chere ame. Diroit-on jamais cela ? Voilà qui me confond.

COVIELLE.

Enfin, pour achever mon ambassade, il vient vous demander votre fille en mariage ; &, pour avoir un beau-pere qui soit digne de lui, il veut

vous faire *Mamamouchi*, qui eſt une certaine grande dignité de ſon pays.

M. JOURDAIN.

Mamamouchi ?

COVIELLE.

Oui, *Mamamouchi*; c'eſt-à-dire, en notre langue, Paladin. Paladin, ce ſont de ces anciens... Paladin enfin. Il n'y a rien de plus noble que cela dans le monde; & vous irez de pair avec les plus grands Seigneurs de la terre.

M. JOURDAIN.

Le fils du Grand-Turc m'honore beaucoup; & je vous prie de me mener chez lui, pour lui faire mes remerciemens.

COVIELLE.

Comment! Le voilà qui va venir ici.

M. JOURDAIN.

Il va venir ici ?

COVIELLE.

Oui; & il a amené toutes choſes pour la cérémonie de votre dignité.

M. JOURDAIN.

Voilà qui eſt bien prompt.

COVIELLE.

Son amour ne peut ſouffrir aucun retardement.

M. JOURDAIN.

Tout ce qui m'embarraſſe ici, c'eſt que ma fille eſt une opiniâtre, qui s'eſt allé mettre en tête un certain Cléonte; & elle jure de n'épouſer perſonne que celui-là.

COVIELLE.

Elle changera de ſentiment, quand elle verra le

fils du Grand-Turc ; & puis il se rencontre ici une aventure merveilleuse, c'est que le fils du Grand-Turc ressemble à ce Cléonte, à peu de chose près. Je viens de le voir, on me l'a montré ; & l'amour qu'elle a pour l'un, pourra passer aisément à l'autre, &... Je l'entends venir ; le voilà.

SCENE VI.

CLÉONTE *en Turc*, TROIS PAGES *portant la veste de Cléonte*, MONSIEUR JOURDAIN, COVIELLE.

CLÉONTE.

AMbousahim oqui boraf, Giourdina, Salamaléqui.

COVIELLE, *à M. Jourdain.*

C'est-à-dire, Monsieur Jourdain, votre cœur soit toute l'année comme un rosier fleuri. Ce sont façons de parler obligeantes de ce pays-là.

M. JOURDAIN.

Je suis très-humble serviteur de Son Altesse Turque.

COVIELLE.

Carigar camboto oustin moraf.

CLEONTE.

Oustin yoc catamaléqui basum base alla moran.

COVIELLE.

Il dit que le ciel vous donne la force des lions, & la prudence des serpens.

M. JOURDAIN.

Son Altesse Turque m'honore trop, & je lui souhaite toutes sortes de prospérités.

COVIELLE.

Ossa binamen sadoc baballi oracaf ouram.

CLEONTE.

Bel-men.

COVIELLE.

Il a dit que vous alliez vîte avec lui vous préparer pour la cérémonie, afin de voir ensuite votre fille, & de conclure le mariage.

M. JOURDAIN.

Tant de choses en deux mots ?

COVIELLE.

Oui. La langue Turque est comme cela ; elle dit beaucoup en peu de paroles. Allez vîte où il souhaite.

SCENE VII.

COVIELLE, *seul.*

AH ! ah ! ah ! Ma foi, cela est tout-à-fait drôle. Quelle dupe ! Quand il auroit appris son rôle par cœur, il ne pourroit pas le mieux jouer. Ah ! ah !

SCENE VIII.

DORANTE, COVIELLE.

COVIELLE.

Je vous prie, Monſieur, de nous vouloir aider céans dans une affaire qui s'y paſſe.

DORANTE.

Ah! ah! Covielle, qui t'auroit reconnu! Comme te voilà ajuſté!

COVIELLE.

Vous voyez. Ah! ah! ah!

DORANTE.

De quoi ris-tu?

COVIELLE.

D'une choſe, Monſieur, qui le mérite bien.

DORANTE.

Comment?

COVIELLE.

Je vous le donnerois en bien des fois, Monſieur, à deviner le ſtratagême dont nous nous ſervons auprès de Monſieur Jourdain, pour porter ſon eſprit à donner ſa fille à mon Maître.

DORANTE.

Je ne devine point le ſtratagême; mais je devine qu'il ne manquera pas de faire ſon effet, puiſque tu l'entreprends.

COVIELLE.

Je ſais, Monſieur, que la bête vous eſt connue.

DORANTE.

Apprends-moi ce que c'est.

CORVIELLE.

Prenez la peine de vous tirer un peu plus loin, pour faire place à ce que j'apperçois venir. Vous pourrez voir une partie de l'histoire, tandis que je vous conterai le reste.

SCENE IX.

CÉRÉMONIE TURQUE.

LE MUPHTI, DERVIS, TURCS, *assistans du Muphti, chantans & dansans.*

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

Six Turcs entrent gravement deux à deux, au son des instrumens. Ils portent trois tapis qu'ils levent fort haut, après en avoir fait, en dansant, plusieurs figures. Les Turcs chantans passent par-dessous ces tapis, pour s'aller ranger aux deux côtés du Théatre, Le Muphti, accompagné des Dervis, ferme cette marche.

Alors les Turcs étendent les tapis par terre, & se mettent dessus à genoux. Le Muphti & les Dervis restent debout au milieu d'eux. Et, pendant que le Muphti invoque Mahomet en faisant beaucoup de contorsions & de grimaces sans proférer une seule parole, les Turcs assistans se prosternent jusqu'à terre, chantant, alli, *levent les bras au ciel, en*

chantant, alla ; *ce qu'ils continuent jusqu'à la fin de l'invocation, après laquelle ils se levent tous ; chantant*, alla ekber, *& deux Dervis vont chercher Monsieur Jourdain.*

SCENE V.

LE MUPHTI, DERVIS, TURCS *chantans & dansans*, M. JOURDAIN *vêtu à la Turque, la tête rasée, sans turban & sans sabre.*

LE MUPHTI, *à M. Jourdain.*

Se ti sabir,
Ti respondir ;
Sé non sabir,
Tazir, tazir.
Mi star muphti,
Ti qui star ti
Non attendir ;
Tazir, tazir.

(*Deux Dervis font retirer M. Jourdain.*)

SCENE XI.

LE MUPHTI, DERVIS, TURCS, *chantans & dansans.*

LE MUPHTI.

Dicé, Turqué, qui ſtar quiſta.
Anabatiſta, Anabatiſta ?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Zuingliſta ?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Coffita ?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Huſſita ? Moriſta ? Froniſta ?

LES TURCS.

Ioc, ioc, ioc.

LE MUPHTI.

Ioc, ioc, ioc. Star Pagana ?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Lutérana ?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Puritana ?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Bramina ? Moffina ? Zurina ?

LES TURCS.

Ioc, ioc, ioc.

LE MUPHTI.

Ioc, ioc, ioc. Mahamétana, Mahamétana ?

LES TURCS.

Hi valla. Hi valla.

LE MUPHTI.

Como chamara ? Como chamara ?

LES TURCS.

Giourdina, Giourdina.

LE MUPHTI, *sautant.*

Giourdina ? Giourdina ? Giourdina ?

LES TURCS.

Giourdina, Giourdina, Giourdina.

LE MUPHTI.

Mahaméta, per Giourdina
Mi prégar, séra é matina.
Voler far un Paladina
De Giourdina, de Giourdina ;
Dar turbanta, è dar scarrina,
Con galéra, è brigantina,
Per deffender Palestina.
Mahémata, per Giourdina,
Mi prégar séra è matina.

(*aux Turcs.*)

Star bon Turca Giourdina ?

LES TURCS.

Hi valla. Hi valla.

LE MUPHTI, *chantant & dansant.*

Ha la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.

LES TURCS.

Ha la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.

SCENE XII.

TURCS, *chantans & dansans.*

II. ENTRÉE DE BALLET.

SCENE XIII.

LE MUPHTI, DERVIS, MONSIEUR JOURDAIN, TURCS, *chantans & dansans.*

Le Muphti revient coëffé avec son turban de cérémonie, qui est d'une grosseur démesurée, & garni de bougies allumées à quatre ou cinq rangs; il est accompagné de deux Dervis qui portent l'Alcoran, & qui ont des bonnets pointus, garnis aussi de bougies allumées.

Les deux autres Dervis amenent M. Jourdain, & le font mettre à genoux les mains par terre, de façon que son dos, sur lequel est mis l'Alcoran, sert de pupitre au Muphti, qui fait une seconde invocation burlesque, fronçant le sourcil, frappant de tems en tems sur l'Alcoran, & tournant les feuillets avec précipitation; après quoi, en levant le bras au ciel, le Muphti crie à haute voix, hou.

Pendant cette seconde invocation, les Turcs assistans s'inclinant, & se relevant alternativement, chantent aussi hou, hou, hou.

M. JOURDAIN, *après qu'on lui a ôté l'Alcoran de dessus le dos.*

OUF!

LE MUPHTI, *à M. Jourdain.*

Ti non star furba?

LES TURCS.

No, no, no.

LE MUPHTI.

LE MUPHTI.

Non ſtar forfanta ?

LES TURCS.

No, no, no.

LE MUPHTI, *aux Turcs.*

Donar turbanta.

LES TURCS.

Ti non ſtar furba ?
No, no, no.
Non ſtar forfanta ?
No, no, no.
Donar turbanta.

Les Turcs danſans mettent le turban ſur la tête de M. Jourdain.

LE MUPHTI, *donnant le ſabre à M. Jourdain.*

Ti ſtar nobile, non ſtar fabbola
Pigliar ſchiabbola.

LES TURCS, *mettant le ſabre à la main.*

Ti ſtar nobile, non ſtar fabbola
Pigliar ſchiabbola.

Les Turcs danſans donnent pluſieurs coups de ſabre à M. Jourdain.

LE MUPHTI.

Dara, dara
Baſtonnara.

LES TURCS.

Dara, dara
Baſtonnara.

Les Turcs danſans, donnent à M. Jourdain des coups de bâton en cadence.

LE MUPHTI.

Non tener honta
Questa ftar l'ultima affronta.

LES TURCS.

Non tener honta
Questa l'ultima affronta.

Le Muphti commence une troisieme invocation. Les Dervis le soutiennent par-dessous les bras avec respect; après quoi les Turcs chantans & dansans au son de plusieurs instrumens, se retirent avec le Muphti.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN.

Madame JOURDAIN.

AH! mon Dieu, miféricorde! Qu'eft-ce que c'eft donc que tout cela? Quelle figure! Eft-ce un momon que vous allez porter, & eft-il temps d'aller en mafque? Parlez donc, & qu'eft-ce que c'eft que ceci? Qui vous a fagoté comme cela?

M. JOURDAIN.

Voyez l'impertinente, de parler de la forte à un *Mamamouchi*.

Madame JOURDAIN.

Comment donc?

M. JOURDAIN.

Oui, il me faut porter du refpect maintenant, & l'on vient de me faire *Mamamouchi*.

Madame JOURDAIN.

Que voulez-vous dire avec votre *Mamamouchi*?

M. JOURDAIN.

Mamamouchi, vous dis-je. Je fuis *Mamamouchi*.

Madame JOURDAIN.

Quelle bête eft-ce là?

M. JOURDAIN.

Mamamouchi, c'est-à-dire, en notre langue, Paladin.

Madame JOURDAIN.

Balladin? êtes-vous en âge de danser des ballets?

M. JOURDAIN.

Quelle ignorante! Je dis Paladin; c'est une dignité dont on vient de me faire la cérémonie.

Madame JOURDAIN.

Quelle cérémonie donc?

M. JOURDAIN.

Mahaméta per Giourdina.

Madame JOURDAIN.

Qu'est-ce que cela veut dire?

M. JOURDAIN.

Giourdina, c'est-à-dire, Jourdain.

Madame JOURDAIN.

Hé bien, quoi, Jourdain?

M. JOURDAIN.

Voler far un Paladina de Giourdina.

Madame JOURDAIN.

Comment?

M. JOURDAIN.

Dar turbanta con galera.

Madame JOURDAIN.

Qu'est-ce à dire cela?

M. JOURDAIN.

Per deffender Palestina.

Madame JOURDAIN.

Que voulez-vous donc dire?

M. JOURDAIN.

Dara, dara, bastonnara.

Madame JOURDAIN.

Qu'est-ce donc que ce jargon-là ?

M. JOURDAIN.

Non tener honta ; questa star l'ultima affronta.

Madame JOURDAIN.

Qu'est ce donc que tout cela ?

M. JOURDAIN, *chantant & dansant.*

Hou la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.

(*Il tombe par terre.*)

Madame JOURDAIN.

Hélas ! mon Dieu, mon mari est devenu fou !

M. JOURDAIN, *se relevant & s'en allant.*

Paix, insolente ! Portez respect à Monsieur le *Mamamouchi.*

Madame JOURDAIN, *seule.*

Où est-ce qu'il a donc perdu l'esprit ? Courons l'empêcher de sortir.

(*Appercevant Dorimene & Dorante.*)

Ah ! ah ! voici justement le reste de notre écu ! Je ne vois que chagrin de tous côtés.

SCENE II.

DORANTE, DORIMENE.

DORANTE.

Oui, Madame, vous verrez la plus plaisante chose qu'on puisse voir ; & je ne crois pas que dans tout le monde il soit possible de trouver encore un homme aussi fou que celui-là. Et puis, Madame,

il faut tâcher de servir l'amour de Cléonte, & d'appuyer toute sa mascarade. C'est un fort galant homme, & qui mérite que l'on s'intéresse pour lui.

DORIMENE.

J'en fais beaucoup de cas, & il est digne d'une bonne fortune.

DORANTE.

Outre cela, nous avons ici, Madame, un ballet qui nous revient, que nous ne devons pas laisser perdre; & il faut bien voir si mon idée pourra réussir.

DORIMENE.

J'ai vu là des apprêts magnifiques, & ce sont des choses, Dorante, que je ne puis plus souffrir. Oui, je veux enfin vous empêcher vos profusions; &, pour rompre le cours à toutes les dépenses que je vous vois faire pour moi, j'ai résolu de me marier promptement avec vous. C'en est le vrai secret; & toutes ces choses finissent avec le mariage.

DORANTE.

Ah! Madame, est-il possible que vous ayez pu prendre pour moi une si douce résolution?

DORIMENE.

Ce n'est que pour vous empêcher de vous ruiner; &, sans cela, je vois bien qu'avant qu'il fût peu, vous n'auriez pas un sou.

DORANTE.

Que j'ai d'obligation, Madame, aux soins que vous avez de conserver mon bien! Il est entiérement à vous, aussi-bien que mon cœur; & vous en userez de la façon qu'il vous plaira.

DORIMENE.

J'userai bien de tous les deux. Mais voici votre homme ; la figure en est admirable.

SCENE III.

M. JOURDAIN, DORIMENE, DORANTE.

DORANTE.

MONSIEUR, nous venons rendre hommage, Madame & moi, à votre nouvelle dignité, & nous réjouir avec vous du mariage que vous faites de votre fille avec le fils du Grand-Turc.

M. JOURDAIN, *après avoir fait les révérences à la Turque.*

Monsieur, je vous souhaite la force des serpens, & la prudence des lions.

DORIMENE.

J'ai été bien aise d'être des premieres, Monsieur, à venir vous féliciter du haut degré de gloire où vous êtes monté.

M. JOURDAIN.

Madame, je vous souhaite toute l'année votre rosier fleuri. Je vous suis infiniment obligé de prendre part aux honneurs qui m'arrivent ; & j'ai beaucoup de joie de vous voir revenue ici pour vous faire les très-humbles excuses de l'extravagance de ma femme.

DORIMENE.

Cela n'eſt rien, j'excuſe en elle un pareil mouvement, votre cœur lui doit être précieux ; & il n'eſt pas étrange que la poſſeſſion d'un homme comme vous, puiſſe inſpirer quelques alarmes.

M. JOURDAIN.

La poſſeſſion de mon cœur eſt une choſe qui vous eſt toute acquiſe.

DORANTE.

Vous voyez, Madame, que M. Jourdain n'eſt pas de ces gens que les proſpérités aveuglent ; & qu'il ſait, dans ſa grandeur, connoître encore *ſes* amis.

DORIMENE.

C'eſt la marque d'une ame tout-à-fait généreuſe.

DORANTE.

Où eſt donc Son Alteſſe Turque ? Nous voudrions bien, comme vos amis, lui rendre nos devoirs.

M. JOURDAIN.

Le voilà qui vient ; & j'ai envoyé querir ma fille pour lui donner la main.

SCENE IV.

M. JOURDAIN, DORIMENE, DORANTE, CLÉONTE, *habillé en Turc.*

DORANTE, *à Cléonte.*

MONSIEUR, nous venons faire la révérence à Votre Alteſſe, comme amis de Monſieur votre beau-pere; & l'aſſurer avec reſpect de nos très-humbles ſervices.

M. JOURDAIN.

Où eſt le truchement, pour lui dire qui vous êtes, & lui faire entendre ce que vous dites? Vous verrez qu'il vous répondra, & il parle Turc à merveille. Holà! où diantre eſt-il allé?

(*A Cléonte.*)

Strouf, ſtrif, ſtrof, ſtraf. Monſieur eſt un *grande Segnore, grande Segnore, grande Segnore*; & Madame, une *granda Dama, granda Dama.* (*Voyant qu'il ne ſe fait point entendre.*)

(*Montrant Dorante.*)

Monſieur lui *Mamamouchi* François; & Madame, *Mamamouchi* Françoiſe. Je ne puis pas parler plus clairement. Bon! voici l'interprete.

SCENE V.

M. JOURDAIN, DORIMENE, DORANTE, [illegible] *habillé en Turc*, COVIELLE, *déguisé.*

M. JOURDAIN.

Ou allez-vous donc ? Nous ne ſaurions rien dire ſans vous.

(*Montrant Cléonte.*)

Dites-lui un peu que Monſieur & Madame ſont des perſonnes de grande qualité, qui lui viennent faire la révérence, comme mes amis, & l'aſſurez de leurs ſervices.

(*A Dorimene & à Dorante.*)

Vous allez voir comme il va répondre.

COVIELLE.

Alabala crociam acci boram alabamen.

CLÉONTE.

Cataléqui tubal ourin ſoter amalouchan.

M. JOURDAIN, *à Dorimene & à Dorante.*

Voyez-vous ?

COVIELLE.

Il dit que la pluie des proſpérités arroſe en tout tems le jardin de votre famille.

M. JOURDAIN.

Je vous l'avois bien dit qu'il parle Turc.

DORANTE.

Cela eſt admirable.

SCENE VI.

LUCILE, CLÉONTE, M. JOURDAIN, DORIMENE, DORANTE, COVIELLE.

M. JOURDAIN.

Venez, ma fille, approchez-vous; & venez donner la main à Monſieur, qui vous fait l'honneur de vous demander en mariage.

LUCILE.

Comment, mon pere? comme vous voilà fait! Eſt-ce une Comédie que vous jouez?

M. JOURDAIN.

Non, non, ce n'eſt pas une Comédie; c'eſt une affaire fort ſérieuſe, & la plus pleine d'honneur pour vous qui ſe peut ſouhaiter.

(*Montrant Cléonte.*)

Voilà le mari que je vous donne.

LUCILE.

A moi, mon pere?

M. JOURDAIN.

Oui, à vous. Allons, touchez-lui dans la main, & rendez grace au ciel de votre bonheur.

LUCILE.

Je ne veux point me marier.

M. JOURDAIN.

Je le veux, moi, qui ſuis votre pere.

LUCILE.

Je n'en ferai rien.

M. JOURDAIN.

Ah ! que de bruit ! Allons, vous dis-je. Çà, votre main.

LUCILE.

Non, mon pere, je vous l'ai dit, il n'eſt point de pouvoir qui me puiſſe obliger à prendre un autre mari que Cléonte, & je me réſoudrai plutôt à toutes les extrémités, que de...

(*Reconnoiſſant Cléonte.*)

Il eſt vrai que vous êtes mon pere, je vous dois entiérement obéiſſance ; & c'eſt à vous à diſpoſer de moi ſelon vos volontés.

M. JOURDAIN.

Ah ! je ſuis ravi de vous voir ſi promptement revenue dans votre devoir ; & voilà qui me plaît d'avoir une fille obéiſſante !

SCENE DERNIERE.

MADAME JOURDAIN, CLÉONTE, M. JOURDAIN, LUCILE, DORANTE, DORIMENE, COVIELLE.

Madame JOURDAIN.

COMMENT donc ? qu'eſt-ce que c'eſt que ceci ? On dit que vous voulez donner votre fille en mariage à un carême prenant ?

M. JOURDAIN.

Voulez-vous vous taire, impertinente ? Vous venez

venez toujours mêler vos extravagances à toutes choses, & il n'y a pas moyen de vous apprendre à être raisonnable.

Madame JOURDAIN.

C'est vous qu'il n'y a pas moyen de rendre sage, & vous allez de folie en folie. Quel est votre dessein; & que voulez-vous faire avec cet assemblage?

M. JOURDAIN.

Je veux marier notre fille avec le fils du Grand-Turc.

Madame JOURDAIN.

Avec le fils du Grand-Turc?

M. JOURDAIN.

Oui.

(*Montrant Covielle.*)

Faites-lui faire vos complimens par le Truchement que voilà.

Madame JOURDAIN.

Je n'ai que faire du Truchement, & je lui dirai bien moi-même, à son nez, qu'il n'aura pas ma fille.

M. JOURDAIN.

Voulez-vous vous taire encore une fois?

DORANTE.

Comment, Madame Jourdain, vous vous opposez à un honneur comme celui-là? Vous refusez Son Altesse Turque pour gendre?

Madame JOURDAIN.

Mon Dieu, Monsieur, mêlez-vous de vos affaires.

DORIMENE.

C'est une grande gloire qui n'est pas à rejeter.

Madame JOURDAIN.

Madame, je vous prie auſſi de ne vous point embarraſſer de ce qui ne vous touche pas.

DORANTE.

C'eſt l'amitié que nous avons pour vous, qui nous fait intéreſſer dans vos avantages.

Madame JOURDAIN.

Je me paſſerai bien de votre amitié.

DORANTE.

Voilà votre fille qui conſent aux volontés de ſon pere.

Madame JOURDAIN.

Ma fille conſent à épouſer un Turc?

DORANTE.

Sans doute.

Madame JOURDAIN.

Elle peut oublier Cléonte?

DORANTE.

Que ne fait-on pas pour être grande Dame?

Madame JOURDAIN.

Je l'étranglerois de mes mains, ſi elle avoit fait un coup comme celui-là.

M. JOURDAIN.

Voilà bien du caquet. Je vous dis que ce mariage-là ſe fera.

Madame JOURDAIN.

Je vous dis, moi, qu'il ne ſe fera point.

M. JOURDAIN.

Ah! que de bruit!

LUCILE.

Ma mere.

Madame JOURDAIN.

Allez, vous êtes une coquine.

M. JOURDAIN, *à Madame Jourdain.*

Quoi! vous la querellez de ce qu'elle m'obéit?

Madame JOURDAIN.

Oui. Elle est à moi aussi-bien qu'à vous.

COVIELLE, *à Madame Jourdain.*

Madame?

Madame JOURDAIN.

Que me voulez-vous conter, vous?

COVIELLE.

Un mot.

Madame JOURDAIN.

Je n'ai que faire de votre mot.

COVIELLE, *à M. Jourdain.*

Monsieur, si elle veut écouter une parole en particulier, je vous promets de la faire consentir à ce que vous voulez.

Madame JOURDAIN.

Je n'y consentirai point.

COVIELLE.

Ecoutez-moi seulement.

Madame JOURDAIN.

Non.

M. JOURDAIN, *à Madame Jourdain.*

Ecoutez-le.

Madame JOURDAIN.

Non, je ne veux pas l'écouter.

M. JOURDAIN.

Il vous dira...

Madame JOURDAIN.

Je ne veux point qu'il me dise rien.

M. JOURDAIN.

Voilà une grande obstination de femme ! Cela vous feroit-il mal de l'entendre ?

COVIELLE.

Ne faites que m'écouter ; vous ferez après ce qu'il vous plaira.

Madame JOURDAIN.

Hé bien, quoi ?

COVIELLE, *bas à Madame Jourdain.*

Il y a une heure, Madame, que nous vous faisons signe. Ne voyez-vous pas bien que tout ceci n'est fait que pour nous ajuster aux visions de votre mari, que nous l'abusons sous ce déguisement, & que c'est Cléonte lui-même qui est le fils du Grand-Turc ?

Madame JOURDAIN, *bas à Covielle.*

Ah ! ah !

COVIELLE, *bas à Madame Jourdain.*

Et moi, Covielle, qui suis le Truchement.

Madame JOURDAIN, *bas à Covielle.*

Ah ! comme cela, je me rends.

COVIELLE, *bas à Madame Jourdain.*

Ne faites pas semblant de rien.

Madame JOURDAIN, *haut.*

Oui. Voilà qui est fait ; je consens au mariage.

M. JOURDAIN.

Ah ! voilà tout le monde raisonnable !

(*A Madame Jourdain.*)

Vous ne vouliez pas l'écouter. Je savois bien qu'il vous expliqueroit ce que c'est que le fils du Grand-Turc.

Madame JOURDAIN.

Il me l'a expliqué comme il faut, & j'en suis satisfaite. Envoyons querir un Notaire.

DORANTE.

C'est fort bien dit. Et afin, Madame Jourdain, que vous puissiez avoir l'esprit tout-à-fait content, & que vous perdiez aujourd'hui toute la jalousie que vous pourriez avoir conçue de Monsieur votre mari, c'est que nous nous servirons du même Notaire pour nous marier Madame & moi.

Madame JOURDAIN.

Je consens aussi à cela.

M. JOURDAIN, *bas à Dorante.*

C'est pour lui faire accroire.

DORANTE, *bas à M. Jourdain.*

Il faut bien l'amuser avec cette feinte.

M. JOURDAIN, *bas.*

Bon! bon!

(*Haut.*)

Qu'on aille querir le Notaire.

DORANTE.

Tandis qu'il viendra, & qu'il dressera les contrats, voyons notre Ballet, & donnons-en le divertissement à Son Altesse Turque.

M. JOURDAIN.

C'est fort bien avisé. Allons prendre nos places.

Madame JOURDAIN.

Et Nicole?

M. JOURDAIN.

Je la donne au Truchement ; & ma femme à qui la voudra.

COVIELLE.

Monsieur, je vous remercie.

(*A part.*)

Si l'on en peut voir un plus fou, je l'irai dire à Rome.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

BALLET DES NATIONS.

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

UN DONNEUR DE LIVRES, *danſant*, IMPORTUNS, *danſans*, DEUX HOMMES du bel air, DEUX FEMMES du bel air, DEUX GASCONS, UN SUISSE, UN VIEUX BOURGEOIS *babillard*, UNE VIEILLE BOURGEOISE *babillarde*, TROUPE DE SPECTATEURS, *chantans*.

CHŒUR DE SPECTATEURS, *au Donneur de livres.*

A MOI, Monſieur, à moi; de grace, à moi, Monſieur :
Un livre, s'il vous plaît, à votre ſerviteur.

I. HOMME du bel air.

Monſieur, diſtinguez-nous parmi les gens qui crient;
Quelques livres ici, les Dames vous en prient.

II. HOMME du bel air.

Holà! Monſieur; Monſieur, ayez la charité
D'en jeter de notre côté.

I. FEMME du bel air.

Mon Dieu! qu'aux perſonnes bien faites,
On ſait peu rendre honneur céans!

II. FEMME du bel air.

Ils n'ont des livres & des bancs,
Que pour Meſdames les griſettes.

I. GASCON.

Ah ! l'homme aux libres, qu'on m'en vaille !
J'ai déja le poulmon usé.
Bous boyez que chacun mé raille ;
Et jé suis escandalisé
Dé boir aux mains dé la canaille,
Ce qui m'est par bous réfusé.

II. GASCON.

Hé ! cadédis, Monseu, boyez qui l'on pût être.
Un Libret, jé vous prie, au Varon d'Asbarat.
Jé pense, mordi, qué lé fat
N'a pas l'honnur dé mé connoître.

UN SUISSE.

Montsir le Donnair de papieir,
Que vuel dir sti façon de fivre ?
Moi, l'écorchair tout mon gosieir
A crieir,
Sans que je pouvre avoir ein Liffre ;
Pardi, mon foi ! Montsir, je pense fous l'être ifre.

(*Le Donneur de livres, fatigué par les importuns, qu'il trouve toujours sur ses pas, se retire en colere.*)

UN VIEUX BOURGEOIS *babillard.*

De tout ceci, franc & net,
Je suis mal satisfait ;
Et cela, sans doute, est laid,
Que notre fille
Si bien faite & si gentille,
De tant d'amoureux l'objet,
N'ait pas à son souhait
Un livre de Ballet,
Pour lire le sujet

Du divertiſſement qu'on fait ;
Et que toute notre famille
Si proprement s'habille,
Pour être placée au ſommet
De la ſalle où l'on met
Les gens de l'intriguet.
De tout ceci, franc & net,
Je ſuis mal ſatisfait ;
Et cela, ſans doute, eſt laid.

UNE VIEILLE BOURGEOISE *babillarde.*

Il eſt vrai que c'eſt une honte ;
Le ſang au viſage me monte ;
Et ce jeteur de vers, qui manque au capital,
L'entend fort mal.
C'eſt un brutal,
Un vrai cheval,
Franc animal,
De faire ſi peu de compte
D'une fille qui fait l'ornement principal
Du quartier du Palais Royal ;
Et que ces jours paſſés, un Comte
Fut prendre la premiere au bal.
Il l'entend mal,
C'eſt un brutal,
Un vrai cheval,
Franc animal.

HOMMES du bel air.

Ah ! quel bruit !

FEMMES du bel air.

Quel fracas ! quel chaos ! quel mêlange ?

HOMMES du bel air.

Quelle confusion ! quelle cohue étrange !
Quel désordre ! quel embarras !

I. FEMME du bel air.

On y seche.

II. FEMME du bel air.

L'on n'y tient pas.

I. GASCON.

Bentre, je suis à vout.

II. GASCON.

J'enrage, Dieu mé damne.

LE SUISSE.

Ah ! que l'y faire saif dans sti sal de cians.

I. GASCON.

Jé murs.

II. GASCON.

Jé perds la tramontane.

LE SUISSE.

Mon foi ! moi, le foudrois être hors de dedans.

LE VIEUX BOURGEOIS *babillard.*

Allons, ma mie,
Suivez mes pas,
Je vous en prie,
Et ne me quittez pas.
On fait de nous trop peu de cas,
Et je suis las
De ce tracas.
Tout ce fracas,
Cet embarras
Me pese par trop sur les bras.
S'il me prend jamais envie
De retourner de ma vie

A Ballet, ni Comédie,
Je veux bien qu'on m'eſtropie.
Allons, ma mie,
Suivez mes pas,
Je vous en prie,
Et ne me quittez pas;
On fait de nous trop peu de cas.

LA VIEILLE BOURGEOISE *babillarde.*

Allons, mon mignon, mon fils,
Regagnons notre logis,
Et ſortons de ce taudis
Où l'on ne peut être aſſis.
Ils ſeront bien ébaubis,
Quand ils nous verront partis.
Trop de confuſion regne dans cette ſalle,
Et j'aimerois mieux être au milieu de la halle;
Si jamais je reviens à ſemblable régale,
Je veux bien recevoir des ſoufflets plus de ſix.
Allons, mon mignon, mon fils,
Regagnons notre logis,
Et ſortons de ce taudis
Où l'on ne peut être aſſis.

Le Donneur de livres revient avec les importuns qui l'ont ſuivi.

CHŒUR DE SPECTATEURS.

A moi, Monſieur, à moi; de grace, à moi, Monſieur:
Un livre, s'il vous plaît, à votre ſerviteur.

Les importuns ayant pris des livres des mains de celui qui les donne, les diſtribuent aux Spectateurs, pendant que le Donneur de livres danſe; après quoi ils ſe joignent à lui, & forment la premiere Entrée.

DEUXIEME ENTRÉE.

ESPAGNOLS.

TROIS ESPAGNOLS, *chantans*, ESPAGNOLS, *danſans*.

I. ESPAGNOL.

Se que me muero de amor
Y ſolicito el dolor.

Aun muriendo de querer
De tant buen ayrè adolezco
Que es mas de lo que padezco
Lo que quiero padecer
Y no pudiendo exceder
A mi deſeo el rigor.

Se que me muero de amor
Y ſolicito el dolor.

Liſonjea me la ſuerte
Con piedad tan avertida,
Que me aſſegura la vida
En'el rieſgo de la muerte
Vivir del golpe fuerte
Es de mi ſalud primor.

Se que me muero de amor
Y ſolicito el dolor.

(*Danſe de ſix Eſpagnols, après laquelle deux autres Eſpagnols danſent enſemble.*)

I. ESPAGNOL.

I. ESPAGNOL.

Ay que locura, con tanto rigor
Quexarſe de amor
Del nino bonito
Que toto es dulçura.
Ay que locura,
Ay que locura.

II. ESPAGNOL.

El dolor ſolicita,
El quel al dolor ſe da.
Ynadie de amor muere
Sino quien no ſave amar.

I. & II. ESPAGNOLS.

Dulce muerte es al amor
Con correſpondencia ygual,
Yſi eſta gozamos oy,
Porque la quieres turbar?

III. ESPAGNOL.

Alegreſe enamorado
Y tome mi parecer
Que en eſto dequerer
Todo es allar el vado.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Vaya, vaya de ſieſtras,
Vaya de vayle,
Alegria, alegria, alegria.
Que eſto de dolor es fantaſia.

TROISIEME ENTRÉE.

ITALIENS.

UNE ITALIENNE, *chantant*, UN ITALIEN, *chantant*, ARLEQUIN, TRIVELINS & SCARAMOUCHES, *dansans.*

L'ITALIENNE.

DI rigori armata il seno
Contro amor mi ribellai,
Ma fui vinta in un baleno
In mirar duo vaghi rai,
Ahi che resiste puoco
Cor di gelo a stral di fuoco.

Ma si caro e'l mio tormento
Dolce é si la piaga mia,
Ch'il penare é mio contento,
E'l sanarmi é tirannia.
Ahi che più giova, e piace
Quantò amor é più vivace.

Deux Scaramouches & deux Trivelins représentent avec Arlequin une nuit à la maniere des Comédiens Italiens.

L'ITALIEN.

Bel tempo che vola
Rapisce il contento,
D'amor ne la scola
Si coglie il momento.

L'ITALIENNE.

Infin che florida
Ride l'éta.
Che pur tropp' horrida,
Da noi sen va.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Su cantiamo
Su gaudiamo
Ne bei di, di gioventu;
Perduto ben non si racquista più.

L'ITALIEN.

Pupilla che vaga
Mill' alme incatena,
Fà dolce la piaga,
Felice la pena.

L'ITALIENNE.

Ma poiche frigida
Langue l'éta,
Più l'alma rigida
Fiamme non ha.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Su cantiamo
Su gaudiamo
Ne bei di, di gioventu;
Perduto ben non si racquista più.

Les Scaramouches & les Trivelins finissent l'Entrée par une danse.

QUATRIEME ENTRÉE.

FRANÇOIS.

DEUX POITEVINS, *chantans & dansans.* POITEVINS & POITEVINES, *dansans.*

I. POITEVIN.

AH ! qu'il fait beau dans ces bocages !
Ah ! que le Ciel donne un beau jour !

II. POITEVIN.

Le rossignol, sous ces tendres feuillages,
Chante aux échos son doux retour ;
Ce beau séjour,
Ces doux ramages,
Ce beau séjour
Nous invite à l'amour.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Voi, ma Climene,
Voi, sous ce chêne,
S'entre-baiser ces oiseaux amoureux ;
Ils n'ont rien dans leurs vœux
Qui les gêne,
De leurs doux feux
Leur ame est pleine ;
Qu'ils sont heureux !
Nous pouvons tous deux,
Si tu le veux,
Etre comme eux.

Trois Poitevins & trois Poitevines dansent ensemble.

CINQUIEME ET DERNIERE ENTRÉE.

Les Espagnols, les Italiens, & les François se mêlent ensemble, & forment la derniere Entrée.

CHŒUR DE SPECTATEURS.

Quels spectacles charmans ! quels plaisirs goûtons-nous !
Les Dieux même, les Dieux, n'en ont point de plus doux !

Fin du Tome sixieme.

TABLE DES PIECES

Contenues dans ce sixieme Volume.





